



# Bodleian Libraries

UNIVERSITY OF OXFORD

This book is part of the collection held by the Bodleian Libraries and scanned by Google, Inc. for the Google Books Library Project.

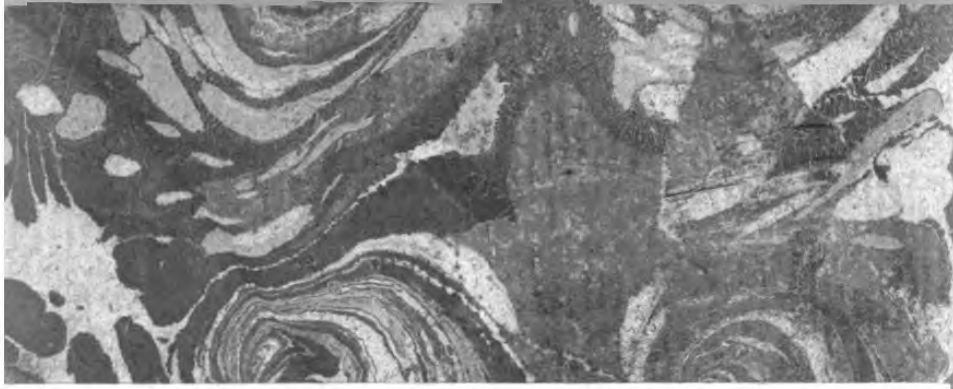
For more information see:

<http://www.bodleian.ox.ac.uk/dbooks>

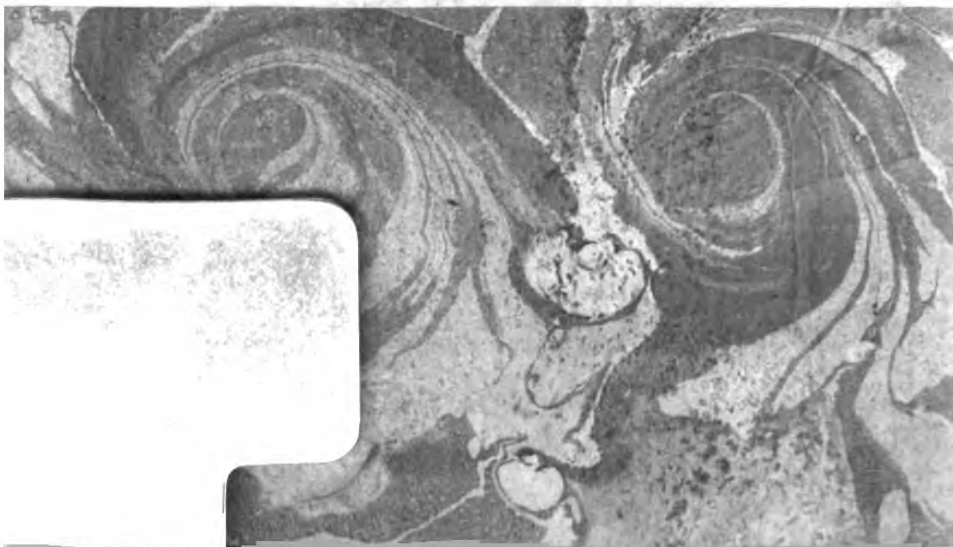


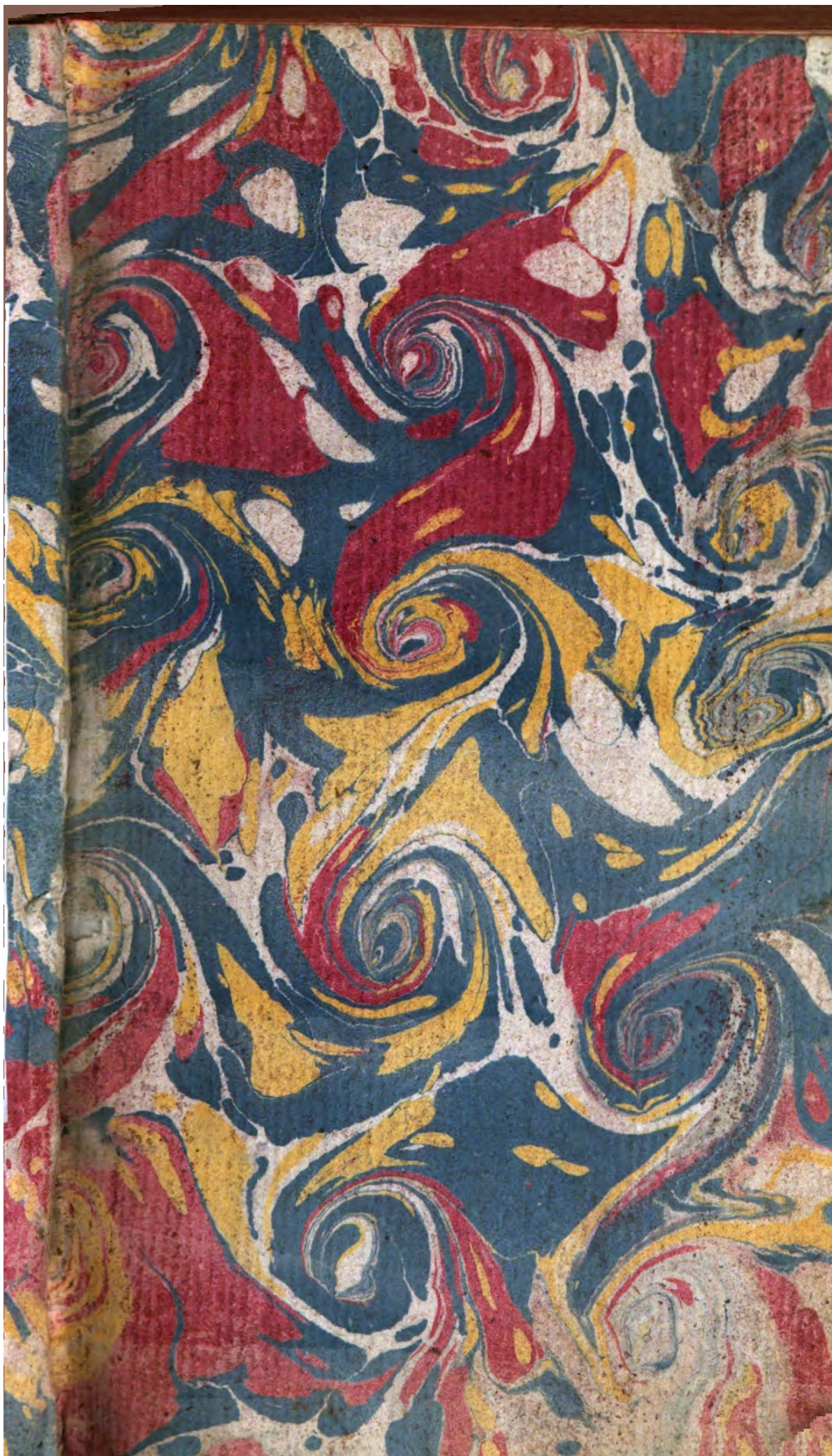
This work is licensed under a Creative Commons Attribution-NonCommercial-ShareAlike 2.0 UK: England & Wales (CC BY-NC-SA 2.0) licence.





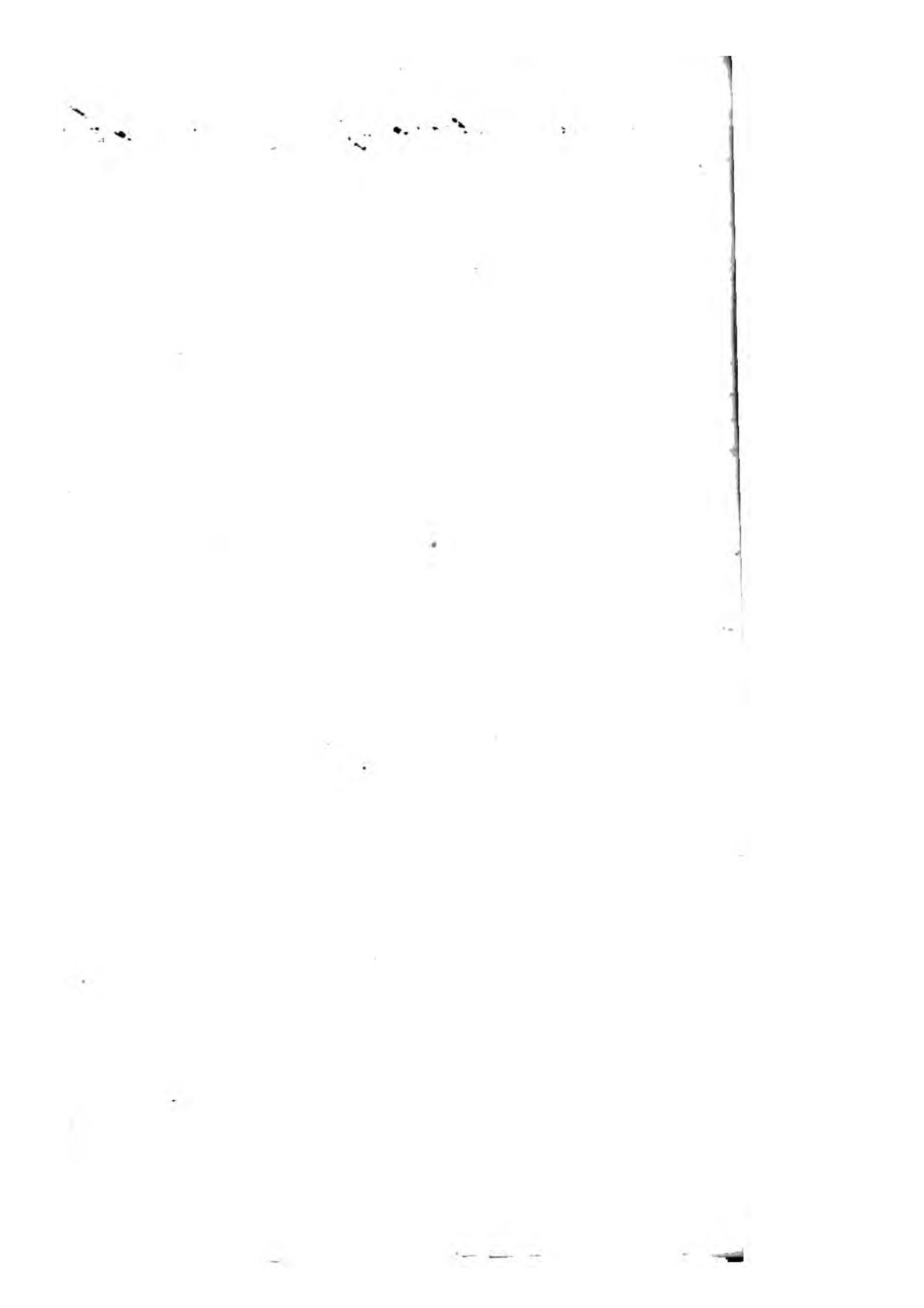
Vet. Fr. III B. 1193





Bought from Fenning





*Maria Selma Zaida French*

# ENTRETIENS

SUR

## LA PLURALITÉ DES MONDES.

*Par Monsieur DE FONTENELLE,*  
*de l'Académie Française.*

NOUVELLE EDITION,

*augmentée de Pièces diverses.*



A PARIS;

Chez MICHEL BRUNET, grand'Salle  
du Palais, au Mercure Galant.

---

M DCC XXIV.

AVEC PRIVILEGE DU ROY.

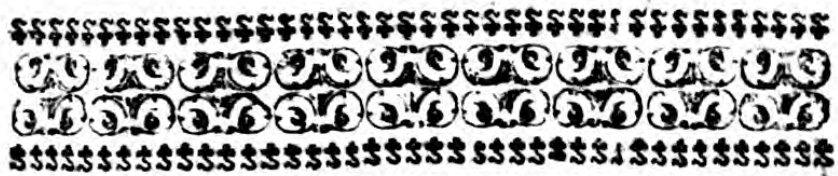




OXFORD

-----

OXFORD



# P R E F A C E .

**J**E suis à peu près dans le même cas où se trouva Cicéron , lors qu'il entreprit de mettre en sa Langue des matieres de Philosophie , qui jusque - là n'avoient été traitées qu'en Grec. Il nous apprend qu'on disoit que ses Ouvrages seroient fort inutiles , parce que ceux qui aimoient la Philosophie s'estant bien donné de la peine de la chercher dans les Livres Grecs, negligeroient après cela de la voir dans les Livres Latins , qui ne seroient pas Originaux , & que ceux qui n'avoient pas de goût pour la Philosophie ne se soucioient de la voir ni en Latin ni en Grec.

A cela il répond qu'il arriveroit tout le contraire , que ceux qui n'étoient pas Philosophes seroient tentez de le deve-

*nir par la facilité de lire les Livres Latins ; & que ceux qui l'étoient déjà par la Lecture des Livres Grecs , seroient bien-aisés de voir comment ces choses-là avoient été maniées en Latin.*

*Cicéron avoit raison de parler ainsi. L'excellence de son génie , & la grande réputation qu'il avoit déjà acquise, lui garantissoient le succès de cette nouvelle sorte d'ouvrages qu'il donnoit au Public ; mais moi , je suis bien éloigné d'avoir les mêmes sujets de confiance dans une entreprise pareille à la sienne. J'ai voulu traiter la Philosophie d'une manière qui ne fût point philosophique ; j'ai tâché de l'amener à un point, où elle ne fût ni trop sèche pour les Gens du monde, ni trop badine pour les Sçavans. Mais si on me dit à peu près comme à Cicéron , qu'un pareil Ouvrage n'est propre ni aux Sçavans , qui n'y peuvent rien apprendre , ni aux gens du monde , qui n'auront point d'envie d'y rien apprendre , je n'ai garde de répondre ce qu'il répondit. Il se peut bien*

P R E F A C E. 3

*faire qu'en cherchant un milieu où la Philosophie convînt à tout le Monde, j'en aye trouvé un où elle ne convienne à personne ; les milieux sont trop difficiles à tenir , & je ne crois pas qu'il me prenne envie de me mettre une seconde fois dans la même peine.*

*Je dois avertir ceux qui liront ce Livre , & qui ont quelque connoissance de la Physique, que je n'ai point du tout prétendu les instruire , mais seulement les divertir , en leur présentant d'une manière un peu plus agréable & un peu plus égayée , ce qu'ils sçavent déjà plus solidement ; & j'avertis ceux à qui ces Matieres sont nouvelles , que j'ai crû pouvoir les instruire & les divertir tout ensemble. Les premiers iront contre mon intention , s'ils cherchent ici de l'utilité ; & les seconds, s'ils n'y cherchent que de l'agrément.*

*Je ne m'amuserai point à dire que j'ai choisi dans toute la Philosophie la matière la plus capable de piquer la curiosité. Il semble que rien ne devroit nous*

#### 4 P R E F A C E.

*intéresser davantage , que de sçavoir comment est fait ce Monde que nous habitons , s'il y a d'autres Mondes semblables , & qui soient habitez aussi ; mais après tout , s'inquiete de tout cela qui veut. Ceux qui ont des pensées à perdre , les peuvent perdre sur ces sortes de sujets ; mais tout le monde n'est pas en état de faire cette dépense inutile.*

*J'ai mis dans ces Entretiens une Femme que l'on instruit , & qui n'a jamais oui parler de ces choses-là. J'ai crû que cette fiction me serviroit & à rendre l'Ouvrage plus susceptible d'agrément , & à encourager les Dames par l'exemple d'une Femme qui ne sortant jamais des bornes d'une personne qui n'a nulle teinture de Science , ne laisse pas d'entendre ce qu'on lui dit , & de ranger dans sa tête sans confusion les Tourbillons & les Mondes. Pourquoi des Femmes cederoient-elles à cette Marquise imaginaire , qui ne conçoit que ce qu'elle ne peut se dispenser de concevoir.*

P R E F A C E. 5

*À la vérité elle s'applique un peu , mais qu'est-ce ici que s'appliquer ? Ce n'est pas pénétrer à force de méditation une chose obscure d'elle-même , ou expliquée obscurément, c'est seulement ne point lire sans se représenter nettement ce qu'on lit. Je ne demande aux Dames pour tout ce Système de Philosophie, que la même application qu'il faut donner à la Princesse de Clèves , si on veut en suivre bien l'intrigue , & en connoître toute la beauté. Il est vrai que les idées de ce Livre-ci sont moins familières à la plûpart des Femmes que celles de la Princesse de Clèves, mais elles n'en sont pas plus obscures , & je suis sûr qu'à une seconde lecture tout au plus , il ne leur en sera rien échappé.*

*Comme je n'ai pas prétendu faire un Système en l'air , & qui n'eût aucun fondement , j'ai employé de vrais raisonnemens de Physique , & j'en ai employé autant qu'il a été nécessaire. Mais il se trouve heureusement dans ce sujet que les idées de Physique y sont riantes*

*d'elles-mêmes , & que dans le même temps qu'elles contentent la raison , elles donnent à l'imagination un spectacle qui lui plaît autant que s'il étoit fait exprès pour elle.*

*Quand j'ai trouvé quelques morceaux qui n'étoient pas tout-à-fait de cette espece , je leur ai donné des ornemens étrangers. Virgile en a usé ainsi dans ses Georgiques , où il sauve le fond de sa matiere , qui est tout-à-fait seche , par des digressions frequentes & souvent fort agréables. Ovide même en a fait autant dans l' Art d'aimer , quoique le fond de sa matiere fût infiniment plus agréable que tout ce qu'il y pouvoit mêler. Apparemment il a cru qu'il étoit ennuyeux de parler toujours d'une même chose , fût-ce de préceptes de galanterie. Pour moi qui avois plus de besoin que lui du secours des digressions , je ne m'en suis pourtant servi qu'avec assez de ménagement. Je les ai autorisées par la liberté naturelle de la Conversation ; je ne les ai pla-*

P R E F A C E. 7

*cées que dans des endroits où j'ai crû qu'on seroit bien-aise de les trouver ; j'en ai mis la plus grande partie dans les commencemens de l'Ouvrage, parce qu'alors l'esprit n'est pas encore assez accoûtumé aux idées principales que je lui offre: Enfin je les ai prises dans mon sujet même, ou assez proche de mon sujet.*

*Je n'ai rien voulu imaginer sur les Habitans des Mondes, qui fût entièrement impossible & chimerique. J'ai tâché de dire tout ce qu'on en pouvoit penser raisonnablement, & les visions même que j'ai ajoutées à cela, ont quelque fondement réel. Le vrai & le faux sont mêlez ici, mais ils y sont toujours aisez à distinguer. Je n'entreprends point de justifier un composé si bizarre, c'est-là le point le plus important de cet Ouvrage, & c'est cela justement dont je ne puis rendre raison.*

*Il ne me reste plus dans cette Préface qu'à parler à une sorte de personnes, mais ce seront peut-être les plus diffi-*



## 8 P R E F A C E.

ciles à contenter , non que l'on n'ait à leur donner de fort bonnes raisons , mais parce qu'ils ont le privilege de ne se payer pas , s'ils ne veulent , de toutes les raisons qui sont bonnes. Ce sont les Gens scrupuleux , qui pourront s'imaginer qu'il y a du danger par rapport à la Religion , à mettre des Habitans ailleurs que sur la Terre. Je respecte jusqu'aux délicatesses excessives que l'on a sur le fait de la Religion , & celle-là même je l'aurois respectée au point de ne la vouloir pas choquer dans cet Ouvrage , si elle étoit contraire à mon sentiment : mais ce qui va peut-être vous paroître surprenant , elle ne regarde pas seulement ce Système , où je remplis d'Habitans une infinité de Mondes. Il ne faut que démêler une petite erreur d'imagination. Quand on vous dit que la Lune est habitée , vous vous y representez aussi-tôt des Hommes faits comme nous ; & puis , si vous êtes un peu Theologien , vous voilà plein de difficultez. La po-

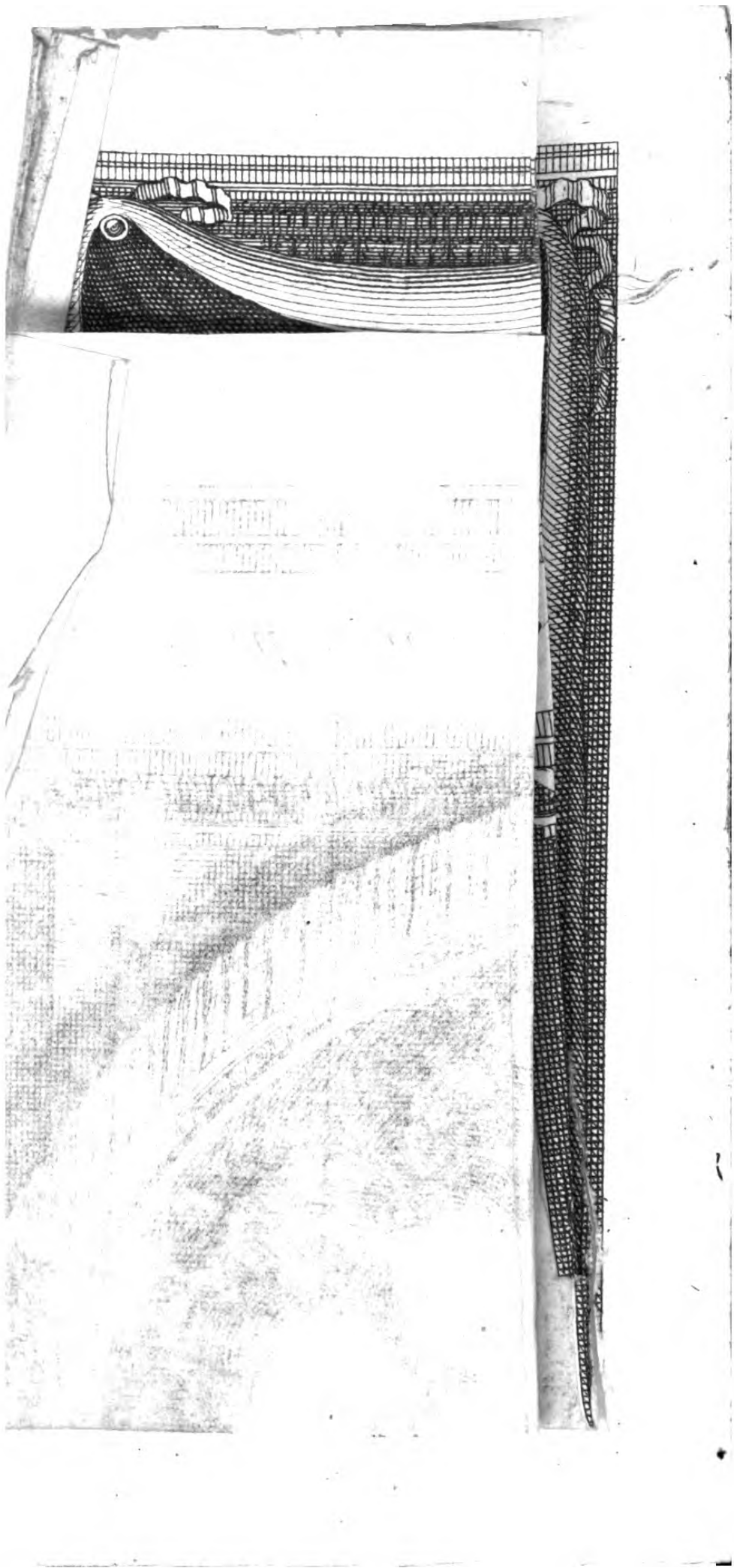
## P R E F A C E. 9

*sterité d'Adam n'a pas pû s'étendre jusques dans la Lune, ni envoyer des Colonies en ce pays-là. Les Hommes qui sont dans la Lune ne sont donc pas pas Fils d'Adam. Or il seroit embarrassant dans la Theologie, qu'il y eût des hommes qui ne descendissent pas de lui. Il n'est pas besoin d'en dire davantage, toutes les difficultez imaginables se réduisent à cela, & les termes qu'il faudroit employer dans une plus longue explication sont trop dignes de respect pour être mis dans un Livre aussi peu grave que celui-ci. L'objection roule donc toute entiere sur les Hommes de la Lune, mais ce sont ceux qui la font, à qui il plaît de mettre les Hommes dans la Lune; moi, je n'y en mets point. J'y mets des Habitans qui ne sont point du tout des Hommes; Que sont-ils donc? Je ne les ai point vûs, ce n'est pas pour les avoir vûs que j'en parle. Et ne soupçonnez pas que ce soit une défaite dont je me serve pour éluder vôtre objection, que de dire qu'il n'y*

*a point d'Hommes dans la Lune, vous verrez qu'il est impossible qu'il y en ait selon l'idée que j'ai de la diversité infinie que la Nature doit avoir mise dans ses Ouvrages. Cette idée regne dans tout le Livre, & elle ne peut-être contestée d'aucun Philosophe. Ainsi je crois que je n'entendrai faire cette objection qu'à ceux qui parleront de ces Entretiens sans les avoir lus. Mais est-ce un sujet de me rassurer? Non, c'en est un au contraire très-legitime de craindre que l'objection ne me soit faite de bien des endroits.*









ENTRETIENS  
 SUR  
 LA PLURALITE'  
 DES MONDES.

A MONSIEUR L\*\*\*



VOUS voulez, Monsieur, que je vous rende un compte exact de la maniere dont j'ai passé mon temps à la campagne, chez Madame la Marquise de G\*\*\*. Sçavez-vous bien que ce compte exacte sera un Livre, & ce qu'il y a de pis, un Livre de Philosophie? Vous vous attendez à des Fêtes, à des Parties de Jeu ou de chasse, & vous aurez dea

12. LES MONDES.

Planetes, des Mondes, des Tourbillons ; il n'a presque été question que de ces choses-là. Heureusement vous êtes Philosophe, & vous ne vous en en mocquerez pas tant qu'un autre. Peut-être même serez-vous bien-aîsé que j'aye attiré Madame la Marquise dans le parti de la Philosophie. Nous ne pouvions faire une acquisition plus considerable ; car je compte que la beauté & la jeunesse sont toujours des choses d'un grand prix. Ne croyez-vous pas que si la Sagesse elle-même vouloit se représenter aux hommes avec succès, elle ne feroit point mal de paroître sous une figure qui approchât un peu de celle de la Marquise ? Sur tout si elle pouvoit avoir dans sa conversation les mêmes agrémens, je suis persuadé que tout le monde courroit après la Sagesse. Ne vous attendez pourtant pas à attendre des merveilles, quand je vous ferai le récit des Entretiens que j'ai eus avec cette Dame ; il faut

P R E M I E R S O I R. 15

droit presque avoir autant d'esprit qu'elle , pour répéter ce qu'elle a dit de la maniere dont elle l'a dit. Vous lui verrez seulement cette vivacité d'intelligence que vous lui connoissez. Pour moi , je la tiens sçavante , à cause de l'extrême facilité qu'elle auroit à le devenir. Qu'est-ce qui lui manque ? d'avoir ouvert les yeux sur des Livres , cela n'est rien , & bien des gens l'ont fait toute leur vie , à qui je refuserois , si j'osois , le nom de Sçavans. Au reste , Monsieur , vous m'aurez une obligation. Je sçai bien qu'avant que d'entrer dans le détail des Conversations que j'ai euës avec la Marquise , je serois en droit de vous décrire le Château où elle étoit allée passer l'Automne. On a souvent décrit des Châteaux pour de moindres occasions ; mais je vous ferai grace sur cela. Il suffit que vous sçachiez , que quand j'arrivai chez-elle , je n'y trouvai point de Compagnie , & que j'en fus fort aise. Les



14 LES MONDES.

deux premiers jours n'eurent rien de remarquable ; ils se passerent à épuiser les Nouvelles de Paris d'où je venois , mais ensuite vinrent ces Entretiens dont je veux vous faire part. Je vous les diviserai par Soirs , parce qu'effectivement nous n'eumes de ces Entretiens que les Soirs.





## PREMIER SOIR.

*Que la Terre est une Planete qui  
tourne sur elle-même & autour  
du Soleil.*

**N**OUS allâmes donc un Soir après soupé nous promener dans le Parc. Il faisoit un frais délicieux, qui nous récompensoit d'une journée fort chaude que nous avions essuyée. La Lune étoit levée il y avoit peut-être une heure, & ses rayons qui ne venoient à nous qu'entre les branches des arbres, faisoient un agréable mélange d'un blanc fort vif avec tout ce verd qui paroissoit noir. Il n'y avoit pas un nuage qui dérobat ou qui obscurcît la moindre Etoile, elles étoient toutes d'un or pur & éclatant, & qui étoit encore relevé par le fond bleu où elles sont atta-

chées. Ce spectacle me fit rêver ; & peut-être sans la Marquise eussai-je rêvé assez long-temps ; mais la présence d'une si aimable Dame ne me permit pas de m'abandonner à la Lune & aux Etoiles. Ne trouvez-vous pas ; lui dis-je , que le jour même n'est pas si beau qu'une belle nuit ? Oüi , me répondit-elle , la beauté du jour est comme une beauté blonde qui a plus de brillant ; mais la beauté de la nuit est une beauté brune qui est plus touchante. Vous êtes bien genereuse , repris-je , de donner cet avantage aux Brunnes , vous qui ne l'êtes pas. Il est pourtant vrai que le jour est ce qu'il y a de plus beau dans la Nature , & que les Heroïnes de Roman , qui sont ce qu'il y a de plus beau dans l'imagination , sont presque toujourns blondes. Ce n'est rien que la Beauté repliqua-t-elle , si elle ne touche. Avoüez que le jour ne vous eût jamais jetté dans une rêverie aussi douce que celle où je

je vous ai vû prêt de tomber tout à l'heure à la vûë de cette belle nuit. J'en conviens , répondis-je ; mais en récompense , une Blonde comme vous me feroit encore mieux rêver que la plus belle nuit du monde , avec toute sa beauté brune. Quand cela seroit vrai , repliqua-t-elle , je ne m'en contenterois pas. Je voudrois que le jour , puisque les Blondes doivent être dans ses interêts , fit aussi le même effet. Pourquoi les Amans , qui sont bons Juges de ce qui touche , ne s'adressent-ils jamais qu'à la nuit dans toutes les Chançons & dans toutes les Elegies que je connois ? Il faut bien que la nuit ait leurs remerciemens , lui dis-je ; mais reprit-elle , elle a aussi toutes leurs plaintes. Le jour ne s'attire point leurs confidences ; d'où cela vient-il ? C'est apparemment , répondis-je , qu'il n'inspire point je ne sçai quoi de triste & de passionné. Il semble pendant la nuit que tout soit en repos. On s'imagine que

les Etoiles marchent avec plus de fi-  
 lence que le Soleil ; les objets que le  
 Ciel presente sont plus doux , la vûë  
 s'y arrête plus aisément ; enfin on en  
 rêve mieux , parce qu'on se flate d'être  
 alors dans toute la Nature la seule  
 personne occupée à rêver. Peut-être  
 aussi que le spectacle du jour est trop  
 uniforme , ce n'est qu'un Soleil , &  
 une voûte bleuë , mais il se peut que  
 la vûë de toutes ces Etoiles semées  
 confusément , & disposées au hazard  
 en mille figures différentes , favorise  
 la rêverie , & un certain desordre de  
 pensée où l'on ne tombe point sans  
 plaisir. J'ai toujourns senti ce que vous  
 me dites , reprit-elle , j'aime les Etoi-  
 les , & je me plaindrois volontiers du  
 Soleil qui nous les efface. Ah ! m'é-  
 criai-je , je ne puis lui pardonner de  
 me faire perdre de vûë tous ces Mon-  
 des. Qu'appellez-vous tous ces Mon-  
 des , me dit-elle en me regardant , &  
 en se tournant vers moi ? Je vous de-  
 mande pardon , répondis-je. Vous

m'avez mis sur ma folie , & aussi-tôt mon imagination s'est échapée. Quelle est donc cette folie , reprit-elle ? Helas ! repliquai-je, je suis bien fâché qu'il faille vous l'avoüer , je me suis mis dans la tête que chaque Etoile pourroit bien être un Monde. Je ne jurerois pourtant pas que cela fût vrai , mais je le tiens pour vrai , parce qu'il me fait plaisir à croire. C'est une idée qui me plaît , & qui s'est placée dans mon esprit d'une maniere riante. Selon moi , il n'y a pas jusqu'aux Veritez à qui l'agrément ne soit nécessaire. Et bien, reprit-elle , puisque vôtre folie est si agréable , donnez-la moi , je croirai sur les Etoiles tout ce que vous voudrez , pourvû que j'y trouve du plaisir. Ah ? Madame , répondis-je bien vite , ce n'est pas un plaisir comme celui que vous auriez à une Comedie de Moliere ; c'en est un qui est je ne sçai où dans la raison , & qui ne fait rire que l'esprit. Quoi donc , reprit-elle , croyez-vous qu'on soit

incapable des plaisirs qui ne sont que dans la raison? Je veux toute à l'heure vous faire voir le contraire, apprenez-moi vos Etoiles. Non, repliquai-je, il ne me sera point reproché que dans un Bois, à dix heures du Soir, j'aye parlé de Philosophie à la plus aimable personne que je connoisse. Cherchez ailleurs vos Philosophes.

J'eus beau me défendre encore quelque temps sur ce ton-là, il fallut ceder. Je lui fis du moins promettre pour mon honneur, qu'elle me garderoit le secret; & quand je fus hors d'état de m'en pouvoir dédire, & que je voulus parler, je vis que je ne sçavois par où commencer mon discours: car avec une personne comme elle, qui ne sçavoit rien en matiere de Physique, il falloit prendre les choses de bien loin, pour lui prouver que la Terre pouvoit être une Planete, & les Planetes autant de Terres, & toutes les Etoiles autant de Soleils qui éclairoient des Mondes.

J'en revenois toujours à lui dire qu'il auroit mieux valu s'entretenir de bagatelles , comme toutes personnes raisonnables auroient fait en nôtre place. A la fin cependant , pour lui donner une idée generale de la Philosophie , voici par où je commençai.

Toute la Philosophie , lui dis - je , n'est fondée que sur deux choses , sur ce qu'on a l'esprit curieux & les yeux mauvais ; car si vous aviez les yeux meilleurs que vous ne les avez , vous verriez bien si les Etoiles sont des Soleils qui éclairent autant de Mondes , ou si elles n'en sont pas ; & si d'un autre côté vous étiez moins curieuse , vous ne vous soucieriez pas de le sçavoir , ce qui reviendrait au même ; mais on veut sçavoir plus qu'on ne voit , c'est-là la difficulté. Encore , si ce qu'on voit , on le voyoit bien , ce seroit toujours autant de connu , mais on le voit tout autrement qu'il n'est. Ainsi les vrais Philosophes



passent leur vie à ne point croire ce qu'ils voyent, & à tâcher de deviner ce qu'ils ne voyent point, & cette condition n'est pas, ce me semble, trop à envier. Sur cela je me figure toujours que la Nature est un grand Spectacle qui ressemble à celui de l'Opera. Du lieu où vous êtes à l'Opera, vous ne voyez pas le Theatre tout-à-fait comme il est; on a disposé les Décorations & les Machines pour faire de loin un effet agréable, & on cache à votre vûë ces roües & ces contrepoids qui font tous les mouvemens. Aussi ne vous embarrassez-vous guere de deviner comment tout cela jouë. Il n'y a peut-être que quelque Machiniste caché dans le Parterre, qui s'inquiète d'un Vol qui lui aura paru extraordinaire, & qui veut absolument démêler comment ce Vol a été executé. Vous voyez bien que ce Machiniste-là est assez fait comme les Philosophes. Mais ce qui, à l'égard des Philosophes, augmente

La difficulté, c'est que dans les Machines que la Nature présente à nos yeux, les cordes sont parfaitement bien cachées, & elles le sont si bien, qu'on a été long-temps à deviner ce qui caufoit les mouvemens de l'Univers. Car representez - vous tous les Sages à l'Opera, ces Pithagores, ces Platons, ces Aristotes, & tous ces gens dont le nom fait aujourd'hui tant de bruit à nos oreilles; supposons qu'ils voyoient le Vol de Phaëton que les Vents enlevent, qu'ils ne pouvoient découvrir les cordes, & qu'ils ne sçavoient point comment le derriere du Theatre étoit disposé. L'un d'eux disoit, *C'est une certaine Vertu secreta qui enleve Phaëton.* L'autre, *Phaëton est composé de certains nombres qui le font monter.* L'autre, *Phaëton a une certaine amitié pour le haut du Theatre; il n'est point à son aise quand il n'y est pas.* L'autre, *Phaëton n'est pas fait pour voler, mais il aime mieux voler que de laisser le haut du Theatre vuide; &*

cent autres rêveries que je m'étonne qui n'ayent perdu de reputation toute l'Antiquité. A la fin Descartes, & quelques autres Modernes sont venus, qui ont dit : *Phaëton monte , parce qu'il est tiré par des cordes , & qu'un poids plus pesant que lui descend.* Ainsi on ne croit plus qu'un corps se remuë , s'il n'est tiré ; ou plutôt poussé par un autre corps ; on ne croit plus qu'il monte ou qu'il descende , si ce n'est par l'effet d'un contrepoids ou d'un ressort ; & qui verroit la Nature telle qu'elle est , ne verroit que le derriere du Theatre de l'Opera. A ce compte, dit la Marquise , la Philosophie est devenuë bien mécanique ? Si mécanique , répondis-je , que je crains qu'on en ait bien-tôt honte. On veut que l'Univers ne soit en grand , que ce qu'une Montre est en petit, & que tout s'y conduise par des mouvemens reglez qui dépendent de l'arrangement des parties. Avoüez la verité. N'avez - vous point eu quelquefois  
une

une idée plus sublime de l'Univers, & ne lui avez-vous pas fait plus d'honneur qu'il ne meritoit ? J'ai vû des gens qui l'en estimoient moins, depuis qu'ils l'avoient connu. Et moi, repliqua-t-elle, je l'en estime beaucoup plus, depuis que je sçai qu'il ressemble à une Montre. Il est surprenant que l'ordre de la Nature, tout admirable qu'il est, ne roule que sur des choses si simples.

Je ne sçai pas, lui répondis-je, qui vous a donné des idées si saines ; mais en verité, il n'est pas trop commun de les avoir. Assez de gens ont toujours dans la tête un faux Merveilleux envelopé d'une obscurité qu'ils respectent. Ils n'admirent la Nature, que parce qu'ils la croient une espece de Magie où l'on n'entend rien ; & il est sûr qu'une chose est deshonorée auprès d'eux, dès qu'elle peut-être conçûë. Mais, Madame, continuai-je, vous êtes si bien disposée à entrer dans tout ce que je veux vous dire.

que je croi que je n'ai qu'à tirer le rideau, & à vous montrer le Monde.

De la Terre où nous sommes, ce que nous voyons de plus éloigné, c'est ce Ciel bleu, cette grande voûte où il semble que les Etoiles sont attachées comme des cloux. On les appelle Fixes, parce qu'elles ne paroissent avoir que le mouvement de leur Ciel, qui les emporte avec lui d'Orient en Occident. Entre la Terre & cette dernière voûte des Cieux, sont suspendus à différentes hauteurs, le Soleil, la Lune, & les cinq autres Astres qu'on appelle des Planetes, Mercure, Venus, Mars, Jupiter & Saturne. Ces Planetes n'étant point attachées à un même Ciel, & ayant des mouvemens inégaux, elles se regardent diversement, & figurent diversement ensemble; au lieu que les Etoiles Fixes sont toujours dans la même situation les unes à l'égard des autres; le Chariot, par exemple, que vous voyez qui est formé de ces sept

Etoiles , a toujours été fait comme il est , & le sera encore long - temps ; mais la Lune est tantôt proche du Soleil , tantôt elle en est éloignée , & il en va de même des autres Planetes. Voilà comme les choses parurent à ces anciens Bergers de Chaldée , dont le grand loisir produisit les premiers observations qui ont été le fondement de l'Astronomie ; car l'Astronomie est née dans la Chaldée , comme la Geometrie nâquit , dit-on , en Egypte , où les inondations du Nil , qui confondoient les bornes des champs , furent cause que chacun voulut inventer des mesures exactes pour reconnoître son champ d'avec celui de son voisin. Ainsi l'Astronomie est fille de l'Oisiveté , la Geometrie est fille de l'Interest ; & s'il étoit question de la Poësie , nous trouverions apparemment qu'elle est fille de l'Amour.

Je suis bien-aïse , dit la Marquise , d'avoir appris cette genealogie des

vers, tandis que tous les Corps Célestes qui étoient faits pour elle, prendroient la peine de tourner alentour pour l'éclairer. Ce fut donc au-dessus de la Terre qu'on plaça la Lune; & au-dessus de la Lune on plaça Mercure, ensuite Venus, le Soleil, Mars, Jupiter, Saturne. Au-dessus de tout cela étoit le Ciel des Etoiles Fixes. La Terre se trouvoit justement au milieu des Cercles que décrivent ces Planetes, & ils étoient d'autant plus grands, qu'ils étoient plus éloignés de la Terre, & par conséquent les Planetes plus éloignées employoient plus de temps à faire leur cours, ce qui effectivement est vrai. Mais je ne sçai pas, interrompit la Marquise, pourquoi, vous semblez n'approuver pas cet ordre-là dans l'Univers; il me paroît assez net, & assez intelligible, & pour moi je vous declare que je m'en contente. Je puis me vanter, repliquai-je, que je vous adoucis bien tout ce Siftême. Si je

vous le donnois tel qu'il a été conçu par Ptolomée son Auteur, ou par ceux qui y ont travaillé après lui, il vous jetteroit dans une épouvente horrible. Comme les mouvemens des Planetes ne sont pas si reguliers, qu'elles n'aillent tantôt plus vite, tantôt plus lentement, tantôt en un sens, tantôt en un autre, & qu'elles ne soient quelquefois plus éloignées de la Terre, quelquefois plus proches; les Anciens avoient imaginé je ne sçai combien de Cercles différemment entrelassez les uns dans les autres, par lesquels ils fauvoient toutes ces bizarreries. L'ambaras de tous ces Cercles étoit si grand, que dans un temps où l'on ne connoissoit encore rien de meilleur, un Roi de Castille, grand Mathématicien, mais apparemment peu devot, disoit que si Dieu l'eût appelé à son Conseil quand il fit le Monde, il lui eût donné de bons avis. La pensée est trop libertine; mais cela même est assez



plaisant , que ce Siftême fût alors une occasion de peché , parce qu'il étoit trop confus. Les bons avis que ce Roi vouloit donner regardoient fans doute la suppression de tous ces Cercles dont on avoit embarassé les mouvemens celestes. Apparemment ils regardoient aussi une autre suppression de deux ou trois Cieux superflus qu'on avoit mis au-delà des Etoiles Fixes. Ces Philosophes , pour expliquer une forte de mouvement dans les Corps Celestes , faisoient au-delà du dernier Ciel que nous voïons , un Ciel de cristal , qui imprimoit ce mouvement aux Cieux inferieurs. Avoient-ils nouvelle d'un autre mouvement ? C'étoit aussi-tôt un autre Ciel de cristal. Enfin les Cieux de cristal ne leur coûtoient rien. Et pourquoi ne les faisoit-on que de cristal , dit la Marquise ? N'eussent-ils pas été bons de quelque autre matiere ? Non , répondis-je , il falloit que la lumiere passât au travers ; &

d'ailleurs il falloit qu'ils fussent solides. Il le falloit absolument ; car Aristote avoit trouvé que la solidité étoit une chose attachée à la noblesse de leur nature, & puis qu'il l'avoit dit, on n'avoit garde d'en douter. Mais on a vû des Cometes , qui étant plus élevées qu'on ne croyoit autrefois , briseroient tout le cristal des Cieux par où elles passent , & casseroient tout l'Univers ; & il a fallu se résoudre à faire les Cieux d'une matiere fluide , telle que l'air. Enfin il est hors de doute par les Observations de ces derniers Siècles , que Venus & Mercure tournent au tour du Soleil , & non autour de la Terre , & l'ancien Système est absolument insoutenable par cet endroit. Je vais donc vous en proposer un qui satisfait à tout , & dispenseroit le Roi de Castille de donner des avis , car il est d'une simplicité charmante , & qui seule le feroit préférer. Il sembleroit, ininterrompit la Marquise , que vôtre Philoso-

phie est une espece d'enchere ; où ceux qui offrent de faire les choses à moins de frais , l'emportent sur les autres. Il est vrai, repris-je , & ce n'est que par-là qu'on peut attraper le Plan sur lequel la Nature a fait son Ouvrage. Elle est d'une épargne extraordinaire ; tout ce qu'elle pourra faire d'une maniere qui lui coûtera un peu moins , quand ce moins ne seroit presque rien , soyez seure qu'elle ne le fera que de cette maniere-là. Cette épargne néanmoins s'accorde avec une magnificence surprenante qui brille dans tout ce qu'elle a fait. C'est que la magnificence est dans le dessein , & l'épargne dans l'exécution. Il n'y a rien de plus beau qu'un grand dessein que l'on exécute à peu de frais. Nous autres nous sommes sujets à renverser souvent tout cela dans nos idées. Nous mettons l'épargne dans le dessein qu'a eu la Nature , & la magnificence dans l'exécution. Nous lui donnons un petit dessein, qu'elle exe-

cute avec dix fois plus de dépense qu'il ne faudroit ; cela est tout-à-fait ridicule. Je ferai bien-aïse , dit-elle , que le Siftême dont vous m'allez parler , imite de fort près la Nature ; car ce grand ménage-là tournera au profit de mon imagination , qui n'aura pas tant de peine à comprendre ce que vous me direz. Il n'y a plus ici d'embarras inutiles , repris-je. Figurez - vous un Allemand nommé Copernic , qui fait main-basse sur tous ces Cercles differens , & sur tous ces Cieux folides qui avoient été imaginés par l'Antiquité. Il détruit les uns , il met les autres en pieces. Saïsi d'une noble fureur d'Astronome , il prend la Terre & l'envoie bien loin du centre de l'Univers, où elle s'étoit placée , & dans ce centre , il y met le Soleil , à qui cet honneur étoit bien mieux dû. Les Planetes ne tournent plus autour de la Terre , & ne l'enferment plus au milieu du Cercle qu'elles décrivent. Si elles

nous éclairent, c'est en quelque sorte par hazard, & parce qu'elles nous rencontrent en leur chemin. Tout tourne presentement autour du Soleil, la Terre elle-même; & pour la punir du long repos qu'elle s'étoit attribué, Copernic la charge le plus qu'il peut de tous les mouvemens qu'elle donnoit aux Planetes & aux Cieux. Enfin de tout cet équipage céleste dont cette petite Terre se faisoit accompagner & environner, il ne lui est demeuré que la Lune qui tourne encore autour d'elle. Attendez un peu, dit la Marquise, il vient de vous prendre un enthousiasme qui vous a fait expliquer les choses si pompeusement, que je ne croi pas les avoir entendues. Le Soleil est au centre de l'Univers, & là il est immobile, après lui qu'est-ce qui suit? C'est Mercure, répondis-je, il tourne autour du Soleil, en sorte que le Soleil est à peu près le centre du Cercle que Mercure décrit. Au-dessus de Mercure est Ve-

nus qui tourne de même autour du Soleil. Ensuite vient la Terre qui étant plus élevée que Mercure & Venus, décrit autour du Soleil un plus grand Cercle que ces Planetes. Enfin suivent Mars, Jupiter, Saturne, selon l'ordre où je vous les nomme; & vous voyez bien que Saturne doit décrire autour du Soleil le plus grand Cercle de tous; aussi employe-t-il plus de tems qu'aucune autre Planete à faire sa révolution. Et la Lune? vous l'oubliez, interrompit-elle. Je la retrouverai bien, repris-je. La Lune tourne autour de la Terre, & ne l'abandonne point; mais comme la Terre avance toujours dans le Cercle qu'elle décrit autour du Soleil, la Lune la suit, en tournant toujours autour d'elle; & si elle tourne autour du Soleil, ce n'est que pour ne point quitter la Terre.

Je vous entens, répondit-elle, & j'aime la Lune, de nous être restée lorsque toutes les autres Planetes

nous abandonnoient. Avoüez que si votre Allemand eût pû nous la faire perdre, il l'auroit fait volontiers ; car je vois dans son procedé qu'il étoit bien mal intentionné pour la Terre. Je lui sçai bon gré, repliquai-je, d'avoir rabattu la vanité des hommes, qui s'étoient mis à la plus belle place de l'Univers, & j'ai du plaisir à voir presentement la Terre dans la foule des Planetes. Bon, répondit-elle, croyez-vous m'avoir humiliée pour m'avoir appris que la Terre tourne autour du Soleil ? Je vous jure que je ne m'en estime pas moins. Mon Dieu, Madame, repris-je, je sçai bien qu'on fera moins jaloux du rang qu'on tient dans l'Univers, que de celui qu'on croit devoir tenir dans une chambre, & que la préséance de deux Planetes ne sera jamais une si grande affaire, que celle de deux Ambassadeurs. Cependant la même inclination qui fait qu'on veut avoir la place la plus honorable dans une Cérémonie, fait

qu'un Philosophe dans un Siftême se met au centre du Monde , s'il peut. Il est bien-aïse que tout soit fait pour lui ; il suppose , peut-être sans s'en apercevoir , ce principe qui le flatte , & son cœur ne laisse pas de s'interessier à une affaire de pure speculation. Franchement , repliqua-t-elle , c'est-là une calomnie que vous avez inventée contre le Genre humain. On n'auroit donc jamais dû recevoir le Siftême de Copernic , puis qu'il est si humiliant. Aussi , repris-je , Copernic lui-même se défioit-il fort du succès de son opinion. Il fut très long-tems à ne la vouloir pas publier. Enfin il s'y résolut à la priere de Gens très-considerables ; mais aussi le jour qu'on lui apporta le premier Exemplaire imprimé de son Livre , sçavez-vous ce qu'il fit ? il mourut. Il ne voulut point essuyer toutes les contradictions qu'il prévoyoit , & se tira habilement d'affaire. Ecoutez , dit la Marquise , il faut rendre justice à tout le monde. Il est



feur qu'on a de la peine à s'imaginer qu'on tourne autour du Soleil ; car enfin on ne change point de place , & on se retrouve toujours le matin où l'on s'étoit couché le soir. Je vois, ce me semble , à vôtre air , que vous m'allez dire que comme la Terre toute entiere marche..... Assurément, interrompis - je, c'est la même chose que si vous vous endormiez dans un Bateau qui allât sur la Riviere , vous vous retrouveriez à vôtre reveil dans la même place & dans la même situation à l'égard de toutes les parties du Bateau. Oüi , mais repliqua-t-elle, voici une difference , je trouverois à mon réveil le rivage changé , & cela me feroit bien voir que mon Bateau auroit changé de place. Mais il n'en va pas de même de la Terre , j'y retrouve toutes choses comme je les avois laissées. Non pas , Madame , répondis-je , non pas , le rivage est changé aussi. Vous sçavez qu'au-delà de tous les Cercles  
des

des Planetes sont les Etoiles Fixes ; voilà nôtre rivage. Je suis sur la Terre, & la Terre décrit un grand Cercle autour du Soleil. Je regarde au centre de ce Cercle, j'y vois le Soleil. S'il n'effaçoit point les Etoiles, en pouffant ma vûë en ligne droite au delà du Soleil, je le verrois necessairement répondre à quelques Etoiles Fixes, mais je vois aisément pendant la nuit à quelles Etoiles il a répondu le jour, & c'est exactement la même chose. Si la Terre ne changeroit point de place sur le Cercle où elle est, je verrois toujours le Soleil répondre aux mêmes Etoiles Fixes ; mais dès qu'elles changent de place, il faut que je le voye répondre à d'autres. C'est-là le rivage qui change tous les jours, & comme la Terre fait son Cercle en un an autour du Soleil, je vois le Soleil en l'espace d'une année répondre successivement à diverses Etoiles Fixes qui composent un Cercle. Ce Cercle s'appelle

leZodiaque. Voulez-vous que je vous fasse ici une figure sur le sable ? Non, répondit-elle, je m'en passerai bien, & puis cela donneroit à mon Parc un air sçavant que je ne veux pas qu'il ait. N'ai-je pas ouï dire qu'un Philosophe qui fut jetté par un naufrage dans une Isle qu'il ne connoissoit point, s'écria à ceux qui le suivoient, voyant de certaines figures, des lignes & des Cercles tracez sur le bord de la Mer : *Courage, Compagnons, l'Isle est habitée, voici des pas d'hommes ?* Vous jugez bien qu'il ne m'appartient point de faire de ces pas-là, & qu'il ne faut pas qu'on en voye ici.

Il vaut mieux en effet, répondis-je, qu'on n'y voye que des pas d'Amans, c'est-à-dire, vôtre nom & vos chiffres gravez sur l'écorce des arbres par la main de vos Adorateurs. Laissons-là, je vous prie, les Adorateurs, reprit-elle, & parlons du Soleil. J'entens bien comment nous nous imaginons

qu'il décrit le Cercle que nous décrivons nous-mêmes, mais ce tour ne s'acheve qu'en un an, & celui que le Soleil fait tous les jours sur nôtre tête, comment se fait-il? Avez-vous remarqué, lui répondis-je, qu'une boule qui rouleroit sur cette allée auroit deux mouvemens? elle iroit vers le bout de l'allée, & en même temps elle tourneroit plusieurs fois sur elle-même, enforte que la partie de cette boule qui est en haut, descendroit en bas, & que celle d'en bas monteroit en haut. La Terre fait la même chose. Dans le temps qu'elle avance sur le Cercle qu'elle décrit en un an autour du Soleil, elle tourne sur elle-même en vingt-quatre heures. Ainsi en vingt-quatre heures chaque partie de la Terre perd le Soleil, & le recouvre, & à mesure qu'en tournant on va vers le côté où est le Soleil, il semble qu'il s'éleve; & quand on commence à s'en éloigner, en continuant le tour, il semble qu'il

s'abaisse. Cela est assez plaissant, dit-elle, la Terre prend tout sur soi, & le Soleil ne fait rien. Et quand la Lune & les autres Planetes & les Etoiles Fixes paroissent faire un tour sur nôtre tête en vingt-quatre heures, c'est donc aussi une imagination ? Imagination pure, repris-je, qui vient de la même cause. Les Planetes font seulement leurs Cercles autour du Soleil en des temps inégaux selon leurs distances inégales, & celle que nous voyons aujourd'hui répondre à un certain point du Zodiaque, ou de ce Cercle d'Etoiles Fixes, nous la voyons demain à la même heure répondre à un autre point, tant parce qu'elle a avancé sur son Cercle, que parce que nous avons avancé sur le nôtre. Nous marchons, & les autres Planetes marchent aussi, mais plus ou moins vite que nous; cela nous met dans differens points de vûë à leur égard, & nous fait paroître dans leur cours des bizarreries dont il n'est pas

necéssaire que je vous parle. Il suffit que vous sçachiez que ce qu'il y a d'irregulier dans les Planetes, ne vient que de la diverse maniere dont nôtre mouvement nous les fait rencontrer; & qu'au fond elles sont toutes très-reglées. Je consens qu'elles le soient, dit la Marquise, mais je voudrois bien que leur regularité coûtât moins à la Terre, on ne l'a guere ménagée, & pour une grosse masse aussi pesante qu'elle est, on lui demande bien de l'agilité. Mais, lui répondis-je, aimeriez-vous mieux que le Soleil, & tous les autres Astres qui sont de très-grands Corps, fissent en vingt-quatre heures autour de la Terre un tour immense, que les Etoiles Fixes qui seroient dans le plus grand Cercle, parcourussent en un jour plus de vingt-sept mille six cens soixante fois deux cens millions de lieuës? Car il faut que tout cela arrive, si la Terre ne tourne pas sur elle-même en vingt-quatre heures. En verité, il est bien

plus raisonnable qu'elle fasse ce tour, qui n'est tout au plus que de neuf mille lieuës. Vous voyez bien que neuf mille lieuës en comparaison de l'horrible nombre que je viens de vous dire, ne sont qu'une bagatelle.

Oh ! repliqua la Marquise, le Soleil & les Astres sont tout de feu, le mouvement ne leur coûte rien ; mais la Terre ne paroît guere portative. Et croiriez-vous, repris-je, si vous n'en aviez l'experience, que ce fût quelque chose de bien portatif, qu'un gros Navire monté de cent cinquante pieces de Canon, chargé de plus de trois mille hommes, & d'une très-grande quantité de Marchandises ? Cependant il ne faut qu'un petit soufle de vent pour le faire aller sur l'eau, parce que l'eau est liquide, & que se laissant diviser avec facilité, elle resiste peu au mouvement du Navire ; ou s'il est au milieu d'une Riviere, il suivra sans peine le fil de l'eau, parce qu'il n'y a rien qui le retienne. Ainsi la terre

toute massive qu'elle est, est aisément portée au milieu de la matiere celeste, qui est infiniment plus fluide que l'eau, & qui remplit tout ce grand espace où nagent les Planetes. Et où faudroit-il que la Terre fût cramponnée pour résister au mouvement de cette matiere céleste, & ne s'y pas laisser emporter? C'est comme si une petite boule de bois pouvoit ne pas suivre le courant d'une Riviere.

Mais, repliqua-t-elle encore, comment la Terre avec tout son poids se soutient-elle sur vôtre matiere céleste, qui doit être bien legere, puis qu'elle est si fluide? Ce n'est pas à dire, répondis-je, que ce qui est fluide, en soit plus leger. Que dites-vous de nôtre gros vaisseau, qui avec tout son poids est plus leger que l'eau, puis qu'il y surnage? Je ne veux plus vous dire rien, dit-elle comme en colere, tant que vous aurez le gros Vaisseau. Mais m'assurez-vous bien qu'il n'y ait rien à craindre sur une pi-



roüette aussi legere que vous me faites la Terre ? Et bien, lui répondis-je, faisons porter la Terre par quatre Elephans , comme font les Indiens. Voici bien un autre Siftême, s'écria-t-elle. Du moins j'aime ces Gens-là d'avoir pourvû à leur seureté, & fait de bons fondemens, au lieu que nous autres Coperniciens, nous sommes assez inconfiderez pour vouloir bien nager à l'avanture dans cette matiere céleste. Je gage que si les Indiens sçavoient que la Terre fût le moins du monde en peril de se mouvoir, ils doubleroit les Elephans.

Cela le meriteroit bien, repris-je, en riant de sa pensée, il ne faut point s'épargner les Elephans pour dormir en assurance, & si vous en avez besoin pour cette nuit, nous en mettrons dans nôtre Systême autant qu'il vous plaira, ensuite nous les retrancherons peu à peu, à mesure que vous vous rassurerez. Serieusement, reprit-elle, je ne croi pas dès à present  
qu'ils

qu'ils me soient fort nécessaires , & je me sens assez de courage pour oser tourner. Vous irez encore plus loin , repliquai - je , vous tournerez avec plaisir , & vous vous ferez sur ce Système des idées réjouïssantes. Quelquefois , par exemple , je me figure que je suis suspendu en l'air , & que j'y demeure sans mouvement pendant que la Terre tourne sous moi en vingt-quatre heures. Je vois passer sous mes yeux tous ces visages différens, les uns blancs, les autres noirs, les autres bazanez , les autres olivâtres. D'abord ce sont des Chapeaux , & puis des Turbans , & puis des Têtes cheveluës , & puis des Têtes rasées ; tantôt des Villes à clochers , tantôt des Villes à longues aiguilles qui ont des Croissans , tantôt des Villes à Tours de Porcelaine, tantôt de grands Pays qui n'ont que des Cabanes ; ici de vastes Mers ; là des deserts épouvantables ; enfin toute cette variété infinie qui est sur la surface de la Terre.

En verité, dit-elle, tout cela meritoit bien que l'on donnât vingt-quatre heures de son temps à le voir. Ainsi donc dans le même lieu où nous sommes à present, je ne dis pas dans ce Parc, mais dans ce même lieu, à le prendre dans l'air, il y passe continuellement d'autres Peuples qui prennent nôtre place; & au bout de vingt-quatre heures nous y revenons ?

Copernic, lui répondis - je, ne le comprendroit pas mieux. D'abord il passera par ici des Anglois qui raisonneront peut-être de quelque dessein de Politique avec moins de gayeté que nous ne raisonnons de nôtre Philosophie; ensuite viendra une grande Mer, & il se pourra trouver en ce lieu-là quelque Vaisseau qui n'y sera pas si à son aise que nous. Après cela paroîtront des Iroquois, en mangeant tout vif quelque prisonnier de guerre, qui fera semblant de ne s'en pas soucier; des Femmes de la Terre

P R E M I E R S O I R. 51

de Jessô , qui n'employeront tout leur temps qu'à préparer le Repas de leurs Maris , & à se peindre de bleu les lèvres & les sourcils pour plaire aux plus vilains hommes du monde ; des Tartares qui iront fort dévotement en Pelerinage vers ce grand Prêtre qui ne sort jamais d'un lieu obscur , où il n'est éclairé que par des Lampes , à la lumière desquelles on l'adore ; de belles Circassiennes qui ne feront aucune façon d'accorder tout au premier venu , hormis ce qu'elles croient qui appartient essentiellement à leurs Maris ; de petits Tartares qui iront voler des Femmes pour les Turcs & pour les Persans ; enfin nous , qui débiterons peut-être encore des rêveries.

Il est assez plaissant , dit la Marquise , d'imaginer ce que vous venez de me dire ; mais si je voyois tout cela d'en haut , je voudrois avoir la liberté de hâter ou d'arrêter le mouvement de la Terre , selon que les objets me

plairoient plus ou moins, & je vous assure que je ferois passer bien vite ceux qui s'embarassent de politique, ou qui mangent leurs ennemis; mais il y en a d'autres pour qui j'aurois de la curiosité. J'en aurois pour ces belles Circassiennes, par exemple, qui ont un usage si particulier. Mais il me vient une difficulté serieuse. Si la Terre tourne, nous changeons d'air à chaque moment, & nous respirons toujours celui d'un autre Pays. Nullement, Madame, répondis-je, l'air qui environne la Terre ne s'étend que jusqu'à une certaine hauteur, peut-être jusqu'à vingt lieues tout au plus; il nous suit, & tourne avec nous. Vous avez vû quelquefois l'ouvrage d'un Ver à soye, ou ces Coques que ces petits animaux travaillent avec tant d'art pour s'y emprisonner. Elles sont d'une soye fort serrée, mais elles sont couvertes d'un certain duvet fort léger & fort lâche. C'est ainsi que la Terre, qui est assez solide, est cou-

verte depuis sa surface jusqu'à une certaine hauteur, d'une espece de duvet, qui est l'air, & toute la Coque de Ver à Soye tourne en même tems. Au-delà de l'air est la matiere céleste, incomparablement plus pure, plus subtile, & même plus agitée qu'il n'est.

Vous me presentez la Terre sous des idées bien méprisables, dit la Marquise. C'est pourtant sur cette Coque de Ver à soye qu'il se fait de si grands Travaux, de si grandes Guerres, & qu'il regne de tous côtez une si grande agitation. Oüi; répondis-je, & pendant ce temps-là, la Nature qui n'entre point en connoissance de tous ces petits mouvemens particuliers, nous emporte tous ensemble d'un mouvement general, & se jouë de la petite boule.

Il me semble, reprit-elle, qu'il est ridicule d'être sur quelque chose qui tourne, & de se tourmenter tant; mais le malheur est qu'on n'est pas assu-

ré qu'on tourne ; car enfin , à ne vous rien celer , toutes les précautions que vous prenez pour empêcher qu'on ne s'apperçoive du mouvement de la Terre , me sont suspectes. Est-il possible qu'il ne laissera pas quelque petite marque sensible à laquelle on le reconnoisse ?

Les mouvemens les plus naturels , répondis-je , & les plus ordinaires , sont ceux qui se font le moins sentir , cela est vrai jusques dans la Morale. Le mouvement de l'amour propre nous est si naturel , que le plus souvent nous ne le sentons pas , & que nous croyons agir par d'autres principes. Ah ! vous moralisez , dit-elle , quand il est question de Physique , cela s'appelle bailler. Retirons-nous , aussi-bien en voilà assez pour la première fois. Demain nous reviendrons ici , vous avec vos Systèmes , & moi avec mon ignorance.

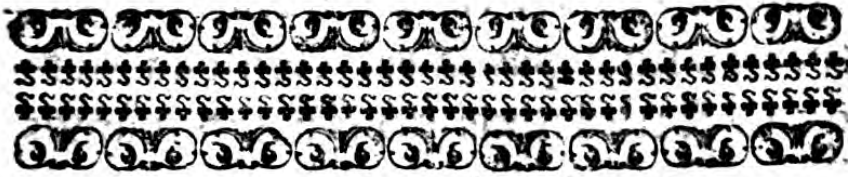
En retournant au Château , je lui dis pour épuiser la matière des Systé-

mes, qu'il y en avoit un troisiéme inventé par Ticho-Brahé, qui voulant absolument que la Terre fût immobile, la plaçoit au centre du Monde, & faisoit tourner autour d'elle le Soleil, autour duquel tournoient toutes les autres Planetes, parce que depuis les nouvelles découvertes, il n'y avoit pas moyen de faire tourner les Planetes autour de la Terre. Mais la Marquise qui a le discernement vif & prompt, jugea qu'il y avoit trop d'affectation à exempter la Terre de tourner autour du Soleil, puis qu'on n'en pouvoit pas exempter tant d'autres grands Corps; que le Soleil n'étoit plus si propre à tourner autour de la Terre, depuis que toutes les Planetes tournoient autour de lui; que ce Siftême ne pouvoit être propre tout au plus qu'à soutenir l'immobilité de la Terre, quand on avoit bien envie de la soutenir, & nullement à la persuader; & enfin il fut



56      L E S M O N D E S.  
resolu que nous nous en tiendrions  
à celui de Copernic, qui est plus uni-  
forme & plus riant, & n'a aucun mé-  
lange de préjugé. En effet, la sim-  
plicité dont il est persuadée, & sa har-  
dieffe fait plaisir.





SECOND SOIR.

*Que la Lune est une Terre habitée.*

**L**E lendemain au matin dès que l'on put entrer dans l'Appartement de la Marquise , j'envoyai sçavoir de ses nouvelles , & lui demander si elle avoit pû dormir en tournant. Elle me fit répondre qu'elle étoit déjà toute accoûtumée à cette allure de la Terre , & qu'elle avoit passé la nuit aussi tranquillement qu'auroit pû faire Copernic lui-même. Quelque tems après il vint chez elle du monde qui y demeura jusqu'au soir , selon l'ennuyeuse coûtume de la Campagne. Encore leur fût-on bien obligé , car la Campagne leur donnoit aussi le droit de pousser leur visite jusqu'au lendemain , s'ils

eussent voulu, & ils eurent l'honnêteté de ne le pas faire. Ainsi la Marquise & moi nous nous retrouvâmes libres le soir. Nous allâmes encore dans le Parc, & la Conversation ne manqua pas de tourner aussi-tôt sur nos Systèmes. Elle les avoit si bien conçus, qu'elle dédaigna d'en parler une seconde fois, & elle voulut que je la menasse à quelque chose de nouveau. Et bien donc, lui dis-je, puisque le Soleil, qui est presentement immobile, a cessé d'être Planete, & que la Terre qui se meut autour de lui, a commencé d'en être une, vous ne serez pas si surprise d'entendre dire que la Lune est une Terre comme celle-ci, & qu'apparemment elle est habitée. Je n'ai pourtant jamais oüi parler de la Lune habitée, dit-elle, que comme d'une folie & d'une vision. C'en est peut-être une aussi, répondis-je. Je ne prens parti dans ces choses-là que comme on en prend dans les Guerres civiles, où l'incer-

titude de ce qui peut arriver , fait qu'on entretient toujours des intelligences dans le parti opposé , & qu'on a des ménagemens avec ses Ennemis même. Pour moi , quoique je croye la Lune habitée , je ne laisse pas de vivre civilement avec ceux qui ne le croient pas , & je me tiens toujours en état de me pouvoir ranger à leur opinion avec honneur , si elle avoit le dessus ; mais en attendant qu'ils ayent sur nous quelque avantage considerable , voici ce qui m'a fait pencher du côté des Habitans de la Lune.

Supposons qu'il n'y ait jamais eu nul commerce entre Paris & Saint-Denys , & qu'un Bourgeois de Paris qui ne sera jamais sorti de sa Ville , soit sur les Tours de Nôtre-Dame , & voye Saint Denis de loin ; on lui demandera s'il croit que Saint Denis soit habité comme Paris. Il répondra hardiment que non ; car , dira-t-il , je vois bien les Habitans de Paris ,

mais ceux de Saint-Denys, je ne les vois point, on n'en a jamais entendu parler. Il y aura quelqu'un qui lui représentera, qu'à la vérité quand on est sur les Tours de Nôtre-Dame, on ne voit pas les Habitans de Saint-Denis, mais que l'éloignement en est cause; que tout ce qu'on peut voir de Saint Denis ressemble fort à Paris, que Saint Denis a des Clochers, des Maisons, des Murailles, & qu'il pourroit bien encore ressembler à Paris en ce qui est d'être habité. Tout cela ne gagnera rien sur mon Bourgeois, il s'obstinera toujours à soutenir que Saint Denis n'est point habité, puis qu'il n'y voit personne. Nôtre Saint Denis c'est la Lune, & chacun de nous est ce Bourgeois de Paris, qui n'est jamais sorti de sa Ville.

Ah! interrompit la Marquise, vous nous faites tort, nous ne sommes point si fots que vôtre Bourgeois; puis qu'il voit que Saint Denis est tout fait comme Paris, il faut qu'il ait per-

du la raison pour ne le pas croire habitée ; mais la Lune n'est point du tout faite comme la Terre. Prenez garde , Madame , repris-je , car s'il faut que la Lune ressemble en tout à la Terre, vous voilà dans l'obligation de croire la Lune habitée. J'avouë , répondit-elle , qu'il n'y aura pas moyen de s'en dispenser , & je vous vois un air de confiance qui me fait déjà peur. Les deux mouvemens de la Terre dont je ne me fusse jamais doutée , me rendent timide sur tout le reste ; mais pourtant seroit-il bien possible que la Terre fût lumineuse comme la Lune ; car il faut cela pour leur ressemblance. Helas ! Madame, repliquai-je, être lumineux n'est pas si grand'chose que vous pensez. Il n'y a que le Soleil en qui cela soit une qualité considérable. Il est lumineux par lui-même , & en vertu d'une nature particulière qu'il a ; mais les Planetes n'éclairent que parce qu'elles sont éclairées de lui. Il envoie sa lumière à la

Lune, elle nous la renvoye, & il faut que la Terre renvoye auffi à la Lune la lumiere du Soleil; il n'y a pas plus loin de la Terre à la Lune, que de la Lune à la Terre.

Mais, dit la Marquise, la Terre est-elle auffi propre que la Lune à renvoyer la lumiere du Soleil? Je vous vois toujours pour la Lune, repris-je, un reste d'estime dont vous ne sçauriez vous défaire. La lumiere est composée de petites balles qui bondissent sur ce qui est solide, & retournent d'un autre côté, au lieu qu'elles passent au travers de ce qui leur presente des ouvertures en ligne droite, comme l'air ou le verre. Ainsi ce qui fait que la Lune nous éclaire, c'est qu'elle est un corps dur & solide, qui nous renvoye ces petites balles. Or je crois que vous ne contesterez pas à la Terre cette même dureté & cette même solidité. Admirez donc ce que c'est que d'être posté avantageusement. Parce que la

Lune est éloignée de nous, nous ne la voyons que comme un Corps lumineux, & nous ignorons que ce soit une grosse masse semblable à la Terre. Au contraire, parce que la Terre a le malheur que nous la voyons de trop près, elle ne nous paroît qu'une grosse masse, propre seulement à fournir de la pasture aux Animaux, & nous ne nous appercevons pas qu'elle est lumineuse, faute de nous pouvoir mettre à quelque distance d'elle. Il en iroit donc de la même manière, dit la Marquise, que lorsque que nous sommes frappés de l'éclat des Conditions élevées au-dessus des nôtres, & que nous ne voyons pas qu'au fond elles se ressemblent toutes extrêmement.

C'est la même chose, répondis-je. Nous voulons juger de tout, & nous sommes toujours dans un mauvais point de vûë. Nous voulons juger de nous, nous en sommes trop près; nous voulons juger des autres, nous en sommes trop loin. Qui seroit en-



tre la Lune & la Terre ce feroit la vraie place pour les bien voir. Il faudroit être simplement Spectateur du Monde, & non pas Habitant. Je ne me consoleroi jamais, dit-elle, de l'injustice que nous faisons à la Terre, & de la préoccupation trop favorable où nous sommes pour la Lune, si vous ne m'assurez que les Gens de la Lune ne connoissent pas mieux leurs avantages que nous les nôtres, & qu'ils prennent nôtre Terre pour un Astre, sans sçavoir que leur habitation en est un aussi. Pour cela, repris-je, je vous le garantis. Nous leur paroissions faire assez régulièrement nos fonctions d'Astre. Il est vrai qu'ils ne nous voyent pas décrire un Cercle autour d'eux; mais il n'importe, voici ce que c'est. La moitié de la Lune qui se trouva tournée vers nous au commencement du monde, y a toujours été tournée depuis; elle ne nous presente jamais que ces yeux, cette bouche & le reste de

de ce visage que nôtre imagination lui compose sur le fondement des taches qu'elle nous montre. Si l'autre moitié opposée se presentoit à nous, d'autres taches differemment arrangées nous feroient sans doute imaginer quelque autre figure. Ce n'est pas que la Lune ne tourne sur elle-même, elle y tourne en autant de temps qu'autour de la Terre, c'est-à-dire en un mois; mais lors qu'elle fait une partie de tour sur elle-même, & qu'il devroit se cacher à nous, une jouë, par exemple, de ce prétendu visage, & paroître quelque autre chose, elle fait justement une semblable partie de son Cercle autour de la Terre, & se mettant dans un nouveau point de vûë, elle nous montre encore cette même jouë. Ainsi la Lune, qui à l'égard du Soleil & des autres Astres, tourne sur elle-même, n'y tourne point à nôtre égard. Ils lui paroissent tous se lever & se coucher en l'espace de quinze

jours, mais pour nôtre Terre, elle la voit toujours suspenduë au même endroit du Ciel. Cette immobilité apparente ne convient guère à un Corps qui doit passer pour un Astre, mais aussi elle n'est pas parfaite. La Lune a un certain balancement qui fait qu'un petit coin du visage se cache quelquefois, & qu'un petit coin de la moitié opposée se montre. Or elle ne manque pas, sur ma parole, de nous attribuer ce tremblement, & de s'imaginer que nous avons dans le Ciel comme un mouvement de Pendule qui va & vient.

Toutes ces Planètes, dit la Marquise, sont faites comme nous, qui rejettons toujours sur les autres ce qui est en nous-mêmes. La Terre dit, *Ce n'est pas moi qui tourne, c'est le Soleil.* La Lune dit, *Ce n'est pas moi qui tremble, c'est la Terre.* Il y a bien de l'erreur par tout. Je ne vous conseille pas d'entreprendre d'y rien reformer, répondis-je, il vaut

mieux que vous acheviez de vous convaincre de l'entiere ressemblance de la Terre & de la Lune. Représentez-vous ces deux grandes Boules suspenduës dans les Cieux. Vous sçavez que le Soleil éclaire toûjours une moitié des Corps qui sont ronds, & que l'autre moitié est dans l'ombre. Il y a donc toûjours une moitié, tant de la Terre que de la Lune, qui est éclairée du Soleil, c'est-à-dire, qui a le jour, & une autre moitié qui est dans la nuit. Remarquez d'ailleurs, que comme une Balle a moins de force & de vitesse après qu'elle a été donner contre une muraille qui l'a renvoyée d'un autre côté, de même la lumiere s'affoiblit lors qu'elle a été reflechie par quelque Corps. Cette lumiere blanchâtre qui nous vient de la Lune, est la lumiere même du Soleil, mais elle ne peut venir de la Lune à nous que par une reflexion. Elle a donc beaucoup perdu de la force & de la vivacité qu'elle avoir

lors qu'elle étoit reçûë directement sur la Lune, & cette lumiere éclatante, que nous recevons du Soleil, & que la Terre reflechit sur la Lune, ne doit plus être qu'une lumiere blanchâtre quand elle y est arrivée. Ainsi ce qui nous paroît lumineux dans la Lune, & qui nous éclaire pendant nos nuits, ce sont des parties de la Lune qui ont le jour; & les parties de la Terre qui ont le jour lors qu'elles sont tournées vers les parties de la Lune qui ont la nuit, les éclairent aussi. Tout dépend de la maniere dont la Lune & la Terre se regardent. Dans les premiers jours du mois que l'on ne voit pas la Lune, c'est qu'elle est entre le Soleil & nous, & qu'elle marche de jour avec le Soleil. Il faut necessairement que toute sa moitié qui a le jour soit tournée vers le Soleil, & que toute sa moitié qui a la nuit, soit tournée vers nous. Nous n'avons garde de voir cette moitié qui n'a aucune lu-

miere pour se faire voir ; mais cette moitié de la Lune qui a la nuit , étant tournée vers la moitié de la Terre qui a le jour , nous voit sans être vüe , & nous voit sous la même figure que nous voyons la Pleine Lune. C'est alors pour les Gens de la Lune *Pleine-Terre* , s'il est permis de parler ainsi. Ensuite la Lune qui avance sur son Cercle d'un mois , se dégage de dessous le Soleil , & commence à tourner vers nous un petit coin de sa moitié éclairée , & voilà le Croissant. Alors aussi les parties de la Lune qui ont la nuit , commencent à ne plus voir toute la moitié de la Terre qui a le jour , & nous sommes en Decours pour elles.

Il n'en faut pas davantage , dit brusquement la Marquise , je sçaurai tout le reste quand il me plaira , je n'ai qu'à y penser un moment , & qu'à promener la Lune sur son Cercle d'un mois. Je vois en general que dans la Lune ils ont un mois à rebours du nôtre , & je gage que quand

nous avons Pleine-Lune, c'est que toute la moitié lumineuse de la Lune est tournée vers toute la moitié obscure de la Terre ; qu'alors ils ne nous voyent point du tout, & qu'ils comptent *Nouvelle Terre*. Je ne voudrois pas qu'il me fût reproché de m'être fait expliquer tout au long une chose si aisée. Mais les Eclipses comment vont-elles ? Il ne tient qu'à vous de le deviner, répondis-je. Quand la Lune est nouvelle, qu'elle est entre le Soleil & nous, & que toute sa moitié obscure est tournée vers nous qui avons le jour, vous voyez bien que l'ombre de cette moitié obscure se jette vers nous. Si la Lune est justement sous le Soleil, cette ombre nous le cache, & en même temps noircit une partie de cette moitié lumineuse de la Terre qui étoit vûë par la moitié obscure de la Lune. Voilà donc une Eclipsé de Soleil pour nous pendant nôtre jour, & une Eclipsé de Terre pour la Lune pendant sa nuit. Lorsque la

Lune est pleine , la Terre est entre elle & le Soleil , & toute la moitié obscure de la Terre est tournée vers toute la moitié lumineuse de la Lune. L'ombre de la Terre se jette donc vers la Lune ; si elle tombe sur le Corps de la Lune , elle noircit cette moitié lumineuse que nous voyons , & à cette moitié lumineuse qui avoit le jour , elle lui dérobe le Soleil. Voilà donc une Eclipsé de Lune pendant nôtre nuit , & une Eclipsé de Soleil pour la Lune pendant le jour dont elle jouïssoit. Ce qui fait qu'il n'arrive pas des Eclipsés toutes les fois que la Lune est entre le Soleil & la Terre , ou la Terre entre le Soleil & la Lune , c'est que souvent ces trois Corps ne sont pas exactement rangez en ligne droite , & que par consequent celui qui devoit faire l'Eclipsé , jette son ombre un peu à côté de celui qui en devoit être couvert.

Je suis fort étonnée , dit la Mar-



quise, qu'il y ait si peu de mystere aux Eclipses, & que tout le monde n'en devine pas la cause. Ah ! vraiment, répondis-je, il y a bien des peuples qui de la maniere dont ils s'y prennent, ne la devineront encore de long-temps. Dans toutes les Indes Orientales on croit que quand le Soleil & la Lune s'éclipsent, c'est qu'un certain Demon qui a les Griffes fort noires, les étend sur ces Astres dont il veut se saisir ; & vous voyez pendant ce temps-là les Rivieres couvertes de Têtes d'Indiens, qui se sont mis dans l'eau jusqu'au col, parce que c'est une situation très-devote selon eux, & très-propre à obtenir du Soleil & de la Lune qu'ils se défendent bien contre le Demon. En Amerique on étoit persuadé que le Soleil & la Lune étoient fâchez quand ils s'éclipsoient, & Dieu sçait ce qu'on ne faisoit pas pour se raccommoder avec eux. Mais les Grecs qui étoient si rafinez, n'ont-ils pas

crû

crû long-temps que la Lune étoit enforcélée , & que des Magiciennes la faisoient descendre du Ciel pour jeter sur les Herbes une certaine écume malfaisante? Et nous, n'eûmes-nous pas belle peur il n'y a gueres plus de soixante ans , à une certaine Eclipsé de Soleil qui arriva ? Une infinité de Gens ne se tinrent-ils pas enfermez dans des caves , & les Philosophes qui écrivirent pour nous rassurer, n'écrivirent-ils pas en vain ?

En verité , reprit-elle , tout cela est trop honteux pour les hommes , il devrait y avoir un Arrêt du Genre humain qui défendît qu'on parlât jamais d'Eclipses , de peur que l'on ne conserve la memoire des sottises qui ont été faites ou dites sur ce Chapitre-là. Il faudroit donc , repliquai-je , que le même Arrêt abolît la memoire de toutes choses , & défendît qu'on parlât jamais de rien , car je ne sçache rien au monde qui ne soit le monument de quelque sottise des hommes.

Dites-moi , je vous prie une chose ; dit la Marquise , Ont-ils autant de peur des Eclipses dans la Lune que nous en avons ici ? Il me paroîtroit tout-à-fait burlesque que les Indiens de ce pays-là se missent à l'eau comme les nôtres ; que les Ameriquains crussent nôtre Terre fâchée contre eux ; que les Grecs s'imaginassent que nous fussions enforcelez , & que nous allassions gêter leurs Herbes , & qu'enfin nous leur rendissions la consternation qu'ils causent ici bas. Je n'en doute nullement , répondis-je. Je voudrois bien sçavoir pourquoi Messieurs de la Lune auroient l'esprit plus fort que nous. De quel droit nous feront-ils peur sans que nous leur en fassions ? Je croirois même , ajoutai-je , en riant , que comme un nombre prodigieux d'hommes ont été assez foux , & le sont encore assez pour adorer la Lune , il y a des Gens dans la Lune qui adorent aussi la Terre , & que nous sommes à ge-

noux les uns devant les autres. Après cela , dit - elle , nous pouvons bien prétendre à envoyer des influences à la Lune , & à donner des crises à ses Malades ; mais comme il ne faut qu'un peu d'esprit & d'habileté dans les Gens de ce Pays-là pour détruire tous ces honneurs dont nous nous flattons , j'avouë que je crains toujours que nous n'ayons quelque désavantage.

Ne craignez rien , répondis - je , il n'y a pas d'apparence que nous soyons la seule sottise espece de l'Univers. L'ignorance est quelque chose de bien propre à être généralement répandu ; & quoique je ne fasse que deviner celle des Gens de la Lune, je n'en doute non plus que des Nouvelles les plus sûres qui nous viennent de-là.

Et quelles sont ces Nouvelles sûres, interrompit-elle ? Ce sont celles , répondis-je , qui nous sont rapportées par ces Sçavaus qui y voyagent tous

les jours avec des Lunettes d'approche. Ils vous diront qu'ils y ont découvert des Terres, des Mers, des Lacs, de très-hautes Montagnes, des Abîmes très-profonds.

Vous me surprenez, reprit-elle. Je conçois bien qu'on peut découvrir sur la Lune des Montagnes & des Abîmes, cela se reconnoît apparemment à des inégalitez remarquables; mais comment distinguer des Terres & des Mers? On les distingue, répondis-je, parce que les Eaux qui laissent passer au travers d'elles-mêmes une partie de la lumiere, & qui en renvoient moins, paroissent de loin comme des taches obscures, & que les Terres qui par leur solidité la renvoient toute, sont des endroits plus brillans. L'illustre Monsieur Cassini, l'homme du monde à qui le Ciel est le mieux connu, a découvert sur la Lune quelque chose qui se separe en deux, se réunit ensuite, & se va perdre dans une es-

pece de puits. Nous pouvons nous flater avec bien de l'apparence que c'est une Riviere. Enfin on connoît assez toutes ces differentes parties pour leur avoir donné des noms, & ce sont presque tous noms de Sçavans. Un endroit s'appelle Copernic, un autre Archimede, un autre Galilée; il y a un Promontoire des Songes, une Mer des Pluyes, une Mer de Nectar, une Mer des Crises; enfin la Description de la Lune est si exacte, qu'un Sçavant qui s'y trouveroit presentement ne s'y égareroit non plus que je ferois dans Paris.

Mais, reprit-elle, je ferois bien-aïse de sçavoir encore plus en détail comment est fait le dedans du Pays. Il n'est pas possible, repliquai-je, que Messieurs de l'Observatoire vous en instruisent, il faut le demander à Astolfe, qui fut conduit dans la Lune par saint Jean. Je vous parle d'une des plus agréables folies de l'Arioste, & je suis sûr que vous serez bien-aïse

de la sçavoir. J'avoüe qu'il eût mieux fait de n'y pas mêler saint Jean, dont le nom est si digne de respect; mais enfin c'est une licence Poëtique, qui peut seulement passer pour un peu trop gaye. Cependant tout le Poëme est dédié à un Cardinal, & un grand Pape l'a honoré d'une approbation éclatante que l'on voit au-devant de quelques Editions. Voici de quoi il s'agit. Roland neveu de Charlemagne étoit devenu fou, parce que la belle Angelique lui avoit preferé Medor. Un jour Astolfe, brave Paladin, se trouva dans le Paradis Terrestre qui étoit sur la cime d'une Montagne très-haute, où son Hippogrife l'avoit porté. Là il rencontra saint Jean, qui lui dit, que pour guerir la folie de Roland, il étoit nécessaire qu'ils fissent ensemble le voyage de la Lune. Astolfe qui ne demandoit qu'à voir du Pays, ne se fait point prier; & aussi-tôt voilà un Chariot de feu qui enleve par les airs.

l'Apôtre & le Paladin. Comme Atolfe n'étoit pas grand Philosophe, il fut fort surpris de voir la Lune beaucoup plus grande qu'elle ne lui avoit paru de dessus la Terre. Il fut bien plus surpris encore de voir d'autres Fleuves, d'autres Lacs, d'autres Montagnes, d'autres Villes, d'autres Forêts, & ce qui m'auroit bien surpris aussi, des Nymphes qui chassoient dans ces Forêts. Mais ce qu'il vit de plus rare dans la Lune, c'étoit un Vallon, où se trouvoit tout ce qui se perdoit sur la Terre de quelque espece qu'il fût, & les Couronnes & les Richesses & la Renommée, & une infinité d'Espérances, & le temps qu'on donne au Jeu, & les aumônes qu'on fait faire après sa mort, & les Vers qu'on présente aux Princes, & les Soupirs des Amans.

Pour les Soupirs des Amans, interrompit la Marquise, je ne sçai pas si du temps de l'Arioste ils étoient perdus; mais en ce tems-ci je n'en con-



nois point qui aillent dans la Lune. N'y eût-il que vous, Madame, repris-je, vous y en avez fait aller un assez bon nombre. Enfin la Lune est si exacte à recueillir ce qui se perd ici-bas, que tout y est, mais l'Arioste ne vous dit cela qu'à l'oreille, tout y est jusqu'à la Donation de Constantin. C'est que les Papes ont prétendu être Maîtres de Rome & de l'Italie, en vertu d'une Donation que l'Empereur Constantin leur en avoit faite; & la vérité est qu'on ne sçauroit dire ce qu'elle est devenuë. Mais devinez de quelle sorte de chose on ne trouve point dans la Lune? de la Folie. Tout ce qu'il y en a jamais eu sur la Terre, s'y est très-bien conservé. En récompense il n'est pas croyable combien il y a dans la Lune d'Esprits perdus. Ce sont autant de Phioles pleines d'une liqueur fort subtile, & qui s'évapore aisément si elle n'est enfermée; & sur chacune de ces Phioles est écrit le nom de celui à qui l'esprit appartient.

Je croi que l'Arioste les met toutes en un tas, mais j'aime mieux me figurer qu'elles sont rangées bien proprement dans de longues Galeries. Astolfe fut fort étonné de voir que les Phioles de beaucoup de Gens qu'il avoit crûs très-sages, étoient pourtant bien pleines; & pour moi je suis persuadé que la mienne s'est remplie considérablement depuis que je vous entretiens de Visions, tantôt Philosophiques, tantôt Poëtiques. Mais ce qui me console, c'est qu'il n'est pas possible que par tout ce que je vous dis, je ne vous fasse avoir bien-tôt aussi une petite Phiole dans la Lune. Le bon Paladin ne manqua pas de trouver la sienne parmi tant d'autres. Il s'en faitit avec la permission de saint Jean, & reprit tout son esprit par le nez comme de l'eau de la Reine d'Hongrie; mais l'Arioste dit qu'il ne le porta pas bien loin, & qu'il le laissa retourner dans la Lune par une folie qu'il fit à quelque temps

de-là. Il n'oublia pas la Phiole de Roland, qui étoit le sujet du Voyage. Il eut assez de peine à la porter ; car l'Esprit de ce Heros étoit de sa nature assez pesant, & il n'y en manquoit pas une seule goutte. Ensuite l'Arioste, selon sa loüable coûtume de dire tout ce qui lui plaît, apostrophe sa Maîtresse, & lui dit en de fort beaux Vers : *Qui montera aux Cieux, ma Belle, pour en rapporter l'esprit que vos charmes m'ont fait perdre ? Je ne me plaindrois pas de cette perte-là, pourvû qu'elle n'allât pas plus loin ; mais s'il faut que la chose continue comme elle a commencé, je n'ai qu'à m'attendre à devenir tel que j'ai décrit Roland. Je ne croi pourtant pas que pour ravoir mon esprit, il soit besoin que j'aillc par les airs, jusque dans la Lune ; mon esprit ne loge pas si haut ; il va errant sur vos yeux, sur vôtre bouche, & si vous voulez bien que je m'en refaisisse, permettez que je le recueille avec mes lèvres. Cela*

n'est-il pas joli ? Pour moi, à raisonner comme l'Arioste , je serois d'avis qu'on ne perdît jamais l'esprit que par l'Amour ; car vous voyez qu'il ne va pas bien loin, & qu'il ne faut que des lévres qui sçachent le recouvrer ; quand on le perd par d'autres voyes, comme nous le perdons , par exemple , à philosopher presentement , il va droit dans la Lune, on & ne le rattrape pas quand on veut. En récompense , répondit la Marquise , nos Phioles seront honorablement dans le Quartier des Phioles Philosophiques ; au lieu que nos Esprits iroient peut-être errans sur quelqu'un qui n'en feroit pas digne. Mais pour achever de m'ôter le mien , dites-moi , & dites-moi bien sérieusement , si vous croyez qu'il y ait des hommes dans la Lune ; car jusqu'à present vous ne m'en avez pas parlé d'une maniere assez positive. Moi , repris-je ? Je ne croi point du tout qu'il y ait des Hommes dans la Lune. Voyez com-

bien la face de la Nature est changée d'ici à la Chine ? d'autres Visages , d'autres Figures , d'autres Mœurs , & presque d'autres principes de raisonnement. D'ici à la Lune le changement doit être bien plus considerable. Quand on va vers de certaines Terres nouvellement découvertes , à peine font-ce des Hommes que les Habitans qu'on y trouve , ce sont des animaux à figure humaine , encore quelquefois assez imparfaite , mais presque sans aucune raison humaine. Qui pourroit pousser jusqu' à la Lune , assurément ce ne seroit plus des Hommes qu'on y trouveroit.

Quelles sortes de Gens seroient-ce donc , reprit la Marquise avec un air d'impatience ? De bonne - foi , Madame , repliquai-je , je n'en sçai rien. S'il se pouvoit faire que nous eussions de la raison , & que nous ne fussions pourtant pas Hommes , & si d'ailleurs nous habitons la Lune , nous imaginerions-nous bien qu'il y eût ici-bas

cette espece bizarre de créatures qu'on appelle le Genre humain ? Pourrions-nous bien nous figurer quelque chose qui eût des passions si folles , & des reflexions si sages ; une durée si courte, & des vûes si longues ; tant de Science sur des choses presque inutiles , & tant d'ignorance sur les plus importantes ; tant d'ardeur pour la liberté , & tant d'inclination à la servitude ; une si forte envie d'être heureux , & une si grande incapacité de l'être ? Il faudroit que les Gens de la Lune eussent bien de l'esprit , s'ils devinoient tout cela. Nous nous voyons incessamment nous - mêmes , & nous en sommes encore à deviner comment nous sommes faits. On a été réduit à dire que les Dieux étoient pleins de Nectar lors qu'ils firent les Hommes , & que quand ils vinrent à regarder leur Ouvrage de sens froid , ils ne purent s'empêcher d'en rire. Nous voilà donc bien en seureté du côté des Gens de la Lune , dit la Mar-

quise, ils ne nous devineront pas ; mais je voudrois que nous les pussions deviner ; car en verité cela inquiete, de sçavoir qu'ils sont là-haut, dans cette Lune que nous voyons, & de ne pouvoir pas se figurer comment ils sont faits. Et pourquoi, répondis-je, n'avez-vous point d'inquietude sur les Habitans de cette grande Terre Australe qui nous est encore entierement inconnuë ? Nous sommes portez eux & nous sur un même Vaisseau, dont ils occupent la Proüe & nous la Poupe. Vous voyez que de la Poupe à la Proüe il n'y a aucune communication, & qu'à un bout du Navire on ne sçait point quelles Gens sont à l'autre, ni ce qu'ils y font ; & vous voudriez sçavoir ce qui se passe dans la Lune, dans cet autre Vaisseau qui flote loin de nous par les Cieux ?

Oh ! reprit-elle, je compte les Habitans de la Terre Australe pour connus, parce qu'assurément ils doivent

nous ressembler beaucoup , & qu'enfin on les connoitra quand on voudra se donner la peine de les aller voir ; ils demeureront toujours-là , & ne nous échaperont pas ; mais ces Gens de la Lune , on ne les connoitra jamais , cela est desesperant. Si je vous répondois serieusement , repliquai-je, qu'on ne sçait ce qui arrivera, vous vous moqueriez de moi , & je le meritois sans doute. Cependant je me défendrois assez bien , si je voulois. J'ai une pensée très-ridicule, qui a un air de vrai-semblance qui me surprend ; je ne sçai où elle peut l'avoir pris , étant aussi impertinente qu'elle est. Je gage que je vais vous réduire à avouer contre toute raison, qu'il pourra y avoir un jour du commerce entre la Terre & la Lune. Remettez - vous dans l'esprit l'état où étoit l'Amerique avant qu'elle eût été découverte par Christophle Colomb. Ses Habitans vivoient dans une ignorance extrême. Loin de con-



noître les Sciences , ils ne connoif-  
soient pas les Arts les plus simples &  
les plus necessaires. Ils alloient nuds ,  
ils n'avoient point d'autres armes que  
l'Arc , ils n'avoient jamais conçu que  
des hommes pûssent être portez par  
des animaux ; ils regardoient la Mer  
comme un grand espace défendu aux  
hommes qui se joignoit au Ciel , &  
au-delà duquel il n'y avoit rien. Il est  
vrai qu'après avoir passé des années  
entieres à creuser le tronc d'un gros  
arbre avec des pierres tranchantes ,  
ils se mettoient sur la Mer dans ce  
tronc , & alloient terre à terre portez  
par le vent & par les flots. Mais com-  
me ce Vaisseau étoit sujet à être sou-  
vent renversé , il falloit qu'ils se mis-  
sent aussi-tôt à la nâge pour le ratra-  
per , & à proprement parler , ils nâ-  
geoient toujours , hormis le tems  
qu'ils s'y délassoient. Qui leur eût dit  
qu'il y avoit une sorte de Naviga-  
tion incomparablement plus parfaite ;  
qu'on pouvoit traverser cette éten-  
duë

duë infinie d'eaux de tel côté & de tel sens qu'on vouloit, qu'on s'y pouvoit arrêter sans mouvement au milieu des Flots émûs, qu'on étoit maître de la vitesse avec laquelle on alloit ; qu'enfin cette Mer, quelque vaste qu'elle fût, n'étoit point un obstacle à la communication des Peuples, pourvû seulement qu'il y eût des Peuples au-delà, vous pouvez compter qu'ils ne l'eussent jamais cru. Cependant, voilà un beau jour le Spectacle du monde le plus étrange & le moins attendu qui se presente à eux. De grands Corps énormes qui paroissent avoir des ailes blanches, qui volent sur la Mer, qui vomissent du feu de toutes parts, & qui viennent jeter sur le rivage des Gens inconnus, tout écaillez de fer, disposant comme ils veulent de Monstres qui courent sous eux, & tenant en leur main des Foudres dont ils terrassent tout ce qui leur résiste. D'où sont-ils venus ? Qui a pû les amener par-dessus les Mers ?

Qui a mis le feu en leur disposition ? Sont-ce des Dieux ? Sont-ce les enfans du Soleil ? car assurément ce ne sont pas des Hommes. Je ne sçai, Madame, si vous entrez comme moi dans la surprise des Amériquains; mais jamais il ne peut y en avoir eu une pareille dans le monde. Après cela je ne veux plus jurer qu'il ne puisse y avoir commerce quelque jour entre la Lune & la Terre. Les Amériquains eussent-ils crû qu'il eût dû y en avoir entre l'Amérique & l'Europe qu'ils ne connoissoient seulement pas ? Il est vrai qu'il faudra traverser ce grand espace d'Air & de Ciel qui est entre la Terre & la Lune; mais ces grandes Mers paroissent-elles aux Amériquains plus propres à être traversées ? En vérité, dit la Marquise, en me regardant, vous êtes fou. Qui vous dit le contraire, répondis-je ? Mais je veux vous le prouver, répondit-elle, je ne me contente pas de l'aveu que vous en faites. Les Amériquains

étoient si ignorans, qu'ils n'avoient garde de soupçonner qu'on pût se faire des chemins au travers des Mers si vastes ; mais nous qui avons tant de connoissances, nous nous figurerions bien qu'on pût aller par les Airs , si l'on pouvoit effectivement y aller. On fait plus que se figurer la chose possible , repliquai-je , on commence déjà à voler un peu ; plusieurs personnes différentes ont trouvé le secret de s'ajuster des aîles qui les soutinssent en l'air , de leur donner du mouvement , & de passer par dessus des Rivières. A la verité, ce n'a pas été un vol d'Aigle , & il en a quelquefois coûté à ces nouveaux Oiseaux un bras ou une jambe ; mais enfin cela ne represente encore que les premières planches que l'on a mises sur l'eau , & qui ont été le commencement de la Navigation. De ces planches-là , il y avoit bien-loin jusqu'à de gros Navires qui pussent faire le tour du Monde. Cependant peu-à-peu sont venus

les gros Navires. L'art de voler ne fait encore que de naître, il se perfectionnera, & quelque jour on ira jusqu'à la Lune. Prétendons-nous avoir découvert toutes choses, ou les avoir mises à un point qu'on n'y puisse rien ajoûter ? Eh de grace, consentons qu'il y ait encore quelque chose à faire pour les Siecles à venir. Je ne consentirai point, dit-elle, qu'on vole jamais, que d'une maniere à se rompre aussi-tôt le cou. Et bien lui répondis-je, si vous voulez qu'on vole toujours si mal ici, on volera mieux dans la Lune ; ses Habitans seront plus propres que nous à ce métier ; car il n'importe que nous allions-là, ou qu'ils viennent ici ; & nous serons comme les Amériquains qui ne se figuroient pas qu'on pût naviger, quoi qu'à l'autre bout du Monde on navigeât fort bien. Les Gens de la Lune seroient donc déjà venus, reprit-elle presque en colere. Les Européens n'ont été en Amerique qu'au bout de

six mille ans , repliquai-je, en éclatant de rire ; il leur fallut ce temps-là pour perfectionner la Navigation jusqu'au point de pouvoir traverser l'Océan. Les Gens de la Lune sçavent peut-être déjà faire de petits voyages dans l'air , à l'heure qu'il est ils s'exercent ; quand ils seront plus habiles & plus experimentez, nous les verrons , & Dieu sçait quelle surprise. Vous êtes insupportable, dit-elle, de me pousser à bout avec un raisonnement aussi creux que celui-là. Si vous me fâchez, repris-je, je sçai bien ce que j'ajouterais encore pour le fortifier. Remarquez que le Monde se développe peu à peu. Les anciens se tenoient bien sûrs que la Zone Torride & les Zones Glaciales ne pouvoient être habitées à cause de l'excès ou du chaud ou du froid ; & du tems des Romains la Carte generale de la Terre n'étoit guere plus étendue que la Carte de leur Empire , ce qui avoit de la grandeur en un sens , & marquoit beaucoup d'i-

gnorance en un autre. Cependant il ne laissa pas de se trouver des hommes & dans des Pays très-chauds, & dans des Pays très-froids; voilà déjà le Monde augmenté. Ensuite on jugea que l'Océan couvroit toute la Terre, hormis ce qui étoit connu alors, & qu'il n'y avoit point d'Antipodes, car on n'en avoit jamais ouï parler, & puis, auroient-ils eu les pieds en haut, & la tête en bas? Après ce beau raisonnement on découvre pourtant les Antipodes: Nouvelle reformation à la Carte, nouvelle moitié de la Terre. Vous m'entendez-bien, Madame, ces Antipodes-là qu'on a trouvés contre toute espérance, devroient nous apprendre à être retenus dans nos jugemens. Le monde achevera peut-être de se développer pour nous; on connoîtra jusqu'à la Lune. Nous n'en sommes pas encore-là, parce que toute la Terre n'est pas découverte, & qu'apparemment il faut que tout cela se fasse d'ordre. Quand nous au-

rons bien connu nôtre habitation , il nous fera permis de connoître celle de nos Voisins, les Gens de la Lune. Sans mentir, dit la Marquise en me regardant attentivement, je vous trouve si profond sur cette matiere, qu'il n'est pas possible que vous ne croyiez tout de bon ce que vous dites. J'en serois bien fâché, répondis-je, je veux seulement vous faire voir qu'on peut assez bien soutenir une opiaion chimerique, pour embarrasser une personne d'esprit, mais non pas assez bien pour la persuader. Il n'y a que la verité qui persuade, même sans avoir besoin de paroître avec toutes ses preuves. Elle entre si naturellement dans l'esprit, que quand on l'apprend pour la premiere fois, il semble qu'on ne fasse que s'en souvenir. Ah! vous me soulagez, repliqua la Marquise, vôtre faux raisonnement m'incommodoit, & je me sens plus en état d'aller me coucher tranquillement, si vous voulez bien que nous nous retirions.





## TROISIÈME SOIR.

*Particularitez du Monde de la Lune.  
Que les autres Planetes sont  
habitées aussi.*

**L**A Marquise voulut m'engager pendant le jour à poursuivre nos Entretiens , mais je lui representai que nous ne devions confier de telles rêveries qu'à la Lune & aux Etoiles , puis qu'aussi-bien elles en étoient l'objet. Nous ne manquâmes pas à aller le soir dans le Parc, qui devenoit un lieu consacré à nos Conversations scavantes.

J'ai bien des nouvelles à vous apprendre , lui dis-je ; la Lune que je vous disois hier , qui selon toutes les apparences étoit habitée , pourroit bien ne l'être point ; j'ai pensé à une chose qui met ses Habitans en peril. Je ne souffrirai point cela ,  
répondit-

TROISIÈME SOIR. 97  
répondit-elle. Hier vous m'aviez préparée à voir ces Gens-là venir ici au premier jour, & aujourd'hui ils ne feroient seulement pas au monde ? Vous ne vous jouerez point ainsi de moi, vous m'avez fait croire les Habitans de la Lune, j'ai surmonté la peine que j'y avois, je les croirai. Vous allez bien vite, repris-je, il faut ne donner que la moitié de son esprit aux choses de cette espece que l'on croit, & en réserver une autre moitié libre, où le contraire puisse être admis, s'il en est besoin. Je ne me paye point de Sentences, repliqua-t-elle, allons au fait. Ne faut-il pas raisonner de la Lune comme de de saint Denis ? Non, répondis-je, la Lune ne ressemble pas autant à la Terre que Saint-Denis ressemble à Paris. Le Soleil élève de la Terre & des Eaux, des exhalaisons & des vapeurs, qui montant en l'air jusqu'à quelque hauteur, s'y rassemblent, & forment les nuages. Ces nuages sus-

pendus voltigent irregulierement autour de nôtre Globe, & ombragent tantôt un Pays, tantôt un autre. Qui verroit la Terre de loin, remarqueroit souvent quelques changemens sur sa surface, parce qu'un grand Pays couvert par des nuages feroit un endroit obscur, & deviendrait plus lumineux dès qu'il feroit découvert. On verroit des taches qui changeroient de place, ou s'assembleroient diversément, ou disparoîtroient tout-à-fait. On verroit donc aussi ces mêmes changemens sur la face de la Lune, si elle avoit des nuages autour d'elle; mais tout au contraire, toutes ses taches sont fixes, ses endroits lumineux le sont toujours, & voilà le malheur. A ce compte-là, le Soleil n'éleve point de vapeurs, ni d'exhalaisons de dessus la Lune. C'est donc un corps infiniment plus dur & plus solide que nôtre Terre, dont les parties les plus subtiles se dégagent aisément d'avec les autres,

& montent en haut dès qu'elles sont mises en mouvement par la chaleur. Il faut que ce soit quelque amas de Rochers & de Marbres où il ne se fait point d'évaporations ; d'ailleurs, elles se font si naturellement & si nécessairement, où il y a des Eaux, qu'il ne doit point y avoir d'Eaux où il ne s'en fait point. Qui sont donc les Habitans de ces Rochers qui ne peuvent rien produire, & de ce Pays qui n'a point d'Eaux ? Et quoi, s'écria-t-elle, il ne vous souvient plus que vous m'avez assurée qu'il y avoit dans la Lune des Mers que l'on distinguoit d'ici ? Ce n'est qu'une conjecture, répondis-je, j'en suis bien fâché ; ces endroits obscurs qu'on prend pour des Mers, ne sont peut-être que de grandes cavitez. De la distance où nous sommes, il est permis de ne pas deviner tout-à-fait juste. Mais, dit-elle, cela suffira-t-il pour nous faire abandonner les Habitans de la Lune ? Non pas tout-à-fait, Madame, répondis-je.

nous ne nous déterminerons ni pour eux, ni contre eux. Je vous avoüe ma foiblesse, repliqua-t-elle, je ne suis point capable d'une si parfaite indétermination, j'ai besoin de croire. Fixez-moi promptement à une opinion sur les Habitans de la Lune; conservons-les, ou anéantissons-les pour jamais, & qu'il n'en soit plus parlé; mais conservons-les plutôt, s'il se peut, j'ai pris pour eux une inclination que j'aurois de la peine à perdre. Je ne laisserai donc pas la Lune deserte, repris-je, repeuplons-la pour vous faire plaisir. A la verité, puisque l'apparence des taches de la Lune ne change point, on ne peut pas croire qu'elle ait des nuages autour d'elle, qui ombragent tantôt une partie, tantôt une autre, mais ce n'est pas à dire qu'elle ne pousse point hors d'elle de vapeurs, ni d'exhalaisons. Nos nuages que nous voyons portez en l'air ne sont que des exhalaisons & des vapeurs; qui au sortir de la Terre étoient

TROISIÈME SOIR. TOT  
séparées en trop petites parties pour  
pouvoir être vûës , & qui ont rencon-  
tré un peu plus haut un froid qui les a  
resserrées , & renduës visibles par la  
réunion de leurs parties , après quoi  
ce sont de gros nuages qui flotent en  
l'air , où ils sont des Corps étrangers ;  
jusqu'à ce qu'ils retombent en pluyes.  
Mais ces mêmes vapeurs , & ces mê-  
mes exhalaisons se tiennent quelque-  
fois assez dispersées pour être imper-  
ceptibles , & ne se ramassent qu'en  
formant des rosées très-subtiles, qu'on  
ne voit tomber d'aucune nuée. Je  
suppose donc qu'il sorte des vapeurs  
de la Lune ; car enfin il faut qu'il en  
sorte ; il n'est pas croyable que la Lu-  
ne soit une masse dont toutes les par-  
ties soient d'une égale solidité , toutes  
également en repos les unes auprès  
des autres , toutes incapables de rece-  
voir aucun changement par l'action  
du Soleil sur elles ; nous ne connois-  
sons aucun Corps de cette nature ,  
les Marbres même n'en sont pas ; tout

ce qui est le plus solide change & s'altere, ou par le mouvement secret & invisible qu'il en a en lui-même, ou par celui qu'il reçoit de dehors. Mais les vapeurs de la Lune ne se rassembleront point autour d'elles en nuages, & ne retomberont point sur elle en pluies, elles ne formeront que des rosées. Il suffit pour cela, que l'air dont apparemment la Lune est environnée en son particulier, comme nôtre Terre l'est du sien, soit un peu différent de nôtre air, & les vapeurs de la Lune un peu différentes des vapeurs de la Terre, ce qui est quelque chose de plus vrai-semblable. Sur ce pied-là, il faudra que la matière étant disposée dans la Lune autrement que sur la Terre, les effets soient différents, mais il n'importe; du moment que nous avons trouvé un mouvement intérieur dans les parties de la Lune, ou produit par des causes étrangères, voilà ses Habitans qui renaissent, & nous avons le fond nécessaire pour

leur subsistance. Cela nous fournira des fruits, des bleds, des eaux, & tout ce que nous voudrons. J'entends des fruits, des bleds, des eaux à la maniere de la Lune, que je fais profession de ne pas connoître, le tout proportionné aux besoins de ses Habitans, que je connois pas non plus.

C'est-à-dire, me dit la Marquise, que vous sçavez seulement que tout est bien, sans sçavoir comment il est; c'est beaucoup d'ignorance sur bien peu de science; mais il faut s'en consoler, je suis encore trop heureuse que vous ayez rendu à la Lune ses Habitans. Je suis même fort contente que vous lui donniez un Air qui l'enveloppe en son particulier, il me sembleroit désormais que sans cela une Planete seroit trop nuë.

Ces deux airs differens, repris-je, contribuent à empêcher la communication des deux Planetes. S'il ne tenoit qu'à voler, que sçavons-nous, comme je vous disois hier, si on ne



volera pas fort bien quelque jour ? J'avoué pourtant qu'il n'y a pas beaucoup d'apparence. Le grand éloignement de la Lune à la Terre feroit encore une difficulté à surmonter , qui est assurément confiderable ; mais quand même elle ne s'y rencontreroit pas , quand même les deux Planetes seroient fort proches , il ne seroit pas possible de passer de l'Air de l'une dans l'Air de l'autre. L'eau est l'Air des Poissons , ils ne passent jamais dans l'Air des Oyseaux , ni les Oyseaux dans l'Air des Poissons ; ce n'est pas la distance qui les en empêche , c'est que chacun a pour prison l'Air qu'il respire. Nous trouvons que le nôtre est mêlé de vapeurs plus épaisses & plus grossieres que celui de la Lune. A ce compte un Habitant de la Lune qui seroit arrivé aux confins de nôtre Monde , se noyeroit dès qu'il entreroit dans nôtre Air, & nous le verrions tomber mort sur la Terre. Oh , que j'aurois d'envie , s'écria la

TROISIÈME SOIR. 105

Marquise, qu'il arrivât quelque grand naufrage qui répandît ici bon nombre de ces gens-là, dont nous irions considérer à nôtre aise les figures extraordinaires ! Mais repliquai-je, s'ils étoient assez habiles pour naviger sur la surface extérieure de nôtre Air, & que de là par la curiosité de nous voir, ils nous peschassent comme des Poissons, cela vous plairoit-il ? Pourquoi non, répondit-elle en riant ? Pour moi, je me mettrois de mon propre mouvement dans leurs filets, seulement pour avoir le plaisir de voir ceux qui m'auroient peschée.

Songez, repliquai-je, que vous n'arriveriez que bien malade au haut de nôtre Air ; il n'est pas respirable pour nous dans toute son étendue, il s'en faut bien ; on dit qu'il ne l'est déjà presque plus au haut de certaines Montagnes, & je m'étonne bien que ceux qui ont la folie de croire que des Genies corporels habitent l'Air le plus pur, ne disent aussi que ce qui

fait que ces Genies ne nous rendent que des visites & très-rares & très-courtes, c'est qu'il y en a peu d'entre eux qui sçachent plonger, & que ceux-là même ne peuvent faire jusqu'au fond de cet air épais où nous sommes, que des plonges de très-peu de durée. Voilà donc bien des barrières naturelles qui nous défendent la sortie de nôtre Monde, & l'entrée de celui de la Lune. Tâchons du moins pour nôtre consolation à deviner ce que nous pourrons de ce Monde-là. Je croi, par exemple, qu'il faut qu'on y voye le Ciel, le Soleil, & les Astres d'une autre couleur que nous ne les voyons. Tous ces objets ne nous paroissent qu'au travers d'une espece de Lunette naturelle qui nous les change. Cette Lunette, c'est nôtre Air, mêlé comme il est de vapeurs & d'exhalaisons, & qui ne s'étend pas bien haut. Quelques Modernes prétendent que de lui-même il est bleu aussi-bien que l'eau de la Mer, & que

cette couleur ne paroît dans l'un & dans l'autre qu'à une grande profondeur. Le Ciel, disent-ils, où sont attachées les Etoiles Fixes, n'a de lui-même aucune lumiere, & par consequent il devroit paroître noir ; mais on le voit au travers de l'Air qui est bleu, & il paroît bleu. Sicela est, les rayons du Soleil & des Etoiles ne peuvent passer au travers de l'Air sans se teindre un peu de sa couleur, & perdre autant de celle qui leur est naturelle. Mais quand même l'Air ne seroit pas coloré de lui-même, il est certain qu'au travers d'un gros broüillard, la lumiere d'un flambeau qu'on voit un peu de loin, paroît toute rougeâtre, quoique ce ne soit pas sa vraie couleur ; & nôtre Air n'est non plus qu'un gros broüillard qui nous doit alterer la vraie couleur, & du Ciel, & du Soleil, & des Etoiles. Il n'appartiendroit qu'à la matiere céleste de nous apporter la lumiere & les couleurs dans toute leur pureté, &

telles qu'elles sont. Ainsi puisque l'Air de la Lune est d'une autre nature que nôtre Air, ou il est teint en lui-même d'une autre couleur, ou du moins c'est un autre brouillard qui cause une autre alteration aux couleurs des Corps célestes. Enfin, à l'égard des Gens de la Lune, cette Lunette au travers de laquelle on voit tout, est changée.

Cela me fait préférer nôtre séjour à celui de la Lune, dit la Marquise, je ne sçaurois croire que l'assortiment des couleurs célestes y soit aussi beau qu'il l'est ici. Mettons, si vous voulez, un Ciel rouge & des Etoiles vertes, l'effet n'est pas si agréable que des Etoiles couleur d'or sur du bleu. On diroit à vous entendre, repris-je, que vous assortiriez un habit ou un meuble; mais, croyez-moi, la Nature a bien de l'esprit; laissez-lui le soin d'inventer un assortiment de couleurs pour la Lune, & je vous garantis qu'il sera bien entendu. Elle n'aura pas

TROISIÈME SOIR. 109  
manqué de varier le Spectacle de  
l'Univers à chaque point de vûë dif-  
ferent, & de le varier d'une maniere  
toujours agreable.

Je reconnois son adresse, interrom-  
pit la Marquise, elle s'est épargné la  
peine de changer les objets pour  
chaque point de vûë, elle n'a changé  
que les Lunettes, & elle a l'honneur  
de cette grande diversité, sans en  
avoir fait la dépense. Avec un Air  
bleu, elle nous donne un Ciel bleu,  
& peut-être avec un Air rouge, elle  
donne un Ciel rouge aux Habitans  
de la Lune, c'est pourtant toujours  
le même Ciel. Il me paroît qu'elle  
nous a mis dans l'imagination de cer-  
taines Lunettes, au travers desquel-  
les on voit tout, & qui changent fort  
les objets à l'égard de chaque hom-  
me. Alexandre voyoit la Terre com-  
me une belle place bien propre à y  
établir un grand Empire. Celadon ne  
la voyoit que comme le séjour d'As-  
trée. Un Philosophe la voit comme

une grosse Planete qui va par les Cieux , toute couverte de Fous. Je ne croi pas que le Spectacle change plus de la Terre à la Lune , qu'il fait ici d'imagination à imagination.

Le changement de Spectacle est plus surprenant dans nos imaginations , repliquai-je , car ce ne sont que les mêmes objets qu'on voit si différemment ; du moins dans la Lune on peut voir d'autres objets , ou ne pas voir quelques-uns de ceux qu'on voit ici. Peut-être ne connoissent-ils point en ce Pays-là l'Aurore ni les Crepuscules. L'Air qui nous environne , & qui est élevé au-dessus de nous , reçoit des rayons qui ne pourroient pas tomber sur la Terre ; & parce qu'il est fort grossier , il en arrête une partie , & nous les renvoye , quoi qu'ils ne nous fussent pas naturellement destinez. Ainsi l'Aurore & les Crepuscules sont une grace que la Nature nous fait , c'est une lumiere que regulierement nous ne devrions

TROISIÈME SOIR. III  
point avoir, & qu'elle nous donne  
pardeffus ce qui nous est dû. Mais  
dans la Lune, ou apparemment l'Air  
est plus pur, il pourroit bien n'être  
pas si propre à renvoyer en bas les  
rayons qu'il reçoit avant que le Soleil  
se leve, ou après qu'il est couché. Les  
pauvres Habitans n'ont donc point  
cette lumière de faveur, qui en se  
fortifiant peu à peu, les prépareroit  
agréablement à l'arrivée du Soleil,  
ou qui en s'affoiblissant comme de  
nuance en nuance, les accoûtume-  
roit à sa perte. Ils sont dans des tene-  
bres profondes, & tout d'un coup il  
semble qu'on tire un rideau, voilà  
leurs yeux frappez de tout l'éclat qui  
est dans le Soleil; ils sont dans une  
lumière vive & éclatante, & tout  
d'un coup les voilà tombez dans des  
tenebres profondes. Le jour & la  
nuit ne sont point liez par un milieu  
qui tiende de l'un & de l'autre. L'Arc-  
en-Ciel est encore une chose qui  
manque aux Gens de la Lune; car si



l'Aurore est un effet de la grossiereté de l'Air & des Vapeurs. L'Arc-en-Ciel se forme dans les nuages d'où tombent les pluyes, & nous devons les plus belles choses du monde à celles qui le sont le moins. Puis qu'il n'y a autour de la Lune, ni vapeurs assez grossieres, ni nuages pluvieux, adieu l'Arc-en-Ciel avec l'Aurore, & à quoi ressembleront les Belles de ce Pays-là ? Quelle source de comparaisons perduë ?

Je n'aurois pas grand regret à ces comparaisons-là, dit la Marquise, & je trouve qu'on est assez bien recompensé dans la Lune, de n'avoir ni Aurore ni Arc-en-Ciel ; car on ne doit avoir par la même raison ni Foudres, ni Tonnerres, puisque ce sont aussi des choses qui se forment dans les nuages. On a de beaux jours toujours sereins, pendant lesquels on ne perd point le Soleil de vûë. On n'a point de nuits où toutes les Etoiles ne se montrent ; on ne connoît ni les orages,

gés, ni les tempêtes, ni tout ce qui paroît être un effet de la colere du Ciel; trouvez-vous qu'on soit tant à plaindre? Vous me faites voir la Lune comme un séjour enchanté, répondis-je; cependant je ne sçai s'il est si délicieux d'avoir toujours sur la tête, pendant des jours qui en valent quinze des nôtres, un Soleil ardent dont aucun nuage ne modere la chaleur. Peut-être aussi est-ce à cause de cela que la Nature a creusé dans la Lune des especes de Puits, qui sont assez grands pour être apperçûs par nos lunettes; car ce ne sont point des Vallées qui soient entre des Montagnes, ce sont des creux que l'on voit au milieu de certains lieux plats & en très-grand nombre. Que feroient-ils les Habitans de la Lune incommodés par l'ardeur perpetuelle du Soleil, ne se refugient point dans ces grands Puits? Ils n'habitent peut-être point ailleurs, c'est-là qu'ils bâtissent leurs Villes. Nous voyons ici que la

Rome souterraine est plus grande que la Rome qui est sur Terre. Il ne faudroit qu'ôter celle-ci, le reste seroit une Ville à la maniere de la Lune. Tout un peuple est dans un Puits, & d'un Puits à l'autre il y a des chemins souterrains pour la communication des peuples. Vous vous moquez de cette vision, j'y consens de tout mon cœur ; cependant à vous parler très-sérieusement, vous pourriez vous tromper plutôt que moi. Vous croyez que les Gens de la Lune doivent habiter sur la surface de leur Planete, parce que nous habitons sur la surface de la nôtre : c'est tout le contraire, puisque nous habitons sur la surface de nôtre Planete, ils pourroient bien n'habiter pas sur la surface de la leur. D'ici - là, il faut que toutes choses soient bien differentes.

Il n'importe, dit la Marquise, je ne puis me résoudre à laisser vivre les Habitans de la Lune dans une obs.

TROISIÈME SOIR. 115  
curité perpetuelle. Vous y auriez encore plus de peine, repris-je, si vous sçaviez qu'un grand Philosophe de l'Antiquité a fait de la Lune le séjour des Ames qui ont mérité ici d'être bien-heureuses. Toute leur félicité consiste en ce qu'elles y entendent l'Harmonie que les Corps Célestes font par leurs mouvemens ; mais comme il prétend que quand la Lune tombe dans l'ombre de la Terre, elles ne peuvent plus entendre cette Harmonie, alors, dit-il, ces Ames crient comme des désespérées, & la Lune se hâte le plus qu'elle peut de les tirer d'un endroit si fâcheux. Nous devrions donc, repliqua-t-elle, voir arriver ici les Bienheureux de la Lune ; car apparemment on nous les envoie aussi ; & dans ces deux Planètes on croit avoir assez pourvu à la félicité des Ames, de les avoir transportées dans un autre Monde. Sérieusement, repris-je, ce ne seroit pas un plaisir médiocre de voir plusieurs

Mondes differens. Ce voyage me réjouit quelquefois beaucoup à ne le faire qu'en imagination , & que seroit-ce , si on le faisoit en effet , cela vaudroit bien mieux que d'aller d'ici au Japon, c'est-à-dire de ramper avec beaucoup de peine d'un point de la Terre sur un autre , pour ne voir que des Hommes. Et bien, dit-elle, faisons le voyage des Planetes comme nous pourrons , qui nous en empêche ? Allons nous placer dans tous ces differens points de vûe, & de là considérons l'Univers. N'avons-nous plus rien à voir dans la Lune ? Ce monde-là n'est pas encore épuisé, répondis-je. Vous vous souvenez bien que les deux mouvemens , par lesquels la Lune tourne sur elle-même & autour de nous , étant égaux , l'un rend toujours à nos yeux ce que l'autre leur devoit dérober , & qu'ainsi elle nous presente toujours la même face. Il n'y a donc que cette moitié-là qui nous voye ; & comme la Lune

TROISIÈME SOIR. 117

doit-être censée ne tourner point sur son centre à notre égard, cette moitié qui nous voit, nous voit toujours attachez au même endroit du Ciel. Quand elle est dans la nuit, & ces nuits-là valent quinze de nos jours, elle voit d'abord un petit coin de la Terre éclairé, ensuite un plus grand, & presque d'heure en heure la lumière lui paroît se répandre sur la face de la Terre jusqu'à ce qu'enfin elle la couvre entière; au lieu que ces mêmes changemens ne nous paroissent arriver sur la Lune que d'une nuit à l'autre, parce que nous la perdons long-temps de vûë. Je voudrois bien pouvoir deviner les mauvais raisonnemens que font les Philosophes de ce Monde-là, sur ce que notre Terre leur paroît immobile, lorsque tous les autres Corps Célestes se levent & se couchent sur leurs têtes en quinze jours. Ils attribuent apparemment cette immobilité à sa grosseur; car elle est soixante fois

plus grosse que la Lune, & quand les Poètes veulent louer les Princes oisifs, je ne doute pas qu'ils ne se servent de l'exemple de ce repos majestueux. Cependant ce n'est pas un repos parfait. On voit fort sensiblement de dedans la Lune nôtre Terre tourner sur son centre. Imaginez-vous nôtre Europe, nôtre Asie, nôtre Amerique, qui se representent à eux l'une après l'autre en petit, & différemment figurez, à peu près comme nous les voyons sur les Cartes. Que ce spectacle doit paroître nouveau aux Voyageurs qui passent de la moitié de la Lune qui ne nous voit jamais à celle qui nous voit toujours ! Ah ! que l'on s'est bien gardé de croire les Relations des premiers qui en ont parlé, lors qu'ils ont été de retour en ce grand Pays auquel nous sommes inconnus ! Il me vient à l'esprit, dit la Marquise, que de ce Pays-là dans l'autre il se fait des especes de Pelerinages pour venir nous

considerer, & qu'il y a des honneurs & des privileges pour ceux qui ont vû une fois en leur vie la grosse Planete. Du moins, repris-je, ceux qui la voyent ont le privilege d'être mieux éclairés pendant leurs nuits, l'habitation de l'autre moitié de la Lune doit être beaucoup moins commode à cet égard-là. Mais, Madame, continuons le voyage que nous avons entrepris de faire de Planete en Planete, nous avons assez exactement visité la Lune. Au sortir de la Lune, en tirant vers le Soleil, on trouve Venus. Sur Venus je reprends le Saint Denis. Venus tourne sur elle-même, & autour du Soleil comme la Lune; on découvre avec les Lunettes d'approche, que Venus aussi-bien que la Lune, est tantôt en Croissant, tantôt en Décours, tantôt pleine selon les diverses situations, où elle est à l'égard de la Terre. La Lune, selon toutes les apparences, est habitée, pourquoi Venus ne le sera-t-elle



pas aussi? Mais, interrompit la Marquise, en disant toujours, *pourquoi non*, vous m'allez mettre des Habitans dans toutes les Planetes? N'en doutez pas, repliquai-je, ce *pourquoi non* a une vertu qui peuplera tout. Nous voyons que toutes les Planetes sont de la même nature, toutes des Corps opaques qui ne reçoivent de la lumiere que du Soleil, qui se la renvoient les uns aux autres, & n'ont que les mêmes mouvemens, jusques-là tout est égal. Cependant il faudroit concevoir que ces grands Corps auroient été faits pour n'être point habitez, que ce seroit-là leur condition naturel, & qu'il y auroit une exception justement en faveur de la Terre toute seule. Qui voudra le croire, le croye; pour moi, je ne m'y puis pas résoudre. Je vous trouve, dit-elle, bien affermi dans votre opinion depuis quelques instans. Je viens de voir le moment que la Lune seroit déserte, & que vous ne vous en sou-

ciiez

cüez pas beaucoup, & presentement si on osoit vous dire que toutes les Planetes ne sont pas aussi habitées que la Terre, je vois bien que vous vous mettriez en colere. Il est vrai, répondis-je, que dans le moment où vous venez de me surprendre, si vous m'eussiez contredit sur les Habitans des Planetes, non seulement je vous les aurois soutenus, mais je crois que je vous aurois dit comment ils étoient faits. Il y a des momens pour croire, & je ne les ai jamais si bien crûs que dans celui-là; presentement même que je suis un peu plus de sens froid, je ne laisse pas de trouver qu'il seroit bien étrange que la Terre fût aussi habitée qu'elle l'est, & que les autres Planetes ne le fussent point du tout; car ne croyez pas que nous voïions tout ce qui habite la Terre; il y a autant d'especes d'Animaux invisibles que de visibles. Nous voyons depuis l'Elephant jusqu'au Ciron, là finit nôtre vuë; mais au Ciron com-

L



mence une multitude infinie d'Animaux, dont il est l'Elephant, & que nos yeux ne sçauroient appercevoir sans secours. On a vû avec des Lunettes de très-petites gouttes d'Eau de Pluye, ou de Vinaigre, ou d'autres Liqueurs, remplies de petits Poissons ou de petits Serpens que l'on n'auroit jamais soupçonné d'y habiter, & quelques Philosophes croient que le goût qu'elles font sentir, sont les piqueures que ces petits Animaux font à la langue. Mêlez de certaines choses dans quelques-unes de ces Liqueurs, ou exposez-les au Soleil, ou laissez-les se corrompre, voilà aussi-tôt de nouvelles especes de petits Animaux.

Beaucoup de Corps qui paroissent solides ne sont presque que des amas de ces Animaux imperceptibles, qui y trouvent pour leurs mouvemens autant de liberté qu'il leur en faut. Une feuille d'Arbre est un petit Monde habité par des Vermisseaux

TROISIÈME SOIR. 123  
Invisibles, à qui elle paroît d'une étendue immense, qui y connoissent des Montagnes & des Abîmes, & qui d'un côté de la feuille à l'autre n'ont pas plus de communication avec les autres Vermisseaux qui y vivent, que nous avec nos Antipodes. A plus forte raison, ce me semble, une grosse Planete sera-t-elle un Monde habité. On a trouvé jusque dans des especes de pierres très-dures de petits Vers sans nombre, qui y étoient logez de toutes parts dans des vuides insensibles, & qui ne se nourrissoient que de la substance de ces pierres qu'ils rongeoient. Figurez-vous combien il y avoit de ces petits Vers, & pendant combien d'années ils subsistoient de la grosseur d'un grain de sable; & sur cet exemple, quand la Lune ne seroit qu'un amas de rochers, je la ferois plutôt ronger par ses Habitans, que de n'y en pas mettre. Enfin tout est vivant, tout est animé; mettez toutes ces ef-

peces d'Animaux nouvellement découvertes, & mêmes toutes celles que l'on conçoit aisément qui sont encore à découvrir, avec celles que l'on a toujours vûës, vous trouverez assurément que la Terre est bien peuplée, & que la Nature y a si liberalement répandu les Animaux, qu'elle ne s'est pas mise en peine que l'on en vît seulement la moitié. Croirez-vous qu'après qu'elle a poussé ici sa fécondité jusqu'à l'excès, elle a été pour toutes les autres Planetes d'une sterilité à n'y rien produire de vivant ?

Ma raison est assez bien convaincuë, dit la Marquise, mais mon imagination est accablée de la multitude infinie des Habitans de toutes ces Planetes, & embarrassée de la diversité qu'il faut établir entre eux ; car je vois bien que la Nature, selon qu'elle est ennemie des repetitions, les aura tous faits differens ; mais comment se représenter cela ? Ce n'est pas à l'imagination à prétendre

se le représenter, répondis-je, elle ne peut aller plus loin que les yeux. On peut seulement appercevoir d'une certaine vûë universelle, la diversité que la Nature doit avoir mise entre tous ces Mondes. Tous les visages sont en general sur un même modele; mais ceux de deux grandes Nations, comme les Européens, si vous voulez, & des Afriquains ou des Tartares, paroissent être faits sur deux modes particuliers, & il faudroit encore trouver le modele des visages de chaque Famille. Quel secret doit avoir eu la Nature pour varier en tant de manieres une chose aussi simple qu'un visage? Nous ne sommes dans l'Univers que comme une petite Famille dont tous les visages se ressemblent; dans une autre Planete, c'est une autre Famille, dont les visages ont un autre air.

Apparemment les differences augmentent à mesure que l'on s'éloigne, & qui verroit un Habitant de la Lune

& un Habitant de la Terre , remarquerait bien qu'ils seroient de deux Mondes plus voisins qu'un Habitant de la Terre & un Habitant de Saturne. Ici , par exemple , on a l'usage de la voix ; ailleurs on ne parle que par signes ; plus loin on ne parle point du tout. Ici , le raisonnement se forme entierement par l'experience ; ailleurs l'experience y ajoute fort peu de chose ; plus loin les Vieillards n'en sçavent pas plus que les Enfans. Ici , on se tourmente de l'avenir plus que du passé ; ailleurs on se tourmente du passé plus que de l'avenir ; plus loin on ne se tourmente ni de l'un ni de l'autre , & ceux-là ne sont peut-être pas les plus malheureux. On dit qu'il pourroit bien nous manquer un sixième Sens naturel , qui nous apprendroit beaucoup de choses que nous ignorons. Ce sixième Sens est apparemment dans quelque autre Monde , où il manque quelqu'un des cinq que nous possedons. Peut-être

même y a-t-il effectivement un grand nombre de Sens naturels; mais dans le partage que nous avons fait avec les Habitans des autres Planetes, il ne nous en est échû que cinq, dont nous nous contentons faute d'en connoître d'autres. Nos Sciences ont de certaines bornes que l'Esprit humain n'a jamais pû passer, il y a un point où elles nous manquent tout - à - coup; le reste est pour d'autres Mondes, où quelque chose de ce que nous sçavons est inconnu. Cette Planete - ci jouït des douceurs de l'Amour, mais elle est toujours désolée en plusieurs de ses parties par les fureurs de la Guerre. Dans une autre Planete on jouït d'une Paix éternelle, mais au milieu de cette Paix on ne connoît point l'Amour, & on s'ennuye. Enfin ce que la Nature pratique en petit entre les hommes pour la distribution du bonheur ou des talens, elle l'aura sans doute pratiqué en grand en-



tre les Mondes, & elle se fera bien souvenue de mettre en usage ce secret merveilleux qu'elle a de diversifier toutes choses, & de les égaler en même temps par les compensations.

Estes-vous contente, Madame, ajoûtai-je, en quittant le ton sérieux? Vous ai-je débité assez de chimères? Vrayement répondit-elle, il me semble que j'ai presentement moins de peine à attraper les differences de tous ces Mondes. Mon imagination travaille sur le plan que vous m'avez donné. Je me represente comme je puis des Caracteres & des Coûtumes extraordinaires pour les Habitans des Planetes, & je leur compose même des figures tout-à-fait bizarres. Je ne vous les pourrois pas décrire, mais je vois pourtant quelque chose. Pour ces figures-là, repliquai-je, je vous conseille d'en laisser le soin aux Songes que vous aurez cette nuit. Nous verrons de-

**TROISIÈME SOIR. 129**  
main s'ils vous auront bien servie ;  
& s'ils vous auront appris comment  
font faits les Habitans de quelque  
Planete.





## QUATRIEME SOIR.

*Particularitez des Mondes de Venus,  
de Mercure, de Mars, de Jupiter,  
& de Saturne.*

**L**Es Songes ne furent point heureux, ils représenterent toujourns quelque chose qui ressembloit à ce que l'on voit ici. J'eus lieu de reprocher à la Marquise ce que nous reprochent à la vûe de nos Tableaux, de certains Peuples qui ne font jamais que des Peintures bizarres & grotesques. *Bon*, nous disent-ils, *cela est tout fait comme des hommes, il n'y a pas là d'imagination.* Il fallut donc se refoudre à ignorer les figures des Habitans de toutes ces Planetes, & se contenter d'en deviner ce que nous pourrions en continuant le Voyage des Mondes que nous avions com-

QUATRIÈME SOIR. 131  
mencé. Nous en étions à Venus. On est bien sûr, dis-je, à la Marquise, que Venus tourne sur elle-même, mais on ne sçait pas bien en quel temps, ni par conséquent combien ses jours durent. Pour ses années, elles ne sont que de près de huit mois, puis qu'elle tourne en ce temps-là autour du Soleil. Elle est une fois & demie grosse comme la Terre, ce qui est une difference absolument insensible aux yeux de si loin, & par conséquent la Terre paroît à Venus de la même grandeur dont Venus nous paroît. J'en suis bien aise, dit la Marquise, la Terre pourra être pour Venus l'Etoile du Berger & la Mere des Amours, comme Venus l'est pour nous. Ces noms-là ne peuvent convenir qu'à une petite Planete, qui soit jolie, claire, brillante, & qui ait un air galant. J'en conviens, répondis-je. Mais sçavez vous ce qui rend Venus si jolie de loin? c'est qu'elle est fort affreuse de près.

On a vû avec les lunettes d'approche que ce n'étoit qu'un amas de Montagnes beaucoup plus hautes que les nôtres , fort pointuës , & apparemment fort féches ; & par cette disposition la surface d'une Planete est la plus propre qu'il se puisse à renvoyer la lumiere avec beaucoup d'éclat & de vivacité. Nôtre Terre dont la surface est fort unie auprès de celle de Venus , & en partie couverte de Mers , pourroit bien n'être pas si agréable à voir de loin. Tant pis, dit la Marquise , car ce seroit assurément un avantage & un agrément pour elle que de présider aux Amours des Habitans de Venus , ces Gens-là doivent bien entendre la galanterie. Oh ! sans doute , répondis - je , le menu Peuple de Venus n'est composé que de Celadons & de Silvandres , & leurs conversations les plus communes valent les plus belles de Clelie. Le climat est très-favorable aux Amours , Venus est plus proche que nous du

QUATRIÈME SOIR. 133

Soleil , & en reçoit une lumière plus vive & plus de chaleur. Elle est à peu près aux deux tiers de la distance du Soleil à la Terre.

Je vois présentement , interrompit la Marquise , comment sont faits les Habitans de Venus. Ils ressemblent aux Mores Grenadins ; un petit Peuple noir , brûlé du Soleil , plein d'esprit & de feu, toujours amoureux, faisant des Vers , aimant la Musique , inventant tous les jours des Fêtes , des Danses & des Tournois. Permettez-moi de vous dire , Madame , répliquai - je , que vous ne connoissez guère bien les Habitans de Venus. Nos Mores Grenardins n'auroient été auprès d'eux que des Lapons & des Groënlandois pour la froideur & pour la stupidité.

Mais que fera-ce des Habitans de Mercure ? ils sont encore plus proches du Soleil , & ils en sont deux fois & demie plus proches que nous. Il faut qu'ils soient fous à force de vivacité. Je croi qu'ils n'ont point de

memoire , non plus que la plûpart des Negres , qu'ils ne font jamais de reflexion sur rien , qu'ils n'agissent qu'à l'avanture , & par des mouvemens subits , & qu'enfin c'est dans Mercure que sont les Petites-Maisons de l'Univers. Ils voyent le Soleil plus de six fois plus grand que nous ne le voyons ; il leur envoie une lumiere si forte , que s'ils étoient ici , ils ne prendroient nos plus beaux jours que pour de très-foibles Crepuscules , & peut-être n'y pourroient-ils pas distinguer les objets , & la chaleur à laquelle ils sont accoûtumés est si excessive , que celle qu'il fait ici au fond de l'Afrique les glaceroit. Apparemment nôtre Fer , nôtre Argent , nôtre Or se fondroient chez eux , & on ne les y verroit qu'en liqueur , comme on ne voit ici ordinairement l'Eau qu'en liqueur , quoi qu'en de certains temps ce soit un Corps fort solide. Les Gens de Mercure ne soupçonneroient pas que dans un autre Monde ces li-

QUATRIÈME SOIR. 135  
queurs-là , qui font peut-être leurs  
Rivieres , font des Corps des plus  
durs que l'on connoisse. Leur année  
n'est que de trois mois. La durée de  
leur jour ne nous est point connue ,  
parce que Mercure est si petit & si  
proche du Soleil , dans les rayons du-  
quel il est presque toujours perdu ,  
qu'il échape à toute l'adresse des Af-  
tronomes , & qu'on n'a pû encore  
avoir assez de prise sur lui, pour obser-  
ver le mouvement qu'il doit avoir sur  
son centre ; mais ses Habitans ont  
besoin qu'il acheve ce tour en peu  
de temps ; car apparemment brûlez  
comme ils sont par un grand Poële  
ardent suspendu sur leurs têtes ; ils  
sôûpirent après la nuit. Ils sont éclair-  
rez pendant ce temps-là de Venus  
& de la Terre qui leur doivent pa-  
roître assez grandes. Pour les autres  
Planetes , comme elles sont au-delà  
de la Terre vers le Firmament , ils  
les voyent plus petites que nous ne  
les voyons , & n'en reçoivent que  
bien peu de lumiere.



Je ne suis pas si touchée , dit la Marquise, de cette perte - là que font les Habitans de Mercure , que de l'incommodité qu'ils reçoivent de l'excès de la chaleur. Je voudrois bien que nous les soulageassions un peu. Donnons à Mercure de longues & d'abondantes Pluyes qui le rafraîchissent , comme on dit qu'il en tombe ici dans les Pays chauds pendant des quatre mois entiers , justement dans les saisons les plus chaudes.

Cela se peut , repris-je , & même nous pouvons rafraîchir encore Mercure d'une autre façon. Il y des Pays dans la Chine qui doivent être très-chauds par leur situation , & où il fait pourtant de grands froids pendant les mois de Juillet & d'Aoust , jusques-là que les Rivieres se gèlent. C'est que ces contrées-là ont beaucoup de Salpêtre ; les exhalaisons en sont fort froides , & la force de la chaleur les fait sortir de la Terre en grande abondance. Mercure sera , si

vous

vous voulez, une petite Planete toute de Salpêtre, & le Soleil tirera d'elle-même le remede au mal qu'il lui pourroit faire. Ce qu'il y a de sûr, c'est que la Nature ne sçauroit faire vivre les Gens qu'ouï ils peuvent vivre, & que l'habitude jointe à l'ignorance de quelque chose de meilleur, survient, & les y fait vivre agréablement. Ainsi on pourroit même se passer dans Mercure du Salpêtre & des Pluyes.

Après Mercure vous sçavez qu'on trouve le Soleil. Il n'y a pas moyen d'y mettre d'Habitans. Le *pourquoi non* nous manque-là. Nous jugeons par la Terre qui est habitée, que les autres Corps de la même espece qu'elle, doivent l'être aussi; mais le Soleil n'est point un Corps de la même espece que la Terre, ni que les autres Planetes. Il est la source de toute cette lumiere que les Planetes ne font que se renvoyer les unes aux autres après l'avoir reçue de lui. Elles

en peuvent faire , pour ainsi dire , des échanges entre elles , mais elles ne la peuvent produire. Lui seul tire de soi-même cette précieuse substance ; il la pousse avec force de tous côtez ; de-là elle revient à la rencontre de tout ce qui est solide , & d'une Planete à l'autre il s'épand de longues & vastes traînées de lumiere qui se croisent , se traversent & s'entrelassent en mille façons différentes , & forment d'admirables tissus de la plus riche matiere qui soit au monde. Aussi le Soleil est-il placé dans le centre , qui est le lieu le plus commode d'où il puisse la distribuer également , & animer tout par sa chaleur. Le Soleil est donc un Corps particulier , mais quelle sorte de Corps ? On est bien embarrassé à le dire. On avoit toujours crû que c'étoit un feu très-pur ; mais on s'en désabusa au commencement de ce Siecle , qu'on apperçût des Taches sur sa surface. Comme on avoit découvert peu de temps auparavant

de nouvelles Planetes dont je vous parlerai , que tout le Monde Philoſophe n'avoit l'eſprit rempli d'autre choſe , & qu'enfin les nouvelles Planetes s'étoient miſes à la mode , on jugea auſſi-tôt que ces Taches en étoient , qu'elles avoient un mouvement autour du Soleil , & qu'elles nous en cachotent neceſſairement quelque partie, en tournant leur moitié obſcure vers nous. Déjà les Sçavans faiſoient leur cour de ces prétenduës Planetes aux Princes de l'Europe. Les uns leur donnoient le nom d'un Prince , les autres d'un autre , & peut-être il y auroit eu querelle entre eux à qui ſeroit demeuré le maître des Taches pour les nommer comme il eût voulu.

Je ne trouve point cela bon , interrompit la Marquiſe. Vous me diſiez l'autre jour qu'on avoit donné aux différentes parties de la Lune des noms de Sçavans & d'Aſtronomes , & j'en étois fort contente. Puiſ-

que les Princes prennent pour eux la Terre, il est juste que les Sçavans se réservent le Ciel, & y dominent, mais ils n'en devroient point permettre l'entrée à d'autres. Souffrez, répondis-je, qu'ils puissent du moins en cas de besoin, engager aux Princes quelque Astre, ou quelque partie de la Lune. Quant aux Taches du Soleil, ils n'en purent faire aucun usage. Il se trouva que ce n'étoient point des Planetes, mais des nuages, des fumées, des écumes qui s'élevent sur le Soleil. Elles sont tantôt en grande quantité, tantôt en petit nombre, tantôt elles disparoissent toutes; quelquefois elles se mettent plusieurs ensemble, quelquefois elles se separent, quelquefois elles sont plus claires, quelquefois plus noires. Il y a des temps où l'on en voit beaucoup, il y en a d'autres, & même assez longs, où il n'en paroît aucune. On croiroit que le Soleil est une matiere liquide, quelques-uns disent de l'Or fondu,

#### QUATRIÈME SOIR. 141

qui bouillonne incessamment , & produit des impuretez , que la force de son mouvement rejette sur sa surface ; elles s'y consomment , & puis il s'en produit d'autres. Imaginez-vous quels Corps étrangers ce sont-là , il y en a tel qui est dix-sept cent fois plus gros que la Terre ; car vous sçauvez qu'elle est plus d'un million de fois plus petite que le Globe du Soleil. Jugez par-là qu'elle est la quantité de cet Or fondu , ou l'étendue de cette grande Mer de lumière & de feu. D'autres disent , & avec assez d'apparence , que les Taches , du moins pour la plûpart , ne sont point des productions nouvelles , & qui se dissipent au bout de quelque tems , mais de grosses masses solides , de figure fort irreguliere , toujours subsistantes , qui tantôt flotent sur le corps liquide du Soleil, tantôt s'y enfoncent ou entierement ou en partie , & nous presentent differentes

pointes ou éminences, selon qu'elles s'enfoncent plus ou moins, & qu'elles se tournent vers nous de différents côtez. Peut-être font-elles partie de quelque grand amas de matiere solide qui sert d'aliment au feu du Soleil. Enfin quoique ce puisse être que le Soleil, il ne paroît nullement propre à être habité. C'est pourtant dommage, l'habitation seroit belle. On seroit au centre de tout, on verroit toutes les Planetes tourner regulierement autour de soi, au lieu que nous voyons dans leurs cours une infinité de bizarreries, qui n'y paroissent que parce nous ne sommes pas dans le lieu propre pour en bien juger, c'est-à-dire, au centre de leur mouvement. Cela n'est-il pas pitoyable ? Il n'y a qu'un lieu dans le Monde, d'où l'étude des Astres puisse être extrêmement facile, & justement dans ce lieu-là, il n'y a personne. Vous n'y songez pas, dit la Marquise. Qui seroit dans le Soleil, ne verroit rien,

ni Planetes , ni Etoiles Fixes. Le Soleil n'efface-t-il pas tout ? Ce seroient ses Habitans qui seroient bien fondez seuls dans toute la Nature.

J'avouë que je m'étois trompé , répondis-je , je ne songeois qu'à la situation où est le Soleil , & non à l'effet de sa lumiere ; mais vous qui me redressez si à propos , vous voulez bien que je vous dise que vous vous êtes trompée aussi ; les Habitans du Soleil ne le verroient seulement pas. Ou ils ne pourroient soutenir la force de sa lumiere , ou ils ne la pourroient recevoir , faute d'en être à quelque distance , & tout bien considéré , le Soleil ne seroit qu'un séjour d'Aveugles. Encore un coup , il n'est pas fait pour être habité ; mais voulez-vous que nous poursuivions notre Voyage des Mondes ? Nous sommes arrivez au centre qui est toujours le lieu le plus bas dans tout ce qui est rond , & je vous dirai en



passant que pour aller d'ici-là, nous avons fait un chemin de trente-trois millions de lieuës; il faudroit presentement retourner sur nos pas, & remonter. Nous retrouverons Mercure, Venus, la Terre, la Lune, toutes Planetes que nous avons visitées. Ensuite c'est Mars qui se presente. Mars n'a rien de curieux que je sçache, ses jours sont de plus d'une demie-heure plus longs que les nôtres, & ses années valent deux de nos années, à un mois & demi près. Il est environ quatre fois plus petit que la Terre, il voit le Soleil un peu moins grand, & moins vif que nous ne le voyons; enfin Mars ne vaut pas trop la peine qu'on s'y arrête. Mais la jolie chose que Jupiter avec ses quatre Lunes ou Satellites! Ce sont quatre petites Planetes, qui tandis que Jupiter tourne autour du Soleil en douze ans, tournent autour de lui comme nôtre Lune autour de nous. Mais, interrompit la Marquise, pourquoi y a-t-il des Planetes

Planetes qui tournent autour d'autres Planetes qui ne valent pas mieux qu'elles? Serieusement il me paroîtroit plus regulier & plus uniforme que toutes les Planetes , & grandes & petites , n'eussent que le même mouvement autour du Soleil.

Ah! Madame , repliquai-je , si vous sçaviez ce que c'est que les Tourbillons de Descartes, ces Tourbillons dont le nom est si terrible, & l'idée si agréable , vous ne parleriez pas comme vous faites. La tête me dût-elle tourner, dit-elle en riant, il est beau de sçavoir ce que c'est que les Tourbillons. Achevez de me rendre folle, je ne me ménage plus, je ne connois plus de retenue sur la Philosophie ; laissons parler le monde, & donnons-nous aux Tourbillons. Je ne vous connoissois pas de pareils emportemens, repris-je; c'est dommage qu'ils n'ayent que les Tourbillons pour objet. Ce qu'on appelle un Tourbillon , c'est un amas de matiere dont les parties

sont détachées les unes des autres , & se meuvent toutes en un même sens; permis à elles d'avoir pendant ce tems-là quelques petits mouvemens particuliers , pourvû qu'elles suivent toujourns le mouvement general. Ainsi un Tourbillon de vent , c'est une infinité de petites parties d'air , qui tournent en rond toutes ensemble , & enveloppent ce qu'elles rencontrent. Vous sçavez que les Planetes sont portées dans la matiere céleste , qui est d'une subtilité & d'une agitation prodigieuse. Tout ce grand amas de matiere céleste , qui est depuis le Soleil jusqu'aux Etoiles Fixes , tourne en rond , & emportant avec soi les Planetes , les fait tourner toutes en un même sens autour du Soleil , qui occupe le centre , mais en des tems plus ou moins longs , selon qu'elles en sont plus ou moins éloignées. Il n'y a pas jusqu'au Soleil qui ne tourne sur lui-même , parce qu'il est justement au

milieu de toute cette matiere céleste; vous remarquerez en passant , que quand la Terre seroit dans la place où il est , elle ne pourroit encore faire moins que de tourner sur elle-même.

Voilà quel est le grand Tourbillon dont le Soleil est comme le Maître ; mais en même tems les Planetes se composent de petits Tourbillons particuliers à l'imitation de celui du Soleil. Chacune d'elles en tournant autour du Soleil ne laisse pas de tourner autour d'elle-même , & fait tourner aussi autour d'elle en même sens une certaine quantité de cette matiere céleste , qui est toujours prête à suivre tous les mouvemens qu'on lui veut donner , s'ils ne la détournent pas de son mouvement general. C'est-là le Tourbillon particulier de la Planete , & elle le pousse aussi loin que la force de son mouvement se peut étendre. S'il faut qu'il tombe dans ce petit Tourbillon quelque

Planete moindre que celle qui y domine, la voilà emportée par la grande, & forcée indispensablement à tourner autour d'elle, & le tout ensemble, la grande Planete, la petite, & le Tourbillon qui les renferme, n'en tourne pas moins autour du Soleil. C'est ainsi qu'au commencement du Monde nous nous fîmes suivre par la Lune, parce qu'elle se trouva dans l'étendue de nôtre Tourbillon, & tout-à-fait à nôtre bien-séance. Jupiter, dont je commençois à vous parler, fut plus heureux ou plus puissant que nous. Il y avoit dans son voisinage quatre petites Planetes, il se les assujettit toutes quatre, & nous qui sommes une Planete principale, croyez-vous que nous l'eussions été, si nous nous fussions trouvez proche de lui? Il est mille fois plus gros que nous, il nous auroit engloutis sans peine dans son Tourbillon, & nous ne serions qu'une Lune de sa dépendance; au lieu que nous en avons une qui est dans la

QUATRIÈME SOIR. 149

nôtre , tant il est vrai que le seul hazard de la situation décide souvent de toute la fortune qu'on doit avoir.

Et qui nous assure , dit la Marquise , que nous demeurerons toujours où nous sommes ? Je commence à craindre que nous ne fassions la folie de nous approcher d'une Planete aussi entreprenante que Jupiter , ou qu'il ne vienne vers nous pour nous absorber ; car il me paroît que dans ce grand mouvement , où vous dites qu'est la matiere céleste , elle devoit agiter les Planetes irrégulièrement , tantôt les approcher , tantôt les éloigner les unes des autres. Nous pourrions aussi-tôt y gagner qu'y perdre , répondis-je , peut-être irions-nous soumettre à nôtre domination Mercure ou Mars , qui sont de plus petites Planetes , & qui ne nous pourroient résister. Mais nous n'avons rien à espérer ni à craindre , les Planetes se tiennent où elles sont , & les nouvelles conquêtes leur sont défenduës ,

comme elles l'étoient autrefois aux Rois de la Chine. Vous sçavez bien que quand on met de l'huile avec de l'eau, l'huile surnage. Qu'on mette sur ces deux liqueurs un Corps extrêmement léger, l'huile le soutiendra, & il n'ira pas jusqu'à l'eau. Qu'on y mette un autre Corps plus pesant, & qui soit justement d'une certaine pesanteur, il passera au travers de l'huile, qui sera trop foible pour l'arrêter, & tombera jusqu'à ce qu'il rencontre l'eau qui aura la force de le soutenir. Ainsi dans cette liqueur, composée de deux liqueurs qui ne se mêlent point, deux Corps inégalement pesans se mettent naturellement à deux places différentes, & jamais l'un ne montera, ni l'autre ne descendra. Qu'on mette encore d'autres liqueurs qui se tiennent séparées, & qu'on y plonge d'autres corps, il arrivera la même chose. Representez-vous que la matiere céleste qui remplit ce grand Tourbillon, a différentes cou-

QUATRIÈME SOIR. I S I  
ches qui s'enveloppent les unes les autres, & dont les pesanteurs sont différentes comme celles de l'huile & de l'eau, & des autres liqueurs. Les Planetes ont aussi différentes pesanteurs, chacune d'elles par conséquent s'arrête dans la couche qui a précisément la force nécessaire pour la soutenir, & qui lui fait équilibre, & vous voyez bien qu'il n'est pas possible qu'elle en sorte jamais.

Je conçois, dit la Marquise, que ces pesanteurs-là reglent fort bien les rangs. Plût à Dieu qu'il y eût quelque chose de pareil qui les réglât parmi nous, & qui fixât les gens dans les places qui leur sont naturellement convenables ! Me voilà fort en repos du côté de Jupiter. Je suis bien-aise qu'il nous laisse dans notre petit Tourbillon avec notre Lune unique. Je suis d'humeur à me borner aisément, & je ne lui envie point les quatre qu'il a.

Vous auriez tort de les lui envier,



repris-je , il n'en a point plus qu'il ne lui en faut. Il est cinq fois plus éloigné du Soleil que nous , c'est-à-dire, qu'il en est à cent soixante-cinq millions de lieuës, & par consequent ses Lunes ne reçoivent , & ne lui renvoyent qu'une lumiere assez foible. Le nombre supplée au peu d'effet de chacune. Sans cela , comme Jupiter tourne sur lui-même en dix heures, & que ces nuits qui n'en durent que cinq, sont fort courtes , quatre Lunes ne paroïtroient pas si necessaires. Celle qui est la plus proche de Jupiter fait son Cercle autour de lui en quarantedeux heures, la seconde en trois jours & demi, la troisième en sept, la quatrième en dix-sept ; & par l'inégalité même de leurs cours , elles s'accordent à lui donner les plus jolis spectacles du monde. Tantôt elles se levent toutes quatre ensemble , & puis se séparent presque dans le moment ; tantôt elles sont toutes à leur Midi rangées l'une au-dessus de l'autre ;

QUATRIÈME SOIR. 153

tantôt on les voit toutes quatre dans le Ciel à des distances égales ; tantôt quand deux se levent, deux autres se couchent ; sur tout j'aimerois à voir ce jeu perpetuel d'Eclipses qu'elles font ; car il ne se passe point de jour qu'elles ne s'éclipsent les unes les autres , ou qu'elles n'éclipsent le Soleil ; & assurément les éclipses s'étant renduës si familiares en ce monde-là , elles y font un sujet de divertissement , & non pas de frayeur , comme en celui-ci.

Et vous ne manquerez pas , dit la Marquise , à faire habiter ces quatre Lunes , quoique ce ne soient que de petites Planetes subalternes , destinées seulement à en éclairer une autre pendant ses nuits ? N'en doutez nullement , répondis-je. Ces Planetes n'en sont pas moins dignes d'être habitées , pour avoir le malheur d'être asservies à tourner autour d'une autre plus importante.

Je voudrois donc , reprit-elle , que

les Habitans des quatre Lunes de Jupiter , fussent comme des Colonies de Jupiter ; qu'elles eussent reçu de lui , s'il étoit possible , leurs Loix & leurs Coûtumes ; que par consequent elles lui rendissent quelque sorte d'hommage , & ne regardassent ia grande Planete qu'avec respect. Ne faudroit-il point aussi , lui dis-je , que les quatre Lunes envoyassent de tems en tems des Deputez dans Jupiter , pour lui prêter serment de fidelité ? Pour moi , je vous avouë que le peu de superiorité que nous avons sur les Gens de nôtre Lune , me fait douter que Jupiter en ait beaucoup sur les Habitans des siennes , & je croi que l'avantage auquel il puisse le plus raisonnablement prétendre , c'est de leur faire peur. Par exemple , dans celle qui est la plus proche de lui , ils le voyent seize cens fois plus grand que nôtre Lune ne nous paroît , quelle monstrueuse Planete suspenduë sur leurs têtes ! En verité , si les Gaulois

craignoient anciennement que le Ciel ne tombât sur eux , & ne les écrasât, les Habitans de cette Lune auroient bien plus de sujet de craindre une chute de Jupiter. C'est peut-être là aussi la frayeur qu'ils ont , dit-elle au lieu de celle des Eclipses, dont vous m'avez assuré qu'ils sont exempts , & qu'il faut bien remplacer par quelque autre sottise. Il le faut de nécessité absolue , répondis-je. L'Inventeur du troisième Système dont je vous parlois l'autre jour , le celebre Ticho Brahé , un des plus grands Astronomes qui furent jamais , n'avoit garde de craindre les Eclipses, comme le Vulgaire les craint , il passoit sa vie avec elles. Mais croiriez-vous bien ce qu'il craignoit en leur place ? Si en sortant de son logis la premiere personne qu'il rencontroit étoit une Vieille , si un Lièvre traversoit son chemin , Ticho-Brahé croyoit que la journée devoit être malheureuse , & retournoit promptement se renfer-

mer chez-lui, sans oser commencer la moindre chose.

Il ne seroit pas juste, reprit-elle, après que cet homme-là n'a pû se délivrer impunément de la crainte des Eclipses, que les Habitans de cette Lune de Jupiter, dont nous parlions, en fussent quittes à meilleur marché. Nous ne leur ferons pas de quartier, ils subiront la Loy commune; & s'ils sont exempts d'une erreur, ils donneront dans quelque autre; mais comme je ne me pique pas de la pouvoir deviner, éclaircissez-moi, je vous prie, une autre difficulté qui m'occupe depuis quelques momens. Si la Terre est si petite à l'égard de Jupiter, Jupiter nous voit-il? Je crains que nous ne lui soyons inconnus.

De bonne foi, je croi que cela est ainsi, répondis-je. Il faudroit qu'il vît la Terre cent fois plus petite que nous ne la voyons. C'est trop peu, il ne la voit point. Voici seulement ce que nous pouvons croire de meil-

leur pour nous. Il y aura dans Jupiter des Astronomes, qui après avoir bien pris de la peine à composer des Lunettes excellentes, après avoir choisi les plus belles nuits pour observer, auront enfin découvert dans les Cieux une très - petite Planete qu'ils n'avoient jamais vûë. D'abord le Journal des Sçavans de ce Pays-là en parle ; le Peuple de Jupiter, ou n'en entend point parler, ou n'en fait que rire ; les Philosophes dont cela détruit les opinions, forment le dessein de n'en rien croire ; il n'y a que les Gens très-raisonnables qui en veulent bien douter. On observe encore, on revoit la petite Planete ; on s'assure bien que ce n'est point une vision ; on commence même à soupçonner qu'elle a un mouvement autour du Soleil ; on trouve au bout de mille observations, que ce mouvement est d'une année ; & enfin, grace à toutes les peines que se donnent les Sçavans, on sçait dans Jupiter que nôtre Terre est au Monde. Les Cu-

rieux vont la voir au bout d'une Lunette , & la vûë à peine peut-elle encore l'attraper.

Si ce n'étoit, dit la Marquise, qu'il n'est point trop agréable de sçavoir qu'on ne nous peut découvrir de dedans Jupiter qu'avec des Lunettes d'approche, je me représenterois avec plaisir ces Lunetes de Jupiter dressées vers nous, comme les nôtres le sont vers lui, & cette curiosité mutuelle avec laquelle les Planetes s'entreconsiderent & demandent l'une de l'autre, *Quel Monde est-ce là? Quelles Gens l'habitent?*

Cela ne va pas si vîte que vous pensez, repliquai-je. Quand on verroit nôtre Terre de dedans Jupiter, quand on l'y connoîtroit, nôtre Terre ce n'est pas nous; on n'a pas le moindre soupçon qu'elle puisse être habitée. Si quelqu'un vient à se l'imaginer, Dieu sçait comme tout Jupiter se mocque de lui. Peut-être même sommes-nous cause qu'on y a fait le Procès à des Philosophes qui ont

voulu soutenir que nous étions. Cependant je croirois plus volontiers que les Habitans de Jupiter sont assez occupez à faire des découvertes sur leur Planete, pour ne songer point du tout à nous. Elle est si grande, que s'ils navigent, assurément leurs Christophles Colombes ne sçauroient manquer d'emploi. Il faut que les Peuples de ce monde-là ne connoissent pas seulement de réputation la centième partie des autres Peuples; au lieu que dans Mercure, qui est fort petit, ils sont tous voisins les uns des autres; ils vivent familièrement ensemble, & ne comptent que pour une promenade de faire le tour de leur Monde. Si on ne nous voit point dans Jupiter; vous jugez bien qu'on y voit encore moins Venus qui est plus éloigné de lui, & encore moins Mercure qui est & plus petit & plus éloigné. En récompense ses Habitans voyent leurs quatre Lunes, & Saturne avec les sien-



nes & Mars. Voilà assez de Planetes pour embarrasser ceux d'entre eux qui sont Astronomes ; la Nature a eu la bonté de leur cacher ce qui en reste dans l'Univers.

Quoi, dit la Marquise, vous comptez cela pour une grace ? Sans doute répondis-je. Il y a dans tout ce grand Tourbillon seize Planetes. La Nature, qui veut nous épargner la peine d'étudier tous leurs mouvemens, ne nous en montre que sept, n'est-ce pas là une assez grande faveur ? Mais nous, qui n'en sentons pas le prix, nous faisons si bien que nous attrapons les neuf autres qui avoient été cachées ; aussi en sommes-nous punis par les grands travaux que l'Astronomie demande presentement.

Je voi, reprit-elle, par ce nombre de seize Planetes qu'il faut que Saturne ait cinq Lunes. Il les a aussi, repliquai-je, & avec d'autant plus de justice, que comme il tourne en trente ans autour du Soleil, il a des Pays  
où

Où la nuit dure quinze ans , par la même raison que sur la Terre qui tourne en un an , il y a des nuits de six mois sous les Poles. Mais Saturne étant deux fois plus éloigné du Soleil que Jupiter , & par conséquent dix fois plus que nous , ses cinq Lunes si foiblement éclairées , lui donneroient - elles assez de lumieres pendant ses nuits ? Non , il a encore une ressource singuliere & unique dans tout l'Univers connu. C'est un grand Cercle & un grand Anneau assez large qui l'environne , & qui étant assez élevé pour être presque entierement hors de l'ombre du Corps de cette Planete , réfléchit la lumiere du Soleil dans des lieux qui ne le voyent point , & la réfléchit de plus près ; & avec plus de force que toutes les cinq Lunes , parce qu'il est moins élevé que la plus basse.

En verité , dit la Marquise , de l'air d'une personne qui rentroit en elle-même avec étonnement , tout cela

est d'un grand ordre; il paroît bien que la Nature a eu en vûë les besoins de quelques Estres vivans, & que la distribution des Lunes n'a pas été faite au hazard. Il n'en est tombé en partage qu'aux Planetes éloignées du Soleil, à la Terre, à Jupiter, à Saturne; car ce n'étoit pas la peine d'en donner à Venus & à Mercure, qui ne reçoivent que trop de lumiere, dont les nuits sont fort courtes, & qui les comptent apparemment pour de plus grands bienfaits de la nature que leurs jours mêmes. Mais attendez, il me semble que Mars qui est encore plus éloigné du Soleil que la Terre, n'a point de Lune. On ne peut pas vous le dissimuler, répondis-je, il n'en a point, & il faut qu'il ait pour ses nuits des ressources que nous ne sçavons pas. Vous avez veu des Phosphores, de ces matieres liquides ou seches, qui en recevant la lumiere du Soleil s'en imbibent & s'en penetrent, & ensuite jettent un assez grand éclat

dans l'obscurité. Peut-être Mars a-t-il de grands Rochers fors élevez , qui font des Phosphores naturels , & qui prennent pendant le jour une provision de lumiere qu'ils rendent pendant la nuit. Vous ne sçauriez nier que ce ne fût un Spectacle assez agréable de voir tous ces Rochers s'allumer de toutes parts dès que le Soleil seroit couché , & faire sans aucun art des illuminations magnifiques , qui ne pourroient incommoder par leur chaleur. Vous sçavez encore qu'il y a en Amerique des Oiseaux qui sont si lumineux dans les tenebres , qu'on s'en peut servir pour lire. Que sçavons-nous si Mars n'a point un grand nombre de ces Oiseaux , qui dès que la nuit est venue se dispersent de tous côtez , & vont répandre un nouveau jour ?

Je ne me contente , reprit - elle , ni de vos Rochers , ni de vos Oiseaux. Cela ne laisseroit pas d'être joli ; mais puisque la Nature a donné tant de

Lunes à Saturne & à Jupiter , c'est une marque qu'il faut des Lunes. J'eusse été bien-aïse que tous les Mondes éloignez du Soleil en eussent eu , si Mars ne nous fût point venu faire une exception désagréable. Ah ! vraiment , repliquai-je , si vous vous mêliez de Philosophie plus que vous ne faites , il faudroit bien que vous vous accoûtumassiez à voir des exceptions dans les meilleurs Siftêmes. Il y a toujours quelque chose qui y convient le plus juste du monde , & puis quelque chose aussi qu'on y fait convenir comme on peut , ou qu'on laisse-là , si on desespere d'en pouvoir venir à bout. Ufons-en de même pour Mars , puisqu'il ne nous est point favorable , & ne parlons point de lui. Nous serions bien étonnez si nous étions dans Saturne , de voir sur nos têtes pendant la nuit ce grand Anneau qui iroit en forme de demi Cercle d'un bout à l'autre de l'Horison , & qui nous ren-

QUATRIÈME SOIR. 165

VOYANT la lumière du Soleil feroit l'effet d'une Lune continuë. Et ne mettons-nous point d'Habitans dans ce grand Anneau , interrompit-elle en riant ? Quoi que je sois d'humeur, répondis-je, à en envoyer partout assez hardiment, je vous avouë que je n'oserois en mettre-là, cet Anneau me paroît une habitation trop irrégulière. Pour les cinq petites Lunes, on ne peut pas se dispenser de les peupler. Si cependant l'Anneau n'étoit, comme quelques-uns le soupçonnent, qu'un Cercle de Lunes qui se suivissent de fort près & eussent un mouvement égal, & que les cinq petites Lunes fussent cinq échapées de ce grand Cercle, que de Mondes dans le Tourbillon de Sature ! Quoiqu'il en soit, les Gens de Saturne sont assez misérables, même avec le secours de l'Anneau. Il leur donne de la lumière, mais quelle lumière dans l'éloignement où il est du Soleil ! Le Soleil même qu'ils voient :

cent fois plus petit que nous , n'est pour eux qu'une petite Etoile blanche & pâle , qui n'a qu'un éclat & une chaleur bien foible ; & si vous les mettiez dans nos Pays les plus froids , dans la Groënlande , ou dans la Lapponie , vous les verriez suer à grosses gouttes , & expirer de chaud. S'ils avoient de l'Eau , ce ne seroit point de l'Eau pour eux , mais une pierre polie , un Marbre ; & l'Esprit de Vin , qui ne gèle jamais ici , seroit dur comme nos Diamans.

Vous me donnez une idée de Saturne qui me glace , dit la Marquise , au lieu que tantôt vous m'échauffiez en me parlant de Mercure. Il faut bien , repliquai-je , que les deux Mondes qui sont aux extrémités de grand Tourbillon , soient opposez en toutes choses.

Ainsi , reprit-elle , on est bien sage dans Saturne , car vous m'avez dit que tout le monde étoit fou dans Mercure. Si on n'est pas bien sage dans

Saturne, repris-je, du moins, selon toutes les apparences, on y est bien flegmatique. Ce sont gens qui ne sçavent ce que c'est que de rire, qui prennent toujours un jour pour répondre à la moindre question qu'on leur fait, & qui eussent trouvé Caton d'Utique trop badin & trop folâtre.

Il me vient une pensée, dit-elle. Tous les Habitans de Mercure sont vifs, tous ceux de Saturne sont lents. Parmi nous les uns sont vifs, les autres lents; cela ne viendrait-il point de ce que nôtre Terre étant justement au milieu des autres Mondes, nous participons des extrêmités? Il n'y a point pour les Hommes de Caractere fixe & déterminé; les uns sont faits comme les Habitans de Mercure, les autres comme ceux de Saturne, & nous sommes un mélange de toutes les especes qui se trouvent dans les autres Planetes. J'aime assez cette idée, repris-je, nous formons un assemblage si bizarre, qu'on



pourroit croire que nous serions ramassez de plusieurs Mondes differens. A ce compte il est assez commode d'être ici, on y voit tous les autres Mondes en abregé.

Du moins, reprit la Marquise, une commodité fort réelle qu'a nôtre Monde par sa situation, c'est qu'il n'est ni si chaud que celui de Mercure ou de Venus, ni si froid que celui de Jupiter ou de Saturne. De plus nous sommes justement dans un endroit de la Terre où nous ne sentons l'excès ni du chaud ni du froid. En verité si un certain Philosophe rendoit grace à la Nature d'être Homme & non pas Bête, Grec, & non pas Barbare, moi je veux lui rendre grace d'être sur la Planete la plus temperée de l'Univers, & dans un des lieux les plus temperez de cette Planete. Si vous m'en croyez, Madame, répondis-je, vous lui rendrez grace d'être jeune & non pas vieille; jeune & belle, & non pas jeune & laide; jeune  
&

QUATRIÈME SOIR. 169  
& belle Françoisè, & non pas jeune  
& belle Italienne. Voilà bien d'autres  
sujets de reconnoissance, que ceux  
que vous tirez de la situation de vô-  
Tourbillon, ou de la temperature de  
vôtre Pays.

Mon Dieu! repliqua-t-elle, laissez-  
moi avoir de la reconnoissance sur  
tout, jusques sur le Tourbillon où  
je suis placée. La mesure de bonheur  
qui nous a été donnée, est assez pe-  
tite, il n'en faut rien perdre, & il est  
bon d'avoir pour les choses les plus  
communes & les moins considera-  
bles, un goût qui les mette à profit.  
Si on ne vouloit que des plaisirs vifs,  
on en auroit peu, on les attendroit  
long-temps, & on les payeroit bien.  
Vous me promettez donc, repliquai-  
je, que si on vous proposoit de ces  
plaisirs vifs, vous vous souviendriez  
des Tourbillons & de moi, & que  
vous ne nous negligeriez pas tout-à-  
fait? Oüi, répondit-elle, mais faites  
que la Philosophie me fournisse tou-

170    L E S M O N D E S.  
jours des plaisirs nouveaux. Du moins  
pour demain , répondis-je , j'espere  
qu'ils ne vous manqueront pas. J'ai  
des Etoiles fixes , qui passent tout  
ce que vous avez vû jusqu'ici.





CINQUIÈME SOIR.

*Que les Etoiles Fixes sont autant de  
Soleils dont chacun éclaire  
un Monde.*

**L**A Marquise sentit une vraye impatience de sçavoir ce que les Etoiles fixes deviendroient. Seront-elles habitées comme les Planetes, me dit-elle? Ne le seront-elles pas? Enfin qu'en ferons-nous? Vous le devineriez peut-être, si vous en aviez bien envie, répondis-je. Les Etoiles fixes ne sçauroient être moins éloignées de la Terre, que de vingt-sept mille six cens soixante fois la distance d'ici au Soleil qui est de trente-trois millions de lieuës, & si vous fâchiez un Astronome, il les mettroit encore plus loin. La distance du So-

leil à Saturne , qui est la Planete la plus éloignée , n'est que trois cens trente millions de lieuës ; ce n'est rien par rapport à la distance du Soleil ou de la Terre aux Etoiles fixes , & on ne prend pas la peine de la compter. Leur lumiere , comme vous voyez , est assez vive & assez éclatante. Si elles la recevoient du Soleil , il faudroit qu'elles la receussent déjà bien foible après un si épouvantable trajet ; il faudroit que par une réflexion qui l'affoibliroit encore beaucoup , elles nous la renvoyassent à cette même distance. Il seroit impossible qu'une lumiere qui auroit essuyé une réflexion , & fait deux fois un semblable chemin , eût cette force & cette vivacité qu'a celle des Etoiles fixes. Les voilà donc lumineuses par elles-mêmes , & toutes , en un mot , autant de Soleils.

Ne me trompai-je point , s'écria la Marquise , qu si je vois où vous me voulez mener ? M'allez-vous dire : Les

*Etoiles fixes sont autant de Soleils, nôtre Soleil est le centre d'un Tourbillon qui tourne autour de lui, pourquoi chaque Etoile fixe ne sera-t-elle pas aussi le centre d'un Tourbillon qui aura un mouvement autour d'elle? Nôtre Soleil a des Planetes qu'il éclaire, pourquoi chaque Etoile fixe n'en aura-t-elle pas aussi qu'elle éclairera? Je n'ay à vous répondre, lui dis-je, que ce que répondit Phedre à Enone, C'est toi qui l'as nommé.*

Mais, reprit-elle, voilà l'Univers si grand que je m'y perds, je ne sçai plus où je suis, je ne suis plus rien. Quoi, tout sera divisé en Tourbillons jettez confusément les uns parmi les autres? Chaque Etoile sera le centre d'un Tourbillon, peut-être aussi grand que celui où nous sommes? Tout cet espace immense qui comprend nôtre Soleil & nos Planetes, ne sera qu'une petite parcelle de l'Univers? Autant d'espaces pareils que d'Etoiles fixes? Cela me con-

fond , me trouble , m'épouvante. Et moi, répondis-je , cela me met à mon aise. Quand le Ciel n'étoit que cette voûte bleue , où les Etoiles étoient clouées , l'Univers me paroiffoit petit & étroit ; je m'y fentois comme oppreffé ; presentement qu'on a donné infiniment plus d'étendue & de profondeur à cette voûte en la partageant en mille & mille Tourbillons , il me semble que je respire avec plus de liberté , & que je fuis dans un plus grand air , & assurément l'Univers a toute une autre magnificence. La Nature n'a rien épargné en le produifant , elle a fait une profufion de richesses tout-à-fait digne d'elle. Rien n'est fi beau à se representer que ce nombre prodigieux de Tourbillons , dont le milieu est occupé par un Soleil qui fait tourner des Planetes autour de lui. Les Habitans d'une Planete d'un de ces Tourbillons infinis voyent de tous côtez les Soleils des Tourbil-

lons dont ils sont environnez , mais ils n'ont garde d'en voir les Planetes, qui n'ayant qu'une lumiere foible empruntée de leur Soleil, ne la pouf-  
sent point au-delà de leur Monde.

Vous m'offrez, dit-elle, une espece de perspective si longue , que la veuë n'en peut attraper le bout. Je vois clairement les Habitans de la Terre, ensuite vous me faites voir ceux de la Lune & des autres Planetes de nôtre Tourbillon, assez clairement à la verité, mais moins que ceux de la Terre; après eux viennent les Habitans des Planetes des autres Tourbillons. Je vous avoüe qu'ils sont tout-à-fait dans l'enfoncement, & que quelque effort que je fasse pour les voir, je ne les apperçois presque point. Et en effet, ne sont-ils pas presque anéantis par l'expression même dont vous êtes obligé de vous servir en parlant d'eux? Il faut que vous les appelliez les Habitans d'une des Planetes de l'un de ces



Tourbillons dont le nombre est infini. Nous-mêmes, à qui la même expression convient, avoüez que vous ne sçauriez presque plus nous démêler au milieu de tant de Mondes. Pour moi, je commence à voir la Terre si effroyablement petite, que je ne crois pas avoir désormais d'empressement pour aucune chose. Assurément si on a tant d'ardeur de s'agrandir, si on fait desseins sur desseins, si on se donne tant de peine, c'est que l'on ne connoît pas les Tourbillons. Je prétens bien que ma paresse profite de mes nouvelles lumieres, & quand on me reprochera mon indolence, je répondrai: *Ah! si vous sçaviez ce que c'est que les Etoiles fixes!* Il faut qu'Alexandre ne l'ait pas sceu, repliquai-je, car un certain Auteur qui tient que la Lune est habitée, dit fort serieusement qu'il n'étoit pas possible qu'Aristote ne fût dans une opinion si raisonnable, ( comment une verité eût-elle échapé à

Aristote ? ) mais qu'il n'en voulut jamais rien dire, de peur de fâcher Alexandre , qui eût été au désespoir de voir un Monde qu'il n'eût pas pû conquérir. A plus forte raison lui eût-on fait mystere des Tourbillons des Etoiles fixes , quand on les eût connu en ce temps-là ; c'eût été faire trop mal sa Cour que de lui en parler. Pour moi qui les connois, je suis bien fâché de ne pouvoir tirer d'utilité de la connoissance que j'en ai. Ils ne guerissent tout au plus , selon votre raisonnement , que de l'ambition & de l'inquiétude , & je n'ai point ces maladies-là. Un peu de foiblesse pour ce qui est beau , voilà mon mal , & je ne croi pas que les Tourbillons y puissent rien. Les autres Mondes vous rendent celui-ci petit , mais ils ne vous garent point de beaux yeux , ou une belle bouche , cela vaut toujours son prix en dépit de tous les Mondes possibles.

C'est une étrange chose que l'A-

amour, répondit-elle en riant ; il se fauve de tout, & il n'y a point de Siftême qui lui puisse faire de mal. Mais aussi parlez-moi franchement, vôtre Siftême est-il bien vrai ? Ne me déguisez rien, je vous garderai le secret. Il me semble qu'il n'est appuyé que sur une petite convenance bien legere. Une Etoile fixe est lumineuse d'elle-même comme le Soleil, par conséquent il faut qu'elle soit comme le Soleil le centre & l'ame d'un Monde, & qu'elle ait ses Planetes qui tournent autour d'elle. Cela est-il d'une necessité absoluë ? Ecoutez, Madame, répondis-je, puisque nous sommes en humeur de mêler toujours des folies de galanterie à nos discours les plus serieux, les raisonnemens de Mathematique sont faits comme l'Amour. Vous ne sçauriez accorder si peu de chose à un Amant, que bientôt après il ne faille lui en accorder davantage, & à la fin cela va loin. De même accordez à un Mathemati-

rien le moindre principe, il va vous en tirer une conséquence, qu'il faudra que vous lui accordiez aussi, & de cette conséquence encore un autre ; & malgré vous-même, il vous mene si loin, qu'à peine le pouvez-vous croire ; ces deux sortes de Gens-là prennent toujours plus qu'on ne leur donne. Vous convenez que quand deux choses sont semblables en tout ce qui me paroît, je les puis croire aussi semblables en ce qui ne me paroît point, s'il n'y a rien d'ailleurs qui m'en empêche. De-là j'ai tiré que la Lune étoit habitée, parce qu'elle ressemble à la Terre ; les autres Planetes, parce qu'elles ressemblent à la Lune. Je trouve que les Etoiles fixes ressemblent à nôtre Soleil, je leur attribué tout ce qu'il a. Vous êtes engagée trop avant pour pouvoir reculer, il faut franchir le pas de bonne grace. Mais, dit-elle, sur le pied de cette ressemblance que vous mettez entre les

Etoiles fixes & nôtre Soleil, il faut que les Gens d'un autre grand Tourbillon ne le voyent que comme une petite Etoile fixe, qui se montre à eux seulement pendant leurs nuits.

Cela est hors de doute, répondis-je. Nôtre Soleil est si proche de nous en comparaison des Soleils des autres Tourbillons, que sa lumière doit avoir infiniment plus de force sur nos yeux que la leur. Nous ne voyons donc que lui quand nous le voyons, & il efface tout; mais dans un autre grand Tourbillon, c'est un autre Soleil qui y domine, & il efface à son tour le nôtre, qui n'y paroît que pendant les nuits avec le reste des autres Soleils étrangers, c'est-à-dire, des Etoiles fixes. On l'attache avec elles à cette grande voûte du Ciel, & il y fait partie de quelque Ourse, ou de quelque Taureau. Pour les Planetes qui tournent autour de lui, nôtre Terre, par exemple, comme on ne les voit

point de si loin , on n'y songe seulement pas. Ainsi tous les Soleils sont Soleils de jour pour le Tourbillon où ils sont placez , & Soleils de nuit pour tous les autres Tourbillons. Dans leur Monde ils sont uniques en leur espece, par tout ailleurs ils ne servent qu'à faire nombre. Ne faut-il pas pourtant , reprit - elle , que les Mondes malgré cette égalité different en mille choses , car un fond de ressemblance ne laisse pas de porter des differences infinies ?

Assurément, repris-je , mais la difficulté est de deviner. Que sçai-je ? un Tourbillon a plus de Planetes qui tournent autour de son Soleil , un autre en a moins. Dans l'un il y a des Planetes subalternes , qui tournent autour de Planetes plus grandes ; dans l'autre il n'y en a point. Ici elles sont toutes ramassées autour de leur Soleil , & font comme un petit peloton , au-delà duquel s'étend un grand espace vuide , qui va jusqu'aux Tour-

billons voisins ; ailleurs elles prennent leur cours vers les extrêmités du Tourbillon , & laissent le milieu vuide. Je ne doute pas même qu'il ne puisse y avoir quelques Tourbillons deserts & sans Planetes ; d'autres dont le Soleil n'étant pas au centre , ait un véritable mouvement , & emporte ses Planetes avec soi ; d'autres dont les Planetes s'élevent ou s'abaissent à l'égard de leur Soleil par le changement de l'équilibre qui les tient suspenduës. Enfin que voudriez - vous ? En voilà bien assez pour un homme qui n'est jamais sorti de son Tourbillon.

Ce n'en est guere , répondit-elle , pour la quantitez des Mondes. Ce que vous dites ne suffit que pour cinq ou six , & j'en voi d'ici des milliers.

Que seroit-ce donc , repris - je , si je vous disois qu'il y a bien d'autres Etoiles fixes , que celles que vous voyez ; qu'avec des Lunetes on en

découvre un nombre infini qui ne se montre point aux yeux , & que dans une seule Constellation où l'on en comptoit peut-être douze ou quinze , il s'en trouve autant que l'on en voyoit auparavant dans le Ciel ?

Je vous demande grace , s'écria-t-elle ; je me rends ; vous m'accablez de Mondes & de Tourbillons. Je sçai bien , ajoutai-je , ce que je vous garde. Vous voyez cette blancheur qu'on appelle la Voye de Lait. Vous figureriez - vous bien ce que c'est ? Une infinité de petites Etoiles invisibles aux yeux à cause de leur petitesse , & semées si près les unes des autres , qu'elles paroissent former une lueur continüe. Je voudrois que vous vissiez avec des Lunettes cette fourmilliere d'Astres , & cette graine de Mondes. Ils ressemblent en quelque sorte aux Isles Maldives , à ces douze mille petites Isles ou Bancs de sable , separez seulement par des



Canaux de Mer , que l'on sautoit presque comme des fossez. Ainsi les petits Tourbillons de la Voye de Lait sont si serrez , qu'il me semble que d'un Monde à l'autre on pourroit se parler , ou même se donner la main. Du moins je crois que les Oiseaux d'un Monde passent aisément dans un autre , & que l'on y peut dresser des Pigeons à porter des Lettres , comme ils en portent ici dans le Levant d'une Ville à une autre. Ces petits Mondes sortent apparemment de la regle generale , par laquelle un Soleil dans son Tourbillon efface dès qu'il paroît tous les Soleils étrangers. Si vous êtes dans un des petits Tourbillons de la Voye de Lait , vôtre Soleil n'est presque pas plus proche de vous , & n'a pas sensiblement plus de force sur vos yeux , que cent mille autres Soleils des petits Tourbillons voisins. Vous voyez donc vôtre Ciel briller d'un nombre infini de feux , qui sont  
fort

fort proches les uns des autres ; & peu éloignez de vous. Lorsque vous perdez de veüe vôtre Soleil particulier , il vous en reste encore assez , & vôtre nuit n'est pas moins éclairée que le jour, du moins la difference ne peut pas être sensible ; & pour parler plus juste, vous n'avez jamais de nuit. Ils seroient bien étonnez , les Gens de ces Mondes-là , accôûtumez comme ils font à une clarté perpetuelle, si on leur disoit qu'il y a des malheureux qui ont de veritables nuits , qui tombent dans des tenebres profondes , & qui quand ils jouïssent de la lumiere , ne voyent même qu'un seul Soleil. Ils nous regarderoient comme des Estres disgraciez de la Nature , & nôtre condition les feroit fremir d'horreur.

Je ne vous demande pas , dit la Marquise , s'il y a des Lunes dans les Mondes de la Voye de Lait ; je voi bien qu'elles n'y seroient de nul usage aux Planetes principales qui n'ont

point de nuit , & qui d'ailleurs marchent dans des espaces trop étroits pour s'embarasser de cet attirail de Planetes subalternes. Mais sçavez-vous bien qu'à force de me multiplier les Mondes si liberalement , vous me faites naître une veritable difficulté? Les Tourbillons dont nous voyons les Soleils, touchent le Tourbillon où nous sommes. Les Tourbillons sont ronds , n'est-il pas vrai ? Et comment tant de Boules en peuvent-elles toucher une seule? Je veux m'imaginer cela , & je sens bien que je ne le puis.

Il y a beaucoup d'esprit , répondis-je, à avoir cette difficulté-là, & même à ne la pouvoir résoudre ; car elle est très-bonne en foi , & de la maniere dont vous la concevez , elle est sans réponse , & c'est avoir bien peu d'esprit que de trouver des réponses à ce qui n'en a point. Si nôtre Tourbillon étoit de la figure d'un Dé , il auroit six faces plates , & seroit bien éci-

gné d'être rond ; mais sur chacune de ces faces , on y pourroit mettre un Tourbillon de la même figure. Si au lieu de six faces plates , il en avoit vingt , cinquante , mille , il y auroit jusqu'à mille Tourbillons qui pourroient poser sur lui , chacun sur une face , & vous concevez-bien que plus un corps a de faces plates qui le terminent au dehors , plus il approche d'être rond , enforte qu'un Diamant taillé à facettes de tous côtez , si les facettes étoient fort petites , seroit quasi aussi rond qu'une Perle de même grandeur. Les Tourbillons ne sont ronds que de cette manière-là. Ils ont une infinité de faces en dehors , dont chacune porte un autre Tourbillon. Ces faces sont fort inégales ; ici elles sont plus grandes , là plus petites. Les plus petites de nôtre Tourbillon , par exemple , répondent à la Voye de Lait , & soutiennent tous ces petits Mondes. Que deux Tourbillons , qui sont ap-

puyez sur deux faces voisines , laissent quelque vuide entre eux par en-bas , comme cela doit arriver très-souvent , aussi-tôt la Nature qui ménage bien le terrain , vous remplit ce vuide par un petit Tourbillon ou deux , peut-être par mille , qui n'incommodent point les autres , & ne laissent pas d'être un , ou deux , ou mille Mondes de plus. Ainsi nous pouvons voir beaucoup plus de Mondes que nôtre Tourbillon n'a de faces pour en porter. Je gagerois que quoique ces petits Mondes n'ayent été faits que pour être jettez dans des coins de l'Univers qui fussent demeurez inutiles , quoi qu'ils soient inconnus aux autres Mondes qui les touchent , ils ne laissent pas d'être fort contents d'eux-mêmes. Ce sont eux sans doute dont on ne découvre les petits Soleils qu'avec des Lunettes d'approche , & qui sont en une quantité si prodigieuse. Enfin tous ces Tourbillons s'ajustent les

uns avec les autres le mieux qu'il est possible ; & comme il faut que chacun tourne autour de son Soleil sans changer de place , chacun prend la maniere de tourner , qui est la plus commode & la plus aisée dans la situation où il est. Ils s'engrinent en quelque façon les uns dans les autres comme les roües d'une Montre , & aident mutuellement leurs mouvemens. Il est pourtant vrai qu'ils agissent aussi les uns contre les autres. Chaque Monde , à ce qu'on dit , est comme un Balon qui s'étendrait , si on le laissoit faire , mais il est aussi-tôt repoussé par les Mondes voisins , & il rentre en lui-même , après quoi il recommence à s'enfler , & ainsi de suite ; & quelques Philosophes prétendent que les Etoiles fixes ne nous envoient cette lumiere tremblante , & ne paroissent briller à reprises , que parce que leurs Tourbillons poussent perpetuellement le nôtre , & en sont perpetuellement repoussés.

J'aime fort toutes ces idées-là, dit la Marquise. J'aime ces Balons qui s'enflent & se defenflent à chaque moment, & ces Mondes qui se combattent toujours ; & sur tout j'aime à voir comment ce combat fait entr'eux un commerce de lumiere, qui apparemment est le seul qu'ils puissent avoir.

Non, non, repris-je, ce n'est pas le seul. Les Mondes voisins nous envoient quelquefois visiter, & même assez magnifiquement. Il nous en vient des Cometes, qui sont toujours ornées, ou d'une chevelure éclatante, ou d'une barbe venerable, ou d'une queuë majestueuse.

Ah ! quels Députez, dit-elle en riant ! On se passeroit bien de leur visite, elle ne sert qu'à faire peur. Ils ne font peur qu'aux enfans, repliquai-je, à cause de leur équipage extraordinaire ; mais les enfans sont en grand nombre. Les Cometes ne sont que des Planetes qui appartiennent

CINQUIÈME SOIR. 191  
nent à un Tourbillon voisin. Elles  
avoient leur mouvement vers ses  
extrêmitéz; mais ce Tourbillon étant  
peut-être différemment pressé par  
ceux qui l'entourent, est plus rond  
par en haut, & plus plat par en bas,  
& c'est par en-bas qu'il nous regarde.  
Ces Planetes qui auront commencé  
vers le haut à se mouvoir en  
cercle ne prévoyoient pas qu'en-bas  
le Tourbillon leur manqueroit, parce  
qu'il est là comme écrasé; & pour  
continuer leur mouvement circulaire,  
il faut nécessairement qu'elles  
entrent dans un autre Tourbillon,  
que je suppose qui est le nôtre, &  
qu'elles en coupent les extrêmitéz.  
Aussi sont-elles toujours fort élevées  
à notre égard, on peut croire qu'elles  
marchent au-dessus de Saturne. Il est  
nécessaire, vû la prodigieuse distance  
des Etoiles Fixes, que depuis Saturne  
jusqu'aux extrêmitéz de notre  
Tourbillon, il y ait un grand espace  
vuide, & sans Planetes. Nos Enne-



mis nous reprochent l'inutilité de ce grand espace. Qu'ils ne s'inquiètent plus , nous en avons trouvé l'usage , c'est l'appartement des Planetes étrangères qui entrent dans nôtre Monde.

- J'entens, dit-elle. Nous ne leur permettons pas d'entrer jusque dans le cœur de nôtre Tourbillon , & de se mêler avec nos Planetes , nous les recevons comme le grand Seigneur reçoit les Ambassadeurs qu'on lui envoie. Il ne leur fait pas l'honneur de les loger à Constantinople , mais seulement dans un Fauxbourg de la Ville. Nous avons encore cela de commun avec les Ottomans , repris-je, qu'ils reçoivent des Ambassadeurs sans en renvoyer , & que nous ne renvoyons point de nos Planetes aux Mondes voisins.

- A en juger par toutes ces choses , repliqua-t-elle , nous sommes bien fiers. Cependant je ne sçai pas trop encore ce que j'en dois croire. Ces  
Planetes

Planetes étrangères ont un air bien menaçant avec leurs queuës & leurs barbes, & peut-être on nous les envoie pour nous insulter; au lieu que les nôtres, qui ne sont pas faites de la même maniere, ne seroient pas si propres à se faire craindre, quand elles iroient dans les autres Mondes.

Les queuës & les barbes, répondis-je, ne sont que de pures apparences. Les Planetes étrangères ne different en rien des nôtres; mais en entrant dans nôtre Tourbillon, elles prennent la queuë ou la barbe par une certaine sorte d'illumination qu'elles reçoivent du Soleil, & qui entre-nous n'a pas encore été trop bien expliquée, mais toujours on est sûr qu'il ne s'agit que d'une espece d'illumination; on la devinera quand on pourra. Je voudrois donc bien, reprit-elle, que nôtre Saturne allât prendre une queuë ou une barbe dans quelque autre Tourbilon, & y

répandre l'effroi ; & qu'ensuite ayant mis bas cet accompagnement terrible , il revint se ranger ici avec les autres Planetes à ses fonctions ordinaires. Il vaut mieux pour lui , répondis je , qu'il ne sorte point de nôtre Tourbillon. Je vous ai dit le choc qui se fait à l'endroit où deux Tourbillons se poussent , & se repoussent l'un l'autre , je croi que dans ce pas-là une pauvre Planete est agitée assez rudement , & que ses Habitans ne s'en portent pas mieux. Nous croyons nous autres être bien malheureux quand il nous paroît une Comete ; c'est la Comete elle-même qui est bien malheureuse. Je ne le crois point , dit la Marquise , elle nous apporte tous ses Habitans en bonne santé. Rien n'est si divertissant que de changer ainsi de Tourbillon. Nous qui ne sortons jamais du nôtre , nous menons une vie assez ennuyeuse. Si les Habitans d'une Comete ont assez d'esprit pour prévoir

le temps de leur passage dans nôtre Monde , ceux qui ont déjà fait le voyage , annoncent aux autres par avance ce qu'ils y verront. Vous découvrirez bien-tôt une Planete qui a un grand Anneau autour d'elle , disent-ils peut-être , en parlant de Saturne. Vous en verrez un autre qui en a quatre petites qui la suivent. Peut-être même y a-t-il des gens destinés à observer le moment où ils entrent dans nôtre Monde , & qui crient aussi-tôt , *Nouveau Soleil , Nouveau Soleil* , comme ces Matelots qui crient ; *Terre , Terre*.

Il ne faut donc plus songer , lui dis-je , à vous donner de la pitié pour les Habitans d'une Comete ; mais j'espere du moins que vous plaindrez ceux qui vivent dans un Tourbillon dont le Soleil vient à s'éteindre & qui demeurent dans une nuit éternelle. Quoi ? s'écria-t-elle , des Soleils s'éteignent ? Oüi , sans doute , répondis-je. Les Anciens ont vû dans

le Ciel des Etoiles fixes que nous n'y voyons plus. Ces Soleils ont perdu leur lumiere ; grande désolation assurément dans tout le Tourbillon, mortalité generale sur toutes les Planetes ; car que faire sans Soleil ? cette idée est trop funeste , reprit-elle. N'y auroit-il pas moyen de me l'épargner ? Je vous dirai , si vous voulez , répondis-je , ce que disent de fort habiles gens , que les Etoiles fixes qui ont disparu ne se sont pas pour cela éteintes , que ce sont des Soleils qui ne le sont qu'à demi , c'est-à-dire , qui ont une moitié obscure , & l'autre lumineuse ; que comme ils tournent sur eux-mêmes , tantôt ils nous presentent la moitié lumineuse, & qu'alors nous les voyons, tantôt la moitié obscure , & qu'alors nous ne les voyons plus. Selon toutes les apparences la cinquième Lune de Saturne est faite ainsi , car pendant une partie de sa révolution , on la perd absolument de vûë, & ce n'est

pas qu'elle soit alors plus éloignée de la Terre, au contraire elle en est quelquefois plus proche que dans d'autres temps où elle se laisse voir. Et quoique cette Lune soit une Planete, qui naturellement ne tire pas à consequence pour un Soleil, on peut fort bien imaginer un Soleil qui soit en partie couvert de taches fixes, au lieu que le nôtre n'en a que de passageres. Je prendrai bien pour vous obliger cette opinion-là, qui est plus douce que l'autre ; mais je ne puis la prendre qu'à l'égard de certaines Etoiles qui ont des temps reglez pour paroître & pour disparoître, ainsi qu'on a commencé à s'en appercevoir, autrement les demi-Soleils ne peuvent pas subsister. Mais que dirons-nous des Etoiles qui disparoissent, & ne se remontent pas après le temps pendant lequel elles auroient dû assurément achever de tourner sur elles-mêmes ? Vous êtes trop équitable pour vouloir m'obli-

ger à croire que ce soient des demi-Soleils ; cependant je ferai encore un effort en vôtre faveur. Ces Soleils ne se feront pas éteints ; ils se feront seulement enfoncez dans la profondeur immense du Ciel , & nous ne pourrons plus les voir ; en ce cas le Tourbillon aura suivi son Soleil , & tout s'y portera bien. Il est vrai que la plus grande partie des Etoiles fixes n'ont pas ce mouvement par lequel elles s'éloignent de nous ; car en d'autres temps elles devroient s'en rapprocher , & nous les verrions tantôt plus grandes tantôt plus petites , ce qui n'arrive pas. Mais nous supposerons qu'il n'y a que quelques petits Tourbillons plus legers & plus agiles qui se glissent entre les autres , & font de certains tours , au bout desquels ils reviennent , tandis que le gros des Tourbillons demeure immobile , mais voici un étrange malheur. Il y a des Etoiles fixes qui viennent se montrer à nous , qui passent beau-

coup de temps à ne faire que paroître & disparoître, & enfin disparoissent entierement. Des demi-Soleils reparoîtroient dans des temps reglez, des Soleils qui s'enfonceroient dans le Ciel, ne disparoîtroient qu'une fois, pour ne reparoître de longtemps. Prenez vôtre résolution, Madame, avec courage; il faut que ces Etoiles soient des Soleils qui s'obscurcissent assez pour cesser d'être visibles à nos yeux, & ensuite se rallument, & à la fin s'éteignent tout-à-fait. Comment un Soleil peut-il s'obscurcir & s'éteindre, dit la Marquise, lui qui est en lui-même une source de lumiere? Le plus aisément du monde, selon Descartes, répondis-je. Il suppose que les taches de nôtre Soleil, étant ou des écumes ou des broüillards, elles peuvent s'épaissir; se mettre plusieurs ensemble, s'accrocher les unes aux autres, ensuite elles iront jusqu'à former autour du Soleil une croûte qui s'aug-



mentera toujours, & adieu le Soleil. Si le Soleil est un feu attaché à une matiere solide qui le nourrit, nous n'en sommes pas mieux, la matiere solide se consumera. Nous l'avons déjà même échapé belle, dit-on. Le Soleil a été très-pâle pendant des années entieres, pendant celle, par exemple, qui suivit la mort de César. C'étoit la croûte qui commençoit à se faire; la force du Soleil la rompit & la dissipa, mais si elle eût continué, nous étions perdus. Vous me faites trembler, dit la Marquise. Presentement que je sçai les consequences de la pâleur du Soleil, je croi qu'au lieu d'aller voir les matins à mon miroir si je ne suis point pâle, j'irai voir au Ciel si le Soleil ne l'est point lui-même. Ah! Madame, répondis-je, rassurez-vous, il faut du temps pour ruiner un Monde. Mais enfin, dit-elle, il ne faut que du temps? Je vous l'avouë, repris-je. Toute cette masse immense de ma-

C I N Q U I È M E S O I R. 207  
tiere qui compose l'Univers, est dans un mouvement perpetuel, dont aucune de ses parties n'est entierement exempte, & dès qu'il y a du mouvement quelque part, ne vous y fiez point, il faut qu'il arrive des changemens, soit lents, soit prompts, mais toujours dans des temps proportionnez à l'effet. Les Anciens étoient plaisans de s'imaginer que les Corps célestes étoient de nature à ne changer jamais, parce qu'ils ne les avoient pas encore vû changer. Avoient-ils eu le loisir de s'en assurer par l'expérience ? Les Anciens étoient jeunes auprès de nous. Si les Rosés qui ne durent qu'un jour faisoient des Histoires, & se laissoient des Memoires les unes aux autres, les premieres auroient fait le portrait de leur Jardinier d'une certaine façon, & de plus de quinze mille âges de Rosé, les autres qui l'auroient encore laissé à celles qui les devoient suivre, n'y auroient rien changé. Sur cela

elles diroient, *Nous avons toujours vû le même Jardinier, de memoire de Rose on n'a vû que lui, il a toujours été fait comme il est, assurément il ne meurt point comme nous; il ne change seulement pas.* Le raisonnement des Roses seroit-il bon? Il auroit pourtant plus de fondement que celui que faisoient les Anciens sur les Corps célestes; & quand même il ne seroit arrivé aucun changement dans les Cieux jusqu'à aujourd'hui, quand ils paroïtroient marquer qu'ils seroient faits pour durer toujours sans aucune alteration, je ne les en croirois pas encore, j'attendrois une plus longue experience. Devons-nous établir nôtre durée, qui n'est que d'un instant, pour la mesure de quelque autre? Seroit-ce à dire que ce qui auroit duré cent mille fois plus que nous, dût toujours durer? On n'est pas si aisément éternel. Il faudroit qu'une chose eût passé bien des âges d'hommes mis bout à bout,

pour commencer à donner quelque signe d'immortalité. Vraiment, dit la Marquise, je voi les Mondes bien éloignez d'y pouvoir prétendre. Je ne leur ferois seulement pas l'honneur de les comparer à ce Jardinier qui dure tant à l'égard des Roses, ils ne sont que comme les Roses mêmes qui naissent & qui meurent dans un jardin les unes après les autres; car je m'attens bien que s'il disparoît des Etoiles anciennes, il en paroît de nouvelles, il faut que l'espece se repare. Il n'est pas à craindre qu'elle perisse, répondis-je. Les uns vous diront que ce ne sont que des Soleils qui se rapprochent de nous, après avoir été long-temps perdus pour nous dans la profondeur du Ciel. D'autres vous diront que ce sont des Soleils qui se sont dégagés de cette croûte obscure qui commençoit à les environner. Je croi aisément que tout cela peut être, mais je croi aussi que l'Univers peut

avoir été fait de sorte qu'il s'y formera de temps en temps des Soleils nouveaux. Pourquoi la matière propre à faire un Soleil ne pourra-t-elle pas , après avoir été dispersée en plusieurs endroits différens , se ramasser à la longue en un certain lieu , & y jeter les fondemens d'un nouveau Monde ? J'ai d'autant plus d'inclination à croire ces nouvelles productions , qu'elles répondent mieux à la haute idée que j'ai des Ouvrages de la Nature. N'auroit-elle le pouvoir que de faire naître & mourir des Planetes ou des Animaux par une révolution continuelle ? Je suis persuadé , & vous l'êtes déjà aussi , qu'elle met en usage ce même pouvoir sur les Mondes , & qu'il ne lui en coûte pas davantage. Mais nous avons sur cela plus que de simples conjectures. Le fait est que depuis près de cent ans , que l'on voit avec les Lunettes un Ciel tout nouveau , & inconnu aux

Anciens , il n'y a pas beaucoup de Constellations où il ne soit arrivé quelque changement sensible ; & c'est dans la Voye de Lait qu'on en remarque le plus , comme si dans cette fourmillere de petits Mondes, il regnoit plus de mouvement & d'inquietude. De bonne-foi , dit la Marquise , je trouve à present les Mondes , les Cieux , & les Corps célestes si sujets au changement , que m'en voilà tout-à-fait revenuë. Revenons-en encore mieux , si vous m'en croyez , repliquai-je , n'en parlons plus , aussi-bien vous voilà arrivée à la derniere voûte des Cieux ; & pour vous dire s'il y a encore des Etoiles au-delà , il faudroit être plus habile que je ne suis. Mettez-y encore des Mondes , n'y en mettez pas , cela dépend de vous. C'est proprement l'Empire des Philosophes que ces grands Pays invisibles qui peuvent être ou n'être pas si on veut , ou être tels que l'on

veut ; il me suffit d'avoir mené votre esprit aussi loin que vont vos yeux.

Quoi ! s'écria-t-elle , j'ai dans la tête tout le Siftême de l'Univers ! je suis sçavante ! Oüi , repliquai-je , vous l'êtes assez raisonnablement , & vous l'êtes avec la commodité de pouvoir ne rien croire de tout ce que je vous ai dit dès que l'envie vous en prendra. Je vous demande seulement pour récompense de mes peines , de ne voir jamais le Soleil , ni le Ciel , ni les Etoiles , sans songer à moi.



---

*Puisque j'ai rendu compte de ces Entretiens au Public, je croi ne lui devoir plus rien cacher sur cette matiere. Je publierai un nouvel Entretien, qui vint long-temps après les autres, mais qui fut précisément de la même espece. Il portera le nom de Soir, puis que les autres l'ont porté; il vaut mieux que tout soit sous le même titre.*





## SIXIÈME SOIR.

*Nouvelles pensées qui confirment celles des Entretiens précédens. Dernières Découvertes qui ont été faites dans le Ciel.*

**I**L y avoit long-temps que nous ne parlions plus des Mondes , Madame L. M. D. G. & moi , & nous commencions même à oublier que nous en eussions jamais parlé , lorsque j'allai un jour chez elle , & y entrai justement comme deux hommes d'esprit & assez connus dans le monde , en sortoient. Vous voyez bien , me dit-elle aussi-tôt qu'elle me vit , quelle visite je viens de recevoir , je vous avouerai qu'elle m'a laissée avec quelque soupçon que vous pourriez bien m'avoir gâté l'esprit. Je serois bien glorieux , lui répondis-je,

répondis-je , d'avoir eu tant de pouvoir sur vous ; je ne crois pas qu'on pût rien entreprendre de plus difficile. Je crains pourtant que vous ne l'avez fait , reprit-elle. Je ne sçai comment la conversation s'est tournée sur les Mondes , avec ces deux hommes qui viennent de sortir ; peut-être ont-ils amené ce discours malicieusement. Je n'ai pas manqué de leur dire aussi-tôt que toutes les Planètes étoient habitées. L'un d'eux m'a dit , qu'il étoit fort persuadé que je ne le croyois pas ; moi avec toute la naïveté possible , je lui ai soutenu que je le croyois ; il a toujours pris cela pour une feinte d'une personne qui vouloit se divertir , & j'ai cru que ce qui le rendoit si opiniâtre à ne me pas croire moi-même sur mes sentimens , c'est qu'il m'estimoit trop pour s'imaginer que je fusse capable d'une opinion si extravagante. Pour l'autre qui ne m'estime pas tant , il m'a cruë sur ma parole. Pourquoi

m'avez-vous entêtée d'une chose que les gens qui m'estiment ne peuvent pas croire que je soutienne sérieusement ? Mais, Madame, lui répondis-je, pourquoi la souteniez-vous sérieusement avec des gens que je suis sûr qui n'entroient dans aucun raisonnement qui fût un peu sérieux ? Est-ce ainsi qu'il faut commettre les Habitans des Planetes ? Contentons-nous d'être une petite troupe choisie qui les croyons, & ne divulguons pas nos mysteres dans le Peuple. Comment, s'écria-t-elle, appelez-vous peuples les deux hommes qui sortent d'ici ? Ils ont bien de l'esprit, repliquai-je, mais ils ne raisonnent jamais. Les raisonneurs qui sont gens durs, les appelleront Peuple sans difficulté. D'autre part ces gens-ci s'envangent en tournant les raisonneurs en ridicules, & c'est ce me semble, un ordre très-bien établi que chaque espece méprise ce qui lui manque. Il faudroit, s'il étoit possible, s'ac-

commoder à chacune ; il eût bien mieux valu plaisanter des Habitans des Planetes avec ces deux hommes que vous venez de voir , puisqu'ils sçavent plaisanter , que d'en raisonner , puis qu'ils ne le sçavent pas faire. Vous en seriez sortie avec leur estime , & les Planetes n'y auroient pas perdu un seul de leurs Habitans. Trahir la vérité , dit la Marquise ! vous n'avez point de conscience. Je vous avouë , répondis-je , que je n'ai pas un grand zele pour ces veritez-là , & que je les sacrifie volontiers aux moindres commoditez de la Société. Je voi , par exemple , à quoi il tient , & à quoi il tiendra toujours , que l'opinion des Habitans des Planetes ne passe pour aussi vrai-semblable qu'elle l'est ; les Planetes se presentent toujours aux yeux comme des corps qui jettent de la lumiere , & non point comme de grandes Campagnes ou de grandes Prairies ; nous croirions bien que des

Prairies & des Campagnes seroient habitées, mais des corps lumineux, il n'y a pas moyen. La raison a beau venir nous dire qu'il y a dans les Planetes des Campagnes, des Prairies, la raison vient trop tard, le premier coup d'œil a fait son effet sur nous avant elle, nous ne la voulons plus écouter, les Planetes ne sont que des corps lumineux; & puis comment seroient faits leurs Habitans? Il faudroit que nôtre imagination nous representât aussi-tôt leurs figures, elle ne le peut pas, c'est le plus court de croire qu'ils ne sont point. Voudriez-vous que pour établir les Habitans des Planetes dont les interêts me touchent d'assez loin, j'allasse attaquer ces redoutables puissances qu'on appelle les Sens & l'Imagination? Il faudroit bien du courage pour cette entreprise; on ne persuade pas facilement aux hommes de mettre leur raison en la place de leurs yeux. Je voi quelquefois bien

des gens assez raisonnables pour vouloir bien croire , après mille preuves , que les Planetes sont des Terres ; mais ils ne le croient pas de la même façon qu'ils le croiroient s'ils ne les avoient pas vûës sous une apparence differente ; il leur souvient toujours de la premiere idée qu'ils en ont prise ; & ils n'en reviennent pas bien. Ce sont ces gens-là qui en croyant nôtre opinion , semblent cependant lui faire grace , & ne la favoriser qu'à cause d'un certain plaisir que leur fait la singularité.

Et quoi , interrompit-elle , n'en est-ce pas assez pour une opinion qui n'est que vrai-semblable ! Vous seriez bien étonnée , repris-je , si je vous disois que le terme de vrai-semblable est assez modeste. Est-il simplement vrai-semblable qu'Alexandre ait été ? Vous vous en tenez fort seure , & sur quoi est fondée cette certitude ? Sur ce que vous en avez toutes les preuves que vous pouvez

souhaiter en pareille matiere, & qu'il ne se presente pas le moindre sujet de douter, qui suspende & qui arrête vôtre esprit; car du reste, vous n'avez jamais vû Alexandre, & vous n'avez pas de démonstration Mathématique qu'il ait dû être; mais que diriez-vous si les Habitans des Planetes étoient à peu près dans le même cas? On ne sçauroit vous les faire voir, & vous ne pouvez pas demander qu'on vous les démontre comme l'on feroit une affaire de Mathématique; mais toutes les preuves qu'on peut souhaiter d'une pareille chose, vous les avez, la ressemblance entiere des Planetes avec la Terre qui est habitée, l'impossibilité d'imaginer aucun autre usage pour lequel elles eussent été faites, la fécondité & la magnificence de la Nature, de certains égards qu'elle paroît avoir eus pour les besoins de leurs Habitans, comme d'avoir donné des Lunes aux Planetes éloignées du

Soleil, & plus de Lunes aux plus éloignées; & ce qui est très-important, tout est de ce côté là, & rien du tout de l'autre, & vous ne sçauriez imaginer le moindre sujet de doute, si vous ne reprenez les yeux & l'esprit du Peuple. Enfin supposé qu'ils soient, ces Habitans des Planetes, ils ne sçauraient se déclarer par plus de marques, & par des marques plus sensibles; après cela, c'est à vous à voir si vous ne les voulez traiter que de chose purement vrai-semblable. Mais vous ne voudriez pas, reprit-elle, que cela me parût aussi certain qu'il me le paroît qu'Alexandre a été? Non pas tout-à-fait, répondis-je; car quoi que nous ayons sur les Habitans des Planetes autant de preuves que nous en pouvons avoir dans la situation où nous sommes, le nombre de ces preuves n'est pourtant pas grand. Je m'en vais renoncer aux Habitans des Planetes, interrompit-elle, car je ne sçai plus en quel rang les mettre dans mon esprit; ils ne



sont pas tout-à-fait certains, ils sont plus que vrai-semblables, cela m'embarasse trop. Ah ! Madame, repliquai-je, ne vous découragez pas. Les Horloges les plus communes & les plus grossières, marquent les heures, il n'y a que celles qui sont travaillées avec plus d'art qui marquent les minutes. De même les esprits ordinaires sentent bien la différence d'une simple vrai-semblance à une certitude entière. Mais il n'y a que les esprits fins qui sentent le plus ou le moins de certitude ou de vrai-semblance, & qui en marquent, pour ainsi dire, les minutes par leur sentiment. Placez les Habitans des Planètes un peu au-dessous d'Alexandre, mais au-dessus de je ne sçai combien de points d'histoire qui ne sont pas tout-à-fait prouvez, je croi qu'ils feront bien là. J'aime l'ordre, dit-elle, & vous me faites plaisir d'arranger mes idées ; mais pourquoi n'avez-vous pas déjà pris ce soin-là ?

Parce

Parce que quand vous croirez les Habitans des Planetes un peu plus, ou un peu moins qu'ils ne meritent, il n'y aura pas grand mal, répondis-je. Je suis sûr que vous ne croyez pas le mouvement de la Terre autant qu'il devoit être crû; en êtes-vous beaucoup à plaindre? Oh! pour cela, reprit-elle, j'en fais bien mon devoir, vous n'avez rien à me reprocher, je crois fermement que la Terre tourne. Je ne vous ai pourtant pas dit la meilleure raison qui le prouve, repliquai-je. Ah! s'écria-t-elle, c'est une trahison de m'avoir fait croire les choses, avec de foibles preuves. Vous ne me jugiez donc pas digne de croire sur de bonnes raisons? Je ne vous prouvois les choses, répondis-je, qu'avec de petits raisonnemens doux, & accommodez à votre usage; en eussai-je employé d'aussi solides & d'aussi robustes que si j'avois eu à attaquer un Docteur? Oüi, dit-elle, prenez-moi presentement

pour un Docteur , & voyons cette nouvelle preuve du mouvement de la Terre.

Volontiers , repris-je , la voici. Elle me plaît fort , peut-être parce que je croi l'avoir trouvée ; cependant elle est si bonne & si naturelle , que je n'oserois m'assurer d'en être l'Inventeur. Il est toujours sûr qu'un Sçavant entêté qui y voudroit répondre , seroit réduit à parler beaucoup , ce qui est la seule maniere dont un Sçavant puisse être confondu. Il faut ou que tous les Corps Celestes tournent en vingt-quatre heures autour de la Terre , ou que la Terre tournant sur elle-même en vingt-quatre heures , attribuë ce mouvement à tous les Corps Célestes. Mais qu'ils ayent réellement cette révolution de vingt-quatre heures autour de la Terre , c'est bien la chose du monde où il y a le moins d'apparence, quoique l'absurdité n'en saute pas d'abord aux yeux. Toutes

les Planetes font certainement leurs grandes révolutions autour du Soleil ; mais ces révolutions font inégales entre-elles , selon les distances où les Planetes font du Soleil ; les plus éloignées font leurs cours en plus de temps , ce qui est fort naturel. Cet ordre s'observe même entre les petites Planetes subalternes qui tournent autour d'une grande. Les quatre Lunes de Jupiter , les cinq de Saturne , font leurs cercles en plus ou moins de tems autour de leur grande Planete , selon qu'elles en font plus ou moins éloignées. De plus , il est sûr que les Planetes ont des mouvemens sur leurs propres centres , ces mouvemens font encore inégaux , on ne sçait pas bien sur quoi se regle cette inégalité , si c'est ou sur la differente grosseur des Planetes , ou sur leur differente solidité , ou sur la differente vitesse des Tourbillons particuliers qui les enferment , & des matieres liquides où

elles sont portées ; mais enfin l'inégalité est très certaine , & en general tel est l'ordre de la nature , que tout ce qui est commun à plusieurs choses , se trouve en même temps varié par des differences particulieres.

Je vous entens , interrompit la Marquise , & je croi que vous avez raison. Oüi, je suis de vôtre avis ; si les Planetes tournoient autour de la Terre, elles tourneroient en des tems inégaux selon leur distance, ainsi qu'elles font autour du Soleil ? n'est-ce pas ce que vous voulez dire ? Justement, Madame, repris-je ; leurs distances inégales à l'égard de la Terre devroient produire des differences dans ce mouvement pretendu autour de la Terre ; & les Etoiles fixes qui sont si prodigieusement éloignées de nous , si fort élevées au-dessus de tout ce qui pourroit prendre autour de nous un mouvement general , du moins situées en lieu où ce mouvement devroit être fort affoibli ,

n'y auroit-il pas bien de l'apparence qu'elles ne tourneroient pas autour de nous en vingt-quatre heures, comme la Lune qui en est si proche? Les Cometes qui sont étrangères dans nôtre Tourbillon, qui y tiennent des routes si différentes les unes des autres, qui ont aussi des viteffes si différentes, ne devroient-elles pas être dispensées de tourner toutes autour de nous dans ce même temps de vingt-quatre heures? mais non, Planetes, Etoiles fixes, Cometes, tout tournera en vingt-quatre heures autour de la Terre. Encore s'il y avoit dans ces mouvemens quelques minutes de difference, on pourroit s'en contenter; mais ils seront tous de la plus exacte égalité, ou plutôt de la seule égalité exacte qui soit au monde; pas une minute de plus ou de moins. En verité, cela doit être étrangement suspect.

Oh! dit la Marquise, puis qu'il est possible que cette grande égalité ne

soit que dans nôtre imagination ; je me tiens fort sûre qu'elle n'est point hors de là. Je suis bien-aîse qu'une chose qui n'est point du genie de la Nature , retombe entiere-ment sur nous , & qu'elle en soit déchargée , quoique ce soit à nos dépens. Pour moi , repris-je , je suis si ennemi de l'égalité parfaite , que je ne trouve pas bon que tous les tours que la Terre fait chaque jour sur elle-même , soient précisément de vingt-quatre heures , & toujours égaux les uns aux autres ; j'aurois assez d'inclination à croire qu'il y a des differences. Des differences, s'écria-t-elle ! & nos Pendules ne marquent-elles pas une entiere égalité ? Oh ! répondis-je , je récuse les Pendules ; elles ne peuvent pas elles-mêmes être tout-a fait justes, & quelquefois qu'elles le seront en marquant qu'un tour de vingt-quatre heures sera plus long ou plus court qu'un autre , on aimera mieux les croire déreglées ,

que de soupçonner la Terre de quelque irregularité dans ses révolutions. Voilà un plaisant respect qu'on a pour elle, je ne me fierois guere plus à la Terre qu'à une Pendule; les mêmes choses à peu près qui déregleront l'une, déregleront l'autre; je croi seulement qu'il faut plus de temps à la Terre qu'à une Pendule pour se déregler sensiblement, c'est tout l'avantage qu'on lui peut accorder. Ne pourroit-elle pas peu à peu s'approcher du Soleil? Et alors se trouvant dans un endroit où la matiere seroit plus agitée, & le mouvement plus rapide, elle feroit en moins de temps sa double révolution & autour du Soleil, & autour d'elle-même. Les années seroient plus courtes, & les jours aussi, mais on ne pourroit s'en appercevoir, parce qu'on ne laisseroit pas de partager toujours les années en trois cens soixante & cinq jours, & les jours en vingt-quatre heures. Ainsi sans vivre plus que



nous ne vivons presentement , on vivroit plus d'années; & au contraire, que la Terre s'éloigne du Soleil , on vivra moins d'années que nous , & on ne vivra pas moins. Il y a beaucoup d'apparence, dit-elle, que quand cela seroit , de longues suites de siècles ne produiroient que de bien petites differences. J'en conviens , répondis-je, la conduite de la Nature n'est pas brusque , & sa methode est d'amener tout par des degrez qui ne sont sensibles que dans les changemens fort prompts & fort aisez. Nous ne sommes presque capables de nous appercevoir que de celui des Saisons; pour les autres qui se font avec une certaine lenteur , ils ne manquent guere de nous échaper. Cependant tout est dans un branle perpetuel , & par consequent tout change ; & il n'y a pas jusqu'à une certaine Demoiselle que l'on a vûe dans la Lune avec des Lunettes , il y a peut-être quarante ans , qui ne

soit considérablement vieillie. Elle avoit un assez beau visage ; ses jouës se sont enfoncées , son nez s'est allongé , son front & son menton se sont avancez , de sorte que tous ses agrémens sont évanouïs, & que l'on craint même pour ses jours.

Que me contez-vous-là , interrompit la Marquise ? Ce n'est point une plaisanterie , repris-je. On apperçoit dans la Lune une figure particulière qui avoit de l'air d'une tête de femme qui sortoit d'entre des Rochers , & il est arrivé du changement dans cet endroit-là. Il est tombé quelques morceaux de Montagnes , & ils ont laissé à découvert trois pointes qui ne peuvent plus servir qu'à composer un front , un nez , & un menton de vieille. Ne semble-t-il pas , dit-elle , qu'il y ait une destinée malicieuse qui en veuille particulièrement à la beauté ? C'a été justement cette tête de Demoiselle qu'elle a été attaquer sur toute la

Lune. Peut-être qu'en récompense ; repliquai-je , les changemens qui arrivent sur nôtre Terre embellissent quelque visage que les gens de la Lune y voyent ; j'entens quelque visage à la maniere de la Lune , car chacun transporte sur les objets les idées dont il est rempli. Nos Astronomes voyent sur la Lune des visages de Demoiselles , il pourroit être que des Femmes qui observeroient, y verroient de beaux visages d'Hommes. Moi , Madame , je ne sçai si je ne vous y verrois point. J'avouë , dit-elle , que je ne pourrois pas me défendre d'être obligée à qui me trouveroit là , mais je retourne à ce que vous me disiez tout à l'heure ; arrive-t-il sur la Terre des changemens considerables ?

Il y a beaucoup d'apparence , répondis-je , qu'il en est arrivé. Plusieurs Montagnes élevées & fort éloignées de la Mer , ont de grands lits de Coquillages , qui marquent

nécessairement que l'eau les a autrefois couvertes. Souvent, assez loin encore de la Mer, on trouve des Pierres, où sont des Poissons pétrifiés. Qui peut les avoir mis là, si la Mer n'y a pas été? Les Fables disent que Hercule sépara avec ses deux mains deux Montagnes nommées Calpé & Abila, qui étant situées entre l'Afrique & l'Espagne, arrêtoient l'Océan, & qu'aussi-tôt la Mer entra avec violence dans les Terres, & fit ce grand Golfe qu'on appelle la Méditerranée. Les Fables ne sont point tout-à-fait des Fables, ce sont des Histoires des temps reculez, mais qui ont été défigurées, ou par l'ignorance des Peuples, ou par l'amour qu'ils avoient pour le merveilleux, très-anciennes maladies des hommes. Qu'Hercule ait séparé deux Montagnes avec ses deux mains, cela n'est pas trop croyable; mais que du temps de quelque Hercule, car il y en a cinquante, l'Océan ait enfon-

cé deux Montagnes plus foibles que les autres , peut-être à l'aide de quelque tremblement de Terre , & se foit jetté entre l'Europe & l'Afrique, je le croirois fans beaucoup de peine. Ce fut alors une belle tache que les Habitans de la Lune virent paroître tout à coup sur nôtre Terre; car vous sçavez , Madame , que les Mers font des taches. Du moins l'opinion commune est que la Sicile a été séparée de l'Italie , & Cypre de la Syrie ; il s'est quelquefois formé de nouvelles Isles dans la Mer ; des tremblemens de Terre ont abîmé des Montagnes , en ont fait naître d'autres , & ont changé le cours des Rivieres ; les Philosophes nous font craindre que le Royaume de Naples & la Sicile , qui font des terres appuyées sur de grandes voûtes souterraines remplies de souphre , ne fondent quelque jour , quand les voûtes ne seront plus assez fortes pour résister aux feux qu'elles ren-

ferment & qu'elles exhalent presentement par des soupiraux tels que le Vesuve & l'Etna. En voilà assez pour diversifier un peu le Spectacle que nous donnons aux Gens de la Lune.

J'aimerois bien mieux, dit la Marquise, que nous les ennuyassions en leur donnant toujours le même, que de les divertir par des Provinces abîmées.

Cela ne seroit encore rien, repris-je, en comparaison de ce qui se passe dans Jupiter. Il paroît sur sa surface comme des Bandes, dont il seroit envelopé, & que l'on distingue les unes des autres, ou des intervalles qui sont entr'elles, par les differens degrez de clarté ou d'obscurité. Ce sont des Terres & des Mers, ou enfin de grandes parties de la surface de Jupiter, aussi différentes entre-elles. Tantôt ces Bandes s'étrécissent, tantôt elles s'élargissent; elles s'interrompent quelque-

fois, & se réunissent ensuite ; il s'en forme de nouvelles en divers endroits, & il s'en efface, & tous ces changemens, qui ne sont sensibles qu'à nos meilleures Lunettes, sont en eux-mêmes beaucoup plus considérables, que si nôtre Ocean inondoit toute la Terre ferme, & laiffoit en sa place de nouveaux Continents. A moins que les Habitans de Jupiter ne soient Amphibies, & qu'ils ne vivent également sur la Terre & dans l'Eau, je ne sçai pas trop bien ce qu'ils deviennent. On voit aussi sur la surface de Mars de grands changemens, & même d'un mois à l'autre. En aussi peu de temps, des Mers couvrent de grands Continents, ou se retirent par un flux & reflux infiniment plus violent que le nôtre, ou du moins c'est quelque chose d'équivalent. Nôtre Planete est bien tranquille auprès de ces deux-là, & nous avons grand sujet de nous en louer, & encore plus

s'il est vrai qu'il y ait eu dans Jupiter des Pays grands comme toute l'Europe embrasés. Embrasés, s'écria la Marquise. Vraiment ce seroit-là une nouvelle confiderable ! Très-confiderable , répondis-je. On a vû dans Jupiter , il y a peut-être vingt-ans une longue lumiere , plus éclatante que le reste de la Planete. Nous avons eu ici des Déluges , mais rarement , peut-être que dans Jupiter ils ont rarement aussi de grands Incendies , sans préjudice des Déluges , qui y sont communs. Mais quoi qu'il en soit , cette lumiere de Jupiter n'est nullement comparable à une autre , qui selon les apparences , est aussi ancienne que le monde , & que l'on n'avoit pourtant jamais vûë. Comment une lumiere fait-elle pour se cacher , dit-elle ? Il faut pour cela une adresse singuliere.

Celle-là , repris-je , ne paroît que dans le temps des Crepuscules , de sorte que le plus souvent ils sont



assez longs & assez forts pour la couvrir, & que quand ils peuvent la laisser paroître, ou les vapeurs de l'horizon la dérobent, ou elle est si peu sensible, qu'à moins que d'être fort exact, on la prend pour les Crepuscules mêmes. Mais enfin depuis trente ans on l'a démêlée seurement, & elle a fait quelque temps les délices des Astronomes, dont la curiosité avoit besoin d'être réveillée par quelque chose d'une espee nouvelle; ils eussent eu beau découvrir de nouvelles Planetes subalternes, ils n'en étoient presque plus touchez; les deux dernieres Lunes de Saturne, par exemple, ne les ont pas charmez ni ravis, comme avoient fait les Satellites ou les Lunes de Jupiter; on s'accôûtume à tout. On voit donc un mois devant & après l'Equinoxe de Mars, lors que le Soleil est couché, & le Crepuscule fini, une certaine lumiere blanchâtre qui ressemble à une queuë de Comete.

mete. On la voit avant le lever du Soleil, & avant le Crepuscule vers l'Equinoxe de Septembre, & vers le Solstice d'Hiver on la voit soir & matin; hors de là elle ne peut, comme je viens de vous dire, se dégager des Crepuscules qui ont trop de force & de durée; car on suppose qu'elle subsiste toujours, & l'apparence y est toute entiere. On commence à conjecturer qu'elle est produite par quelque grand amas de matiere un peu épaisse qui environne le Soleil jusqu'à une certaine étendue; la plûpart de ses rayons percent cette enceinte, & viennent à nous en ligne droite; mais il y en a qui allant donner contre la surface interieure de cette matiere, en sont renvoyez vers nous, & y arrivent lorsque les rayons directs, ou ne peuvent pas encore y arriver le matin, ou ne peuvent plus y arriver le soir. Comme ces rayons réfléchis partent de plus haut que les rayons

directs, nous devons les avoir plutôt  
& les perdre plus tard.

Sur ce pied-là, je dois me dédire de ce que je vous avois dit, que la Lune ne devoit point avoir de Crepuscules, faute d'être environnée d'un air épais ainsi que la Terre. Elle n'y perdra rien, ses Crepuscules lui viendront de cette espece d'air épais qui environne le Soleil, & qui en renvoye les rayons dans des lieux où ceux qui partent directement de lui ne peuvent aller. Mais ne voilà-t-il pas aussi, dit la Marquise, des Crepuscules assurez pour toutes les Planetes, qui n'auront pas besoin d'être envelopées chacune d'un air grossier, puisque celui qui enveloppe le Soleil seul peut faire cet effet-là pour tout ce qu'il y a de Planetes dans le Tourbillon ? Je croirois assez volontiers que la Nature selon le penchant que je lui connois à l'œconomie, ne se feroit servir que de ce seul moyen. Cepen-

dant, repliquai-je, malgré cette économie, il y auroit à l'égard de notre Terre deux causes de Crepuscules, dont l'une, qui est l'air épais du Soleil, seroit assez inutile, & ne pourroit être qu'un objet de curiosité pour les Habitans de l'Observatoire; mais il faut tout dire, il se peut qu'il n'y ait que la Terre qui pousse hors de soi des vapeurs & des exhalaisons assez grossières pour produire des Crepuscules, & la Nature aura eu raison de pourvoir par un moyen general aux besoins de toutes les autres Planetes qui seront, pour ainsi dire, plus pures, & dont les évaporations seront plus subtiles. Nous sommes peut-être ceux d'entre tous les Habitans des Mondes de notre Tourbillon, à qui il falloit donner à respirer l'air le plus grossier & le plus épais. Avec quel mépris nous regarderoient les Habitans des autres Planetes, s'ils sçavoient cela?

Ils auroient tort, dit la Marquise,

on n'est pas à mépriser pour être envelopé d'un air épais , puisque le Soleil lui-même en a un qui l'enveloppe. Dites-moi , je vous prie , cet air n'est-il point produit par de certaines vapeurs que vous m'avez dit autrefois qui sortoient du Soleil , & ne sert-il point à rompre la première force des rayons , qui auroit peut-être été excessive ? Je conçois que le Soleil pourroit être naturellement voilé , pour être plus proportionné à nos usages. Voilà , Madame , répondis-je , un petit commencement de Système que vous avez fait assez heureusement. On y pourroit ajouter que ces vapeurs produiroient des espèces de pluyes qui retomberoient dans le Soleil pour le rafraîchir , de la même manière que l'on jette quelquefois de l'eau dans une forge dont le feu est trop ardent. Il n'y a rien qu'on ne doive présumer de l'adresse de la Nature , mais elle a une autre forte d'adresse , toute particulière pour

se dérober à nous, & on ne doit pas s'affurer aisément d'avoir deviné sa maniere d'agir, ni ses desseins. En fait de Découvertes nouvelles, il ne se faut pas trop presser de raisonner, quoi qu'on en ait toujours assez d'envie, & les vrais Philosophes sont comme les Elephans, qui en marchant ne posent jamais le second pied à terre, que le premier n'y soit bien affermi. La comparaison me paroît d'autant plus juste, interrompit-elle, que le merite de ces deux especes, Elephans & Philosophes, ne consistent nullement dans les agrémens extérieurs. Je consens que nous imitions le jugement des uns & des autres; apprenez - moi encore quelques-unes des dernières Découvertes, & je vous promets de ne point faire de Systèmes précipitez.

Je viens de vous dire, répondis-je, toutes les nouvelles que je sçai du Ciel, & je ne crois pas qu'il y en ait

de plus fraîches. Je suis bien fâché qu'elles ne soient pas aussi surprenantes & aussi merveilleuses que quelques Observations que je lisois l'autre jour dans un Abregé des Annales de la Chine, écrit en Latin. On y voit des mille Etoiles à la fois qui tombent du Ciel dans la Mer avec un grand fracas, ou qui se dissolvent, & s'en vont en pluye; cela n'a pas été vû pour une fois à la Chine, j'ai trouvé cette Observation en deux temps assez éloignez, sans compter une Etoile qui s'en va crever vers l'Orient, comme une fusée, toujours avec grand bruit. Il est fâcheux que ces spectacles-là soient reservez pour la Chine, & que ces Pays-ci n'en ayent jamais eu leur part. Il n'y a pas long-temps que tous nos Philosophes se croyoient fondez en experience, pour soutenir que les Cieux & tous les Corps Célestes étoient incorruptibles, & incapables de changement, & pendant ce temps-

là d'autres hommes à l'autre bout de la Terre voyoient des Etoiles se dif-foudre par milliers , cela est assez different. Mais , dit-elle , n'ai-je pas toujours ouï dire que les Chinois étoient de si grands Astronomes ? Il est vrai , repris-je , mais les Chinois y ont gagné à être separez de nous par un long espace de Terre , comme les Grecs & les Romains à en être separez par une longue suite de siecles , tout éloignement est en droit de nous imposer. En verité , je croi toujours de plus en plus , qu'il y a un certain Genie qui n'a point encore été hors de nôtre Europe , ou qui du moins ne s'en est pas beaucoup éloigné. Peut-être qu'il ne lui est pas permis de se répandre dans une grande étenduë de terre à la fois , que quelque fatalité lui prescrit des bornes assez étroites. Jouïssons-en tandis que nous le possedons ; ce qu'il a de meilleur , c'est qu'il ne se renferme pas dans les sciences & dans



les speculations sèches , il s'étend avec autant de succès jusqu'aux choses d'agrément , sur lesquels je doute qu'aucun Peuple nous égale. Ce sont celles-là , Madame , auxquelles il vous appartient de vous occuper ; & qui doivent composer toute votre Philosophie.



THETIS

**T H E T I S**  
**E T P E L É E ,**  
**T R A G E D I E**

Représenté pour la première fois  
**PAR L'ACADEMIE ROYALE**  
**DE MUSIQUE.**

L'An 1689.



PERSONNAGES  
DU PROLOGUE.

LA NUIT.  
LA VICTOIRE.

*Suite de la Victoire.*

LE SOLEIL.





# PROLOGUE

*Le Théâtre représente une Nuit.*

---

## SCENE I.

LA NUIT dans son Char.

**A**chevons notre cours paisible,  
Achevons de verser nos tranquilles Pavots;  
Mortels, dans votre sort pénible  
Le plus grand bien est le repos.  
Goutez ce calme heureux que le destin vous laisse,  
Le jour ne reviendra qu'avec trop de vitesse,  
Et mille soins divers  
S'empareront de l'Univers.

*On entend un bruit de Guerre.*

Quel bruit interrompt le silence  
De la Terre & des Cieux?  
D'où vient que dans ces lieux  
La Victoire s'avance?



## S C E N E II.

LA NUIT , LA VICTOIRE ,  
& sa Suite.

C H O E U R.

**A**llons , allons , ne tardons pas ,  
Un jeune HEROS nous appelle ;  
Allons le couronner dans l'horreur des combats ,  
La Victoire à jamais lui veut être fidelle ,  
Elle suivra toujours ses pas.

*On commence à voir un peu de clarté.*

L A V I C T O I R E .

O Nuit ! précipitez votre sombre carrière ,  
Déjà du Dieu du jour un foible éclat nous luit ;  
Cédez à la lumière ,  
Fuyez , fuyez , obscure Nuit.

L A N U I T .

Il n'est pas temps encor que le Soleil me chasse ,  
O Ciel ! par quelle nouveauté  
Vient-il si-tôt prendre ma place ,  
Et faire briller sa clarté ?

*La clarté augmente peu à peu.*

C H O E U R.

O Nuit ! précipitez votre sombre carrière ,  
Voyez quel est déjà cet éclat qui nous luit ,  
Cédez à la lumière ,

PROLOGUE. 245

Fuyez , fuyez , obscure Nuit.

L A N U I T.

Il faut ceder , je ne puis m'en défendre ,

Un trop grand éclat m'y réduit.

Quel prodige doit-on attendre

Dans le jour qui me suit ?

L A V I C T O I R E.

Le temps vous presse trop , vous ne pouvez l'ap-  
prendre.

C H O E U R.

Fuyez , fuyez , obscure Nuit.

*La Nuit se retire.*

\*\*\*\*\*

S C E N E I I I.

L A V I C T O I R E & sa Suite.

*On voit le Palais du Soleil qui commence à  
s'ouvrir.*

L A V I C T O I R E.

**D**U Palais du Soleil la barriere éclatante  
S'ouvre de moment en moment.

Marquons au Dieu du Jour qui remplit notre at-  
tente.

Combien à nos regards ce spectacle est charmant.

*Pendant que le Palais du Soleil acheve de  
s'ouvrir , la Suite de la Victoire en marque  
sa joie par des danses.*

X iij



## SCENE IV.

LE SOLEIL, LES HEURES, LA  
VICTOIRE & la Suite.

LE SOLEIL.

**V**ictoire, tu le vois, j'accomplis ma promesse,  
A suivre tes desirs tu vois que je m'empresse,  
L'ordre de l'Univers, & d'éternelles loix,

N'ont point de pouvoir qui m'arrête,  
Je vais partir plutôt que je ne dois,  
Pour éclairer la première conquête

**Du Fils du plus puissant des Rois.**

LA VICTOIRE

Je ne puis te marquer trop de reconnoissance,  
Soleil, quand tu répons à mon impatience.

Un grand Roi m'a prescrit de voler en des lieux  
Où son Auguste Fils, d'un courage intrepide,  
Expose des jours précieux,  
Ma course n'est jamais plus prompte & plus rapide,  
Que quand je suis les Loix d'un Roy si glorieux.

LE SOLEIL.

Pendant quelques moments encore

Laiſſons briller d'Aurore,

Et j'entre en ma carrière avec la même ardeur

Qui possède ton cœur.

Quel destin aujourd'hui commence !

Quelle brillante gloire aujourd'hui prend naissance!

Que de fameux exploits l'un à l'autre enchaînez  
S'offrent dans l'avenir à mes yeux étonnez !  
A ce vainqueur nouveau mille Ennemis se rendent,  
Mille superbes Murs tombent sous son effort.

Que vois-je ? quel illustre sort !

Il satisfait à tout ce que demandent  
Et l'Exemple qu'il suit , & le Sang dont il sort.

*Danses de la Suite de la Victoire & des Heures.*

C H O E U R.

Préparons , préparons nos Palmes immortelles  
Pour tant d'exploits guerriers ;  
Pour des conquêtes si belles  
Préparons tous nos Lauriers.

LE S O L E I L *dans son Char.*

Je commence mon cours , va , pars ainsi que moi,  
Victoire accordons-nous à servir un grand Roy.

*Le Soleil part , & la Victoire s'envole.*







A C T E U R S  
D E L A T R A G E D I E

J U P I T E R.

N E P T U N E.

M E R C U R E.

P E L E ' E , *Roi de Theſſalie.*

T H E T I S , *Déſſe de la Mer.*

D O R I S , *Nymphe de la Mer.*

C Y D I P P E , *Nymphe de la Mer.*

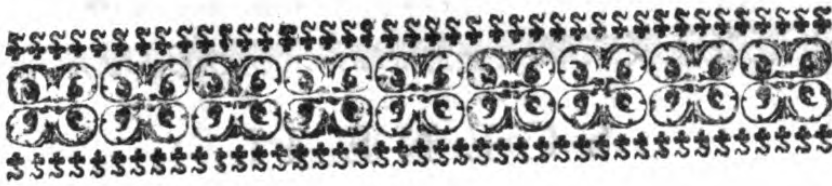
LES TROIS SYRENES.

UN TRITON.

LES MINISTRES DU DESTIN.

LES TROIS EUMENIDES.





# THETIS ET PELEÉE, TRAGEDIE.



## ACTE PREMIER.

*Le Théâtre représente le Palais de Thetis.*

### SCENE PREMIERE.

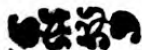
PELE'E.

QUE mon destin est déplorable!  
En vain à mes soupirs Thetis est favorable,

Helas ! Neptune en est charmé,

La crainte que nous cause un Dieu si redoutable  
Tient toujours dans nos cœurs ce beau feu ren-  
fermé.

Quelles sont tes rigueurs , Amour impitoyable !  
Il est encor des maux pour un Amant aimé.





## SCENE II.

PELE'E, DORIS, CYDIPPE.

DORIS.

**Q**uoy ? je vous trouve seul ? Thetis attend  
 Neptune ;  
 Lorsqu'il vient à ses yeux faire briller sa Cour ,  
 Il semble que d'un si beau jour  
 L'éclat vous importune.  
 La retraite ne plaît qu'à des cœurs pleins d'amour.

PELE'E.

Moi , Nymphé , j'aimerois ? non , mon cœur est  
 paisible ,  
 Non , mon cœur n'est point enflamé.

DORIS.

On dit d'un air moins animé  
 Que l'on est insensible.

PELE'E.

Par le seul mot d'amour vous m'avez allarmé.

DORIS.

C'est en vain qu'un Amant tâche de se contraindre ,  
 En vain il cache son ardeur ,  
 Les efforts qu'il se fait pour feindre  
 Trahissent malgré lui le secret de son cœur.

J'ignore quel Objet dans votre ame a fait naître  
 Des feux qui n'osent éclater ;

Mais vous aimez, j'ai scû le reconnoître,  
Ne cherchez point à me faire douter.

P E L E' E.

J'aimerois, si l'amour sincère  
Pouvoit s'affurer d'être heureux ;  
Mais souvent les plus beaux feux  
Trouvent un objet severe ;

Souvent on préfere  
L'Amant le moins amoureux.

Neptune aime Thetis, c'est à moi qu'il confie  
Ses secrets sentimens ;  
Mais ses tourmens  
Me font voir sans envie  
Le destin des Amants.

D O R I S.

De quoi peut vous servir une feinte éternelle ?  
Roi des Thessaliens, fameux par vos exploits,  
Vous aimez, vous serez fidele ;  
D'où vient que vous n'osez découvrir vôtre choix ?

Avec une gloire éclatante  
Vous flaterez la vauité  
D'une fiere Beauté ;  
Avec une flâme constante,  
Vous pourrez d'une Indifferente  
Vaincre la cruauté.

Avec une gloire éclatante,  
Avec une flâme constante,  
On est aisément écouté.

P E L E' E.

Vous tâchez vainement d'animer mon courage,

## THETIS ET PELE'E

Quand je serois Amant , croirois-je vos discours ?

La crainte est touÿours

Le cruel partage

Des tendres amours.

D O R I S.

L'espoir est touÿours

Le charmant partage

Des tendres amours.

P E L E ' E & D O R I S.

La crainte

L'espoir } est touÿours

Le charmant } partage

Le cruel

Des tendres amours.



## S C E N E I I I.

THETIS , DORIS , PELE'E , CYDIPPE,

Nymphes de la Suite de Thetis.

D O R I S.

**D**esse , avec plaisir nous allons voir la Fête

Que le Dieu des Eaux nous apprête,

T H E T I S.

J'espere qu'en ce jour votre amitié pour moy

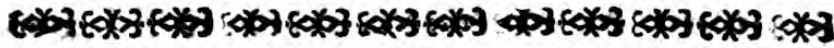
Vous fera partager l'honneur que je reçoÿ.

*On voit venir de loin les Syrenes , & on*

*entend leur Musique.*

Mais nous voyons déjà les Syrenes paroître ,

Nous entendons leurs doux concerts,  
 Préparons-nous à voir bientôt le Maître  
 Des vastes Mers.



S C E N E I V.

THETIS, DORIS, PELE'E, LES  
 SYRENES, Nymphes de la Suite de  
 Thetis, Nereïdes qui accompagnent les  
 Syrenes.

**N** O S chants harmonieux forcent tout à se ren-  
 dre,

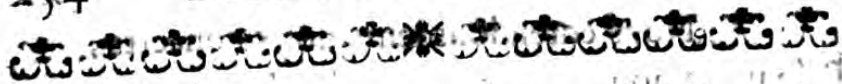
Nous disposons des cœurs à notre gré :  
 Dès que nos voix se font entendre,  
 Notre triomphe est assuré.

*Danses des Nereïdes.*

LES SYRENES à *Thetis.*

Prenez d'aimables chaînes,  
 Que nos chansons ne soient pas vaines  
 Pour la première fois ;  
 Est-il des rigueurs inhumaines  
 Pour un fidèle amour annoncé par nos voix ?





SCENE V.

NEPTUNE, THETIS, PELEE,  
TRITONS & FLEUVES de la Suite de  
Neptune, DORIS, SYRENES, NE-  
REIDES.

CHOEUR de Tritons & de Fleuves.

**E**mpressons-nous à plaire au Dieu des Ondes,  
Il adore Thetis, adorons ses beaux yeux,  
Les Amours descendront dans nos Grottes profon-  
des,

Ils regnent jusque dans ces lieux.

NEPTUNE à *Thetis*.

Voyez, belle Déesse,

Voyez toute ma Cour vous marquer son transport,

Je vous soumets par ma tendresse

Tout ce qui m'est soumis par les ordres du Sort.

Jupiter m'enleva le plus noble partage ;

Mais l'Empire des Mers où je donne la loy,

Sur l'Empire des Cieux doit avoir l'avantage,

Quand vous regnerez avec moy.

THETIS.

Je doute que du Sort la suprême puissance

M'ait destinée à cet honneur ;

Mais je reçois vos soins avec reconnoissance,

C'est le seul sentiment qui dépend de mon cœur.

NEPTUNE.

Je me flate que ma constance

Doit m'attirer une autre récompense ;

Aimez , aimez à votre tour ,  
C'est l'amour seul qui peut payer l'amour.

*Danses de Divinitez de la Mer.*

CHOEUR de toutes les Divinitez.  
Tout reconnoît l'Amour , tout se plaît dans ses  
chaînes ,

Tout cede à ses loix souveraines ;  
Mais il n'est rien dans l'Univers  
Qui lui soit plus soumis que l'Empire des Mers.

UN TRITON.

C'est dans nos flots que Venus prit naissance ,  
Nous fûmes les premiers sous son obéissance.

La Mere d'Amour fit sur nous  
L'assay de ses traits les plus doux.

NEPTUNE aux Divinitez de la Mer.

Je suis content de votre zèle.  
Il ne sçauroit mieux éclater.

*à Thetis.*

Je vous quitte , aimable immortelle ,  
Songez à la grandeur où vous pouvez monter :  
Mais songez encor plus à mon amour fidele.

*Neptune sort avec les Divinitez de la Mer.*







## SCENE VI.

## THE TIS ET PELE'E.

PELE'E.

**J**E viens de soutenir le spectacle fatal  
 Des hommages pompeux que vous rend mon Rival,  
 Pour me payer d'une peine si dure,  
 Vos plus tendres regards ne me font-ils pas dûs ?  
 Parlez, ou que du moins un soupir me rassure  
 Contre les soins que l'on vous a rendus.

THE TIS.

Perdez une crainte importune,  
 Je viens d'apprendre encor que mes foibles attraits  
 Vous donnent un Rival plus puissant que Neptune,  
 Et mon cœur est à vous plus qu'il n'y fut jamais.

PELE'E.

Ah ! Jupiter est ce Rival terrible.

THE TIS.

C'est lui qui va m'offrir des soupirs superflus.

PELE'E.

Quoi ! Jupiter pour vous est devenu sensible ?  
 Ma peine étoit trop foible, & rien n'y manque plus,

Daignez me pardonner ma crainte & mes allarmes,  
 Si j'en croiois les troubles que je sens  
 Je me plaindrois de l'excès de vos charmes,  
 Lorsqu'ils me font des Rivaux si puissants.

THE TIS.

THETIS.

Vous remportez des victoires nouvelles ;  
 Quand je fais des Amants nouveaux :  
 Si mes conquêtes sont trop belles ,  
 Vos triomphes en sont plus beaux.

PELE'E.

Je ne suis qu'un Mortel , c'est en vain que j'espère ;  
 Ces Dieux empressez à vous plaire  
 Me font sentir trop vivement  
 Que je suis un temeraire  
 D'oser être votre Amant.

THETIS.

Dans l'empire d'Amour on tient le rang suprême ,  
 Dès que l'on sçait charmer :  
 Un mortel qui se fait aimer ,  
 Est égal à Jupiter même.

Dans l'empire d'amour on tient le rang suprême ,  
 Dès que l'on sçait charmer.

PELE'E.

Lorsque j'obtiens de vous un si doux sacrifice ,  
 O Ciel ! dans quels malheurs il faut que je languisse !  
 J'espérois que l'Hymen finiroit mon tourment ,  
 Mais tout s'oppose à cet espoir charmant ;  
 Plus vous m'aimez , plus je sens le supplice  
 D'être aimé vainement.

THETIS & PELE'E.

Faut-il que tout s'unisse  
 Contre de si beaux feux ?

Helas ! quelle injustice !

Les plus tendres amours sont les plus malheureux.

T H É T I S.

Redoublons , s'il se peut , notre ardeur mutuelle ,  
Par notre amour tâchons à surmonter  
La fortune cruelle.

T H É T I S &amp; P É L É E.

Aimons, c'est le seul bien qu'on ne peut nous ôter.



## A C T E II.

*Le Theatre represente un Rivage de la Mer.*

## S C E N E I.

D O R I S, C I D I P P E.

C I D I P P E.

**V**ous suivez un penchant trop flatteur & trop  
doux ,

Je doute que Pelée ait de l'amour pour vous.

Son feu , s'il vous aimoit , craindroit moins de pa-  
roître ,

Ses soins seroient plus empressez ;

Il vous tient des discours douteux , embarraslez ,

L'Amour par ses regards ne se fait point connoître ;

On l'apperçoit bien mieux

Dans votre bouche & dans vos yeux.

DORIS.

Non, j'aime trop pour m'y pouvoir méprendre.

Des soins toujours craintifs, un timide embarras,  
Sont les effets de l'Amour le plus tendre;  
C'est en soupirant tout bas  
Qu'il se fait le mieux entendre.

CIDIPPE.

On croit facilement qu'on inspire les feux  
Que l'on ressent soi-même,  
On se flate si-tôt qu'on aime,  
Et tout paroît amour à des yeux amoureux.

DORIS.

Pelée aime en secret, tout marque sa tendresse,  
A quel Objet ses vœux pourroient-ils être offerts?  
Il voit souvent Thetis, mais le soin qui le presse  
Est de servir le Dieu des Mers,  
Il n'est pas son Rival auprès d'une Déesse.

Tout semble déclarer  
Que c'est moi qu'il adore;  
Mais j'en crois mieux encore  
Mon cœur qui m'en ose assurer.

CIDIPPE.

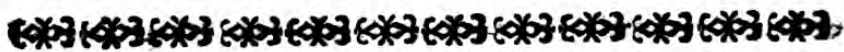
Ne serai-je point trop sincère,  
Si je vous avertis  
D'un secret qui doit vous déplaire?  
J'ai vû dans un lieu solitaire  
Pelée entretenir Thetis.  
Le hazard seul n'eût pû les y conduire,

260 THETIS ET PELE'E

Sans entendre leurs voix je scûs assez m'instruire  
De leurs mutuelles amours ;  
Par leurs regards j'entendis leurs discours.

D O R I S.

Il aimeroit Thetis ? Ciel , cet affreux supplice  
Seroit-il réservé pour ma secrète ardeur ?  
Mais je la vois , pour lire dans son cœur  
Je veux employer l'artifice.



S C E N E II.

THE TIS, DORIS, CIDIPPE.

D O R I S.

**D** Eesse , venez-vous sur ce bord écarté  
Rêver aux conquêtes brillantes  
Que fait votre beauté ?

T H E T I S.

Ce qui peut les rendre charmantes  
N'est que la seule vanité.

Les Dieux ont peu d'amour , on ne doit point at-  
tendre

Que leur cœur tout entier s'en laisse posséder ,  
Ces Amans sont aisez à prendre ,  
Et difficiles à garder.

D O R I S & C I D I P P E.

Un tendre amour doit avoir l'avantage  
Sur un rang éclatant ,  
Le plus glorieux hommage.

Est celui d'un cœur constant.

D O R I S.

Quelquefois un Mortel me jure  
 Qu'il est touché du pouvoir de mes yeux ;  
 Si j'en étois bien sûre,  
 Je le préférerois aux Dieux.

T H E T I S.

Et quel est cet Amant ? l'amitié vous engage  
 A me laisser entrer dans un secret si doux.

D O R I S.

Pelée a pris des soins . . . vous changez de visage ?  
 Pourquoi vous troublez-vous ?

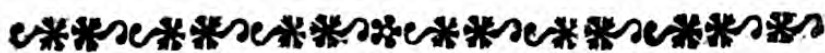
T H E T I S.

J'ignorois qu'il fût dans vos chaînes,  
 Avec bien du mystère il a conduit ses feux.

D O R I S.

L'Amour discret cache ses peines,  
 Et l'Objet même de ses vœux.

Mais je vois Mercure descendre,  
 Je crois que sans témoins vous le voulez entendre.



S C E N E I I I.

T H E T I S, M E R C U R E.

M E R C U R E.

**J**upiter attiré par vos divins appas.  
 Va paroître ici bas.

262 THETIS ET PELEE

Quand Neptune vous rend les armes ,  
Ce triomphe pour vous est trop peu glorieux ;  
L'Amour devoit à tant de charmes  
La conquête d'un Dieu maître des autres Dieux.

THE T I S.

Je ſçai que Jupiter tient tout ſous ſon Empire ,  
Que les Dieux révérent ſes loix ;  
Mercure , on n'a rien à me dire  
Sur le reſpect que je lui dois.



S C E N E I V.

THE T I S.

**T**ristes honneurs , gloire cruelle ,  
Ah ! que vous me gênez !  
Tristes honneurs , gloire cruelle ,  
Pourquoi m'êtes-vous destinez ?

Mon Amant n'est qu'un infidele !  
Dieux ! quel trouble ſaiſit tous mes ſens étounez !  
Le perfide trahit une flâme ſi belle !

Helas ! mes jours infortunez  
Vont couler dans l'horreur d'une peine éternelle.  
Tristes honneurs , gloire cruelle ;  
Pourquoi m'êtes-vous destinez ?

Vous qu'en ces lieux l'Amour appelle ,  
Retournez dans le Ciel que vous abandonnez ,  
Laissez-moi m'occuper de ma douleur mortelle ;

A de trop justes pleurs mes yeux sont condamnez.  
 Tristes honneurs, gloire cruelle ;  
 Pourquoi m'êtes-vous destinez ?



SCÈNE V.

THÉTIS, PÉLÉE.

PÉLÉE.

**E**Nfin je vous revois, quel bonheur pour ma flamme !

Que ces moments me semblent doux !

THÉTIS.

Allez chercher Doris, elle a touché votre ame,  
 Je sçai que votre cœur se partage entre nous.

PÉLÉE.

O Ciel ! que vous entens-je dire ?

Quoi ? lorsqu'à votre hymen vous souffrez que j'aspire...

THÉTIS.

Non, Ingrat, non, Perfide, il n'y faut plus penser,  
 Mon hymen t'eût comblé de gloire,  
 Mais il te plaît d'y renoncer  
 Par une trahison si noire.

Non, Ingrat, non, Perfide, il n'y faut plus penser.

PÉLÉE

Ah ! quels noms pleins d'horreur me faites - vous entendre ?

Quel traitement, grands Dieux ! & l'amour le plus tendre



264 THETIS ET PELE'E

Peut-il se l'être attiré ?

T H E T I S,

Ton crime est trop assuré ,

Tu ne sçaurois t'en défendre :

En vain des plus grands Dieux j'avois touché le  
cœur ,

Je te sacrifiois leur majesté suprême ,

Et j'eusse encor voulu que Jupiter lui-même

Eût eû plus de grandeur.

Tu me fais cependant la plus cruelle injure ,

Tu brûles pour d'autres appas ;

Quel destin est le mien ? hélas !

C'est le sort d'une ardeur trop fidelle , & trop pure

De trouver toûjours des ingrats.

P E L E ' E .

Le croyez vous , belle Déesse ?

Quoi ? vous m'aimez , & de votre tendresse

J'ignorerois le prix ?

Quoi ? vous m'aimez , & j'aimerois Doris ?

Le croyez-vous , belle Déesse ?

Ah ! pour vous détromper d'un soupçon qui me  
blesse ,

J'irai , même à vos yeux , l'accabler de mépris.

T H E T I S .

Ne croy point m'ébloiir par une fausse adresse.

*On voit des Eclairs , & on entend le Tonnerre.*

Mais je puis me vanger , ces Eclairs que je voy ,

Ce Tonnerre qui gronde ,

M'annoncent le Maître du Monde.

Je

Je ſçaurai me forcer à recevoir ſa foy ,  
 Mon cœur s'eſt engagé ſur l'apparence vaine  
 Des feux que tu feignis pour moi ,  
 Et je veux l'en punir en m'impoſant la peine  
 D'en aimer un autre que toi.

P E L E E.

Et moi , je vais le voir ce Rival redoutable ,  
 Pour attirer ſur moi ſa haine impitoiable  
 Mon amour va ſe découvrir ,  
 Je vous paroïs coupable ,  
 Je ne cherche plus qu'à mourir.

T H E T I S.

Ah ! que dis-tu ? fuy ſa preſence ,  
 Quitte des lieux pleins de danger.

P E L E E.

Si je vous ai pû faire une mortelle offenſe ;  
 C'eſt au Tonnerre à vous vanger.

T H E T I S.

Eloigne-toi , le bruit redouble ,  
 Je ne puis plus te voir icy ſans trouble.

P E L E E.

A me chaffer vos efforts ſeront vains ,  
 Si je ne vois finir votre injuſtice extrême.

T H E T I S.

Va , fuy ; te montrer que je crains ,  
 C'eſt te dire aſſez que je t'aime.

*Jupiter descend du Ciel.*



## SCENE VI.

JUPITER, THETIS.

**D**Eesse, dans ces lieux mon amour me conduit  
 Avec tout l'éclat qui me suit ;  
 Pour d'autres Beutez moins charmantes  
 J'ai souvent emprunté des formes différentes,  
 Mais il faut que mes soins soient plus dignes de  
 vous ;

Il faut qu'à vos attraits mon hommage réponde,  
 Et c'est comme Maître du Monde  
 Que je veux être à vos genoux.

THETIS.

Permettez que mon cœur prenne peu d'affurance  
 Sur des soins trop flatteurs que je n'attendois pas,  
 Je sçai quels sont mes appas,  
 Et quelle est votre constance.

JUPITER.

Il est vrai que jusqu'à ce jour  
 J'ai pris pour cent Beutez un inconstant amour ;  
 Mais votre gloire en deviendra plus belle,  
 Lorsqu'à vos charmes seuls mes vœux seront offerts,  
 Et vous triompherez de tant d'Objets divers  
 En me rendant fidele.

Rien n'est plus doux que d'arrêter  
 Un cœur volage,

TRAGÉDIE.

267

C'est un avantage  
Dont vous devez vous flater.

T H E T I S.

Rien n'est capable d'arrêter  
Un cœur volage,

C'est un avantage  
Dont on ne peut se flater.

E N S E M B L E.

Rien n'est { plus doux que } d'arrêter  
          { capable           }

Un cœur volage,  
C'est un avantage

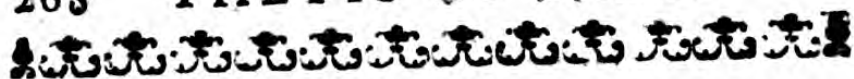
Dont { vous devez vous } flater.  
      { on ne peut se     }

J U P I T E R.

Vous refusez de croire  
Que mon cœur pour jamais soit sous votre pouvoir,  
Vous ignorez encor quel est votre victoire,  
Et bien vous allez le sçavoir.

Changez-vous, Lieux rustiques,  
En Jardins magnifiques,  
Et vous, Peuples divers,  
Venez en un instant, & traversez les airs.





## S C E N E V I I.

*Le Theatre change, & represente des Jardins ; dans le même temps on voit paroître quatre Troupes des quatre Peuples les plus differents & les plus éloignez les uns des autres qui fussent connus du temps des Fables. La premiere est de Grecs, la seconde de Perses, la troisiéme d'Ethiopiens, & la quatriéme de Scithes.*

JUPITER, THETIS, MERCURE,

Troupes des quatre Peuples.

J U P I T E R.

**V**ous qui de tous les lieux que le Soleil éclaire  
 Par mes ordres puissans accourez à la fois,  
 Peuples, qui sous diverses loix  
 N'avez rien de commun que l'ardeur de me plaire,  
 Soiez attentifs à ma voix.

Vos vœux ne seront point désormais legitimes,  
 Je ne recevrai point d'encens ni de victimes,  
 Si le nom de Thetis n'est joint avec le mien ;  
 Sans cet aimable nom je n'écoute plus rien.

Thetis a sçû charmer le Maître du Tonnerre,  
 Et le plus grand des Immortels,  
 Il faut que sur toute la Terre  
 Elle partage ses Autels.

CHOEUR.

Thetis à sçû charmer le Maître du Tonnerre ,  
 Et le plus grand des Immortels ;  
 Il faut que sur toute la Terre  
 Elle partage ses Autels.

*Les Grecs & les Perses rendent leurs homma-  
 ges à Thetis par des Danses.*

CHOEUR des Grecs & des Perses.

Aimez , Déesse ,  
 Tout vous en presse ,  
 Rendez heureux  
 Jupiter amoureux.

Un Dieu puissant reçoit nos vœux sans cesse  
 Et de ce Dieu vous recevez les vœux.

Aimez , Déesse ,  
 Tout vous en presse ,  
 Rendez heureux  
 Jupiter amoureux.

De vos desirs si la Gloire est maîtresse ,  
 La gloire même approuvera vos feux.

Aimez , Déesse ,  
 Tout vous en presse ,  
 Rendez heureux  
 Jupiter amoureux.

*Danses des Ethiopiens & des Scithes.*

CHOEUR des quatre Peuples.

Que toutes nos voix se confondent

270 THETIS ET PELE'E

Pour chanter de Thetis les triomphants appas.

Que tout les celebre icy bas ,

Que les cieux même nous répondent.

Le Souverain des Dieux veut à tout l'Univers

Vanter la gloire de ses fers.

*On entend une Tempête qui s'élève.*

CHOEUR des Peuples.

Quel bruit soudain nous épouvante !

Quelle tempête ! quelle horreur !

Les Vents sont déchainés , & l'Onde menaçante

Répond aux Vents avec fureur.

*Neptune paroît sur la Mer.*



SCENE VIII.

JUPITER, NEPTUNE, MERCURE,  
PEUPLES.

*Neptune paroît sur la Mer.*

NEPTUNE.

DE quels chants odieux retentit ce rivage ?

Jupiter sçait il bien que c'est moi qu'il outrage ?

A-t-il quitté les cieux pour braver mon courroux ,

En m'enlevant l'Objet de mes vœux les plus doux ?

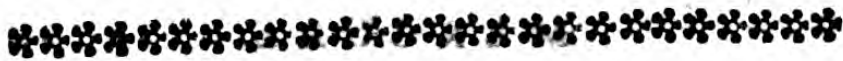
JUPITER.

Oùï, j'adore Thetis , & n'en fais point mystere ,

Vous, si vous m'en croiez , Neptune , épargnez-vous

Les impuissants transports d'une vaine colere.

*Jupiter sort suivi des Peuples.*



## S C E N E I X.

NEPTUNE, MERCURE

*Neptune sort de la Mer, & la Tempête  
continue.*

**N E P T U N E.**  
**M**E croit-il donc soumis à ses commandemens ?

Quoi ? me croit-il sous son obéissance ?

Ah ! dans le juste éclat de mes ressentimens  
Mon bras se servira de toute sa puissance,  
Je confondrai les Elemens,  
J'exciterai mes flots, & par leur violence  
Je causerai partout d'affreux débordemens ;  
Et sur la Terre entière exerçant ma vengeance,  
J'ébranlerai ses fondemens.

**M E R C U R E.**

S'il faut que Jupiter s'obstine  
Dans l'amour dont il est blessé,  
Je vois d'une affreuse ruine  
L'Univers menacé.

Songez à prévenir les maux que j'apprehende,  
L'intérêt commun le demande.

**N E P T U N E.**

Ne croyez point m'intimider,  
Non, non, que Jupiter se rende,  
J'ai prévenu les feux, c'est à lui de céder.

Z iij



M E R C U R E.

Une puissance plus grande  
 Entre vous peut décider ;  
 Consultez le Destin, le Destin vous commande,  
 Son Arrêt doit vous accorder.  
 La fin de vos débats ne peut être plus prompte,  
 Vous sçauvez qui des deux doit obtenir Thetis.

N E P T U N E.

J'y consens, au Destin nous nous rendons sans  
 honte,  
 Il nous tient tous assujettis.



## A C T E III.

*Le Théâtre représente le Temple du Destin.*

## S C E N E I.

LES MINISTRES DU DESTIN.

UN DES MINISTRES.

O Destin ! quelle puissance  
 Ne se soumet pas à toi !  
 Tout fléchit sous ta loi,  
 Tes ordres n'ont jamais trouvé de résistance.  
 O Destin ! quelle puissance  
 Ne se soumet pas à toi ?

UN DES MINISTRES.

Malgré nous tu nous entraînes

Où tu veux,

C'est toi qui nous amenes

Tous les événemens heureux ou malheureux.

Tu les as liez entr'eux,

Avec d'invisibles chaînes ;

Par des moyens secrets

Ton pouvoir les prépare,

Et chaque instant déclare

Quelqu'un de tes Arrêts.

CHOEUR.

O Destin ! quelle puissance

Ne se soumet pas à toi ?

Tout fléchit sous ta loi,

Tes ordres n'ont jamais trouvé de résistance.

O Destin ! quelle puissance

Ne se soumet pas à toi ?

UN DES MINISTRES.

C'est en vain qu'un Mortel pleure, gemit, soupire,

Un Dieu voudroit en vain t'opposer sa fierté !

Rien ne change les loix qu'il te plaît de prescrire,

Ton inflexible dureté

Fait la grandeur de ton Empire,

Ton inflexible dureté

En fait la Majesté.





## S C E N E II.

LES MINISTRES DU DESTIN, PELE'E.

P E L E'E.

**M**inistres du Destin, je viens pour vous ap-  
prendre  
Que dans ces lieux Neptune va se rendre,  
Neptune vient vous consulter,  
Quel spectacle plus doux peut jamais vous flatter!

C H O E U R.

O Destin ! quelle puissance  
Ne se soumet pas à toi ?  
Tout fléchit sous ta loi,  
Tes ordres n'ont jamais trouvé de résistance.  
O Destin ! quelle puissance  
Ne se soumet pas à toi ?

U N D E S M I N I S T R E S.

Les Dieux ont partagé le Monde,  
Et leur pouvoir est différent ;  
Mais ton vaste Empire comprend  
Les Cieux, l'Enfer, la Terre & l'Onde.  
Les Dieux ont partagé le Monde,  
Mais tu réunis tout sous un pouvoir plus grand.

P E L E'E.

Daignez aussi sur mes peines secrètes  
Des Arrêts du Destin être les Interpretes.

Nous ne répondons point aux Mortels curieux ;  
L'Oracle du Destin n'est que pour les grands  
Dieux.

*Les Ministres sortent.*



SCÈNE III.

PELÉE.

Ciel ! en voyant ce Temple redoutable,  
De quel frémissement je me sens agité !

C'est ici qu'il est arrêté

Si je dois être heureux ou misérable ;

Cet Ordre, quel qu'il soit, doit être exécuté ;

Mais l'avenir impenetrable

Le cache encor dans son obscurité,

Quel doute insupportable !

Qu'un Amant en est tourmenté !

Inflexible Destin, dans tes Loix éternelles

N'as-tu suivi qu'un aveugle hazard ?

Helas ! n'as-tu point eu d'égard

Pour les Amans fideles ?

Non, non, je tâche en vain à flater mes ennuis,

Par l'état où tu me réduis,

Je reconnois déjà l'effet de tes caprices ;

Et n'exerces-tu pas toujours

Tes plus cruelles injustices

Sur les plus fidelles amours ?



## SCENE IV.

PELE'E, DORIS.

DORIS.

O U je me trompe , ou c'est votre tendresse  
 Qui dans ces lieux vous amene avec nous.  
 A l'Arrêt du Destin votre cœur s'interesse ;  
 Mais je crains qu'il ne donne une aimable Déesse  
 A quelque Dieu plutôt qu'à vous.

PELE'E.

Je ne crains , ni n'espere.  
 L'avenir qui m'est préparé  
 Sçaura toujours me plaire,  
 Et le Destin peut faire  
 Ses Arrêts à son gré.

DORIS.

Je connois votre flâme,  
 C'est en vain que vous déguisez.

PELE'E.

Plus vous voulez penetrer dans mon ame,  
 Plus vous vous abusez.

*Il sort.*



S C E N E V.

D O R I S.

**J**E ne le vois que trop, mes feux sont méprifés.

J'ai crû que l'on m'aimoit, j'ai pris des efpérances  
Sur de trop foibles apparences ?

Ciel ! quelle honte pour mon cœur  
D'être tombé dans une erreur fi vaine !

Et quelle peine  
De renoncer à cette douce erreur !

Mais que fert ma plainte impuiffante ?  
Il faut punir & fe vanger.

Que par fes maux l'Ingrat reffente  
Dans quels maux il m'a fçu plonger ;  
Il faut punir & fe vanger.

Tout ce que la fureur prefente,  
Eft permis pour fe foulager ;  
Il faut punir & fe vanger.



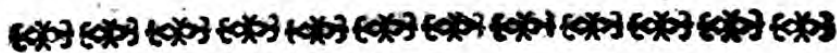
S C E N E V I.

NEPTUNE, DORIS, Suite de Neptune.

N E P T U N E.

**Q**U'on ne me fuive plus, allez, que l'on m'at-  
tende,

Je veux que fans témoins cet Oracle fe rende.



## S C E N E V I I.

N E P T U N E.

**C**édez pour quelque temps , importune Grandeur ,

Cédez au tendre amour qui regne dans mon cœur.

Moi que les vastes Mers reconnoissent pour Maître,

Je viens en tremblant reconnoître

Un plus grand pouvoir dans ces lieux ;

L'Amour qui m'y réduit sçait abaisser les Dieux ,

Sa force contre nous affecte de paroître.

Cédez pour quelque temps , importune grandeur ,

Cédez au tendre amour qui regne dans mon cœur.



## S C E N E V I I I.

N E P T U N E , M I N I S T R E S D U D E S T I N.

U N D E S M I N I S T R E S.

**D**ieu de la Mer quel sujet vous amene !

N E P T U N E.

Mon amour pour Thetis cause toute ma peine ,

Jupiter vient troubler mes feux ,

Prononcez qui de nous verra remplir ses vœux.

U N D E S M I N I S T R E S.

Destin , un grand Dieu te demande

Quel succès tu veux qu'il attende ;  
 Dans tes secrets il cherche à pénétrer ,  
 Daigneras-tu les déclarer ?

*Le Ministre est saisi tout à coup d'une espèce  
 d'entoufflement, & il continue.*

Qu'un respect plein d'épouvante  
 Fasse tout trembler ,  
 L'avenir va se révéler ,  
 Que tout l'Univers ressente  
 Un respect plein d'épouvante ,  
 Le Destin est prêt à parler.

CHOEUR.

Qu'un respect plein d'épouvante  
 Fasse tout trembler ,  
 L'Avenir va se révéler.  
 Que tout l'Univers ressente  
 Un respect plein d'épouvante ,  
 Le Destin est prêt à parler.

*On entend une voix qui sort du fond du Temple.*

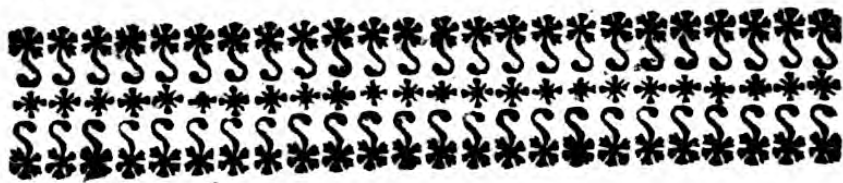
ORACLE.

Ecoutez , Dieu de l'Onde,  
 Tout ce que le Destin permet qu'on vous réponde.  
 L'Epoux de la belle Thetis  
 Doit être un jour moins grand, moins puissant que  
 son Fils ;  
 Tout le reste est caché dans une nuit profonde.

NEPTUNE.

Ah ! quel Oracle je reçois !  
 Quel Arrêt menaçant ! quelle funeste loy !





## A C T E I V.

*Le Théâtre représente un lieu desert au bord  
de la Mer.*

## S C E N E I.

J U P I T E R, D O R I S.

J U P I T E R.

**D**Ans quel étonnement votre discours me jette ?  
Thetis pourroit brûler d'une flame secrète ?  
Neptune à Jupiter est-il donc préféré ?

D O R I S.

Non, un simple Mortel, Pelée est adoré.

Je viens de voir encor ces deux Amans ensemble,  
Ils se cherchent partout, & se trouvent toujours.

J U P I T E R.

Quoi ! lorsque sous mes Loix il n'est rien qui ne  
tremble,

Un Mortel oseroit traverser mes amours ?

D O R I S.

Thetis vient en ces lieux, & vous pouvez vous-  
même

Vous éclaircir dans cet instant.

S C E N E



SCÈNE II.

JUPITER, THETIS.

**JUPITER.**  
**D**éesse expliquez-vous sur le sort qui m'attend.

Jupiter ne veut point que sa grandeur suprême  
 Lui fasse auprès de vous un mérite éclatant.  
 Il ne veut s'en servir qu'à prouver qu'il vous aime,  
 En vous la soumettant.

**THETIS.**

Neptune ainsi que vous prétend à ma tendresse,  
 Il est le Dieu des Mers, j'en suis une Déesse,  
 Je dois redouter son courroux,  
 Il ne m'est pas permis de choisir entre vous.

**JUPITER.**

Tant d'égards, tant de prévoyance  
 Sont des effets d'indifférence,  
 Ces timides ménagemens  
 Ne sont pas faits pour les Amans.

**THETIS.**

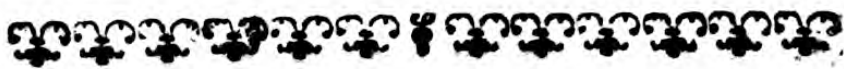
Vous sçavez quelle est ma fortune,  
 Le Destin m'a soumise au Maître de la Mer.

**JUPITER.**

Si vous aimiez Jupiter,  
 Vous craindriez moins Neptune.

Mais que me veut Protée ? il le faut écouter.

A a



## SCENE III.

JUPITER, THETIS, PROTE'E.

PROTE'E à Jupiter.

**N** Eptune m'a chargé de venir vous apprendre  
Qu'à l'hymen de Thetis il cesse de préten-  
dre,

Qu'il n'a plus le dessein de vous la disputer.

J U P I T E R.

Quel bonheur imprevû , vient icy me surprendre ?

Ah ! ma reconnoissance aura soin d'éclater ,

Dis-lui qu'il en doit tout attendre.



## SCENE IV.

JUPITER, THETIS.

J U P I T E R.

**R** ien n'est donc plus contraire au succès de mes  
vœux ,

Vous m'opposiez un obstacle qui cesse.

Mais que vois-je , Thetis ? quelle sombre tristesse

Dans le moment que tout cede à mes feux ?

Pour m'assurer de tout ce trouble doit suffire.

Un fidelle rapport.

THETIS.

Quoi ? qu'a-t-on pû vous dire ?

JUPITER.

Que Pelée en secret . . .

THETIS.

Non, ne le croyez pas,

Non, si son cœur soupire,

C'est pour d'autres appas,

Non, ne le croyez pas.

JUPITER.

Je vois que vous êtes coupable,

Vous vous justifiez d'un air trop empressé.

Votre cœur s'est donc abaissé

Aux vœux d'un mortel méprisable ?

Lorsque je soupirois pour vous,

Je rendois seulement son triomphe plus doux,

Sous une trompeuse apparence

Vous imposiez à cet amour fatal

Qui tenoit Jupiter sous votre obéissance.

Non, je n'aurai pas trop de toute ma puissance,

Pour punir à mon gré mon odieux Rival.

THETIS.

Ciel ! que viens-je d'entendre !

Est-ce là cet amour si soumis & si tendre ?

JUPITER.

Par de cruels mépris vous osez m'irriter,

Et vous avez recours à mon amour extrême,

Quand ma fureur est prête d'éclater ?

Tremblez, c'est cet amour lui-même

Que vous avez à redouter.

A a ij.



## S C E N E V.

T H E T I S.

**Q**uelle horreur m'environne, & quel effroi  
me glace!

Quels abîmes de maux s'ouvrent devant mes yeux!

Helas! c'est mon Amant que Jupiter menace,

Quels traits peut nous lancer le souverain des  
Dieux!

Ah! je le vois déjà, je le vois qui prépare

Ses plus terribles coups.

Trop funestes Appas, pourquoi m'attirez-vous

Sous le doux nom d'amour cette haine barbare,

Et cet implacable courroux?



## S C E N E V I.

T H E T I S, P E L E ' E.

T H E T I S.

**A**H! Pelée, apprenez tous les malheurs ensem-  
ble,

Jupiter sçait enfin nos secret tes amours.

Vous dirai-je encor plus? Ciel! je fremis, je trem-  
ble.

Jupiter menace vos jours.

Quoi ! de votre peril la funeste nouvelle  
Ne vous inspire pas d'effroi ?

P E L E' E.

Jupiter en fureur ne peut rien contre moi,  
Vous êtes Immortelle.

T H E T I S.

Si vous ne craignez pas pour vous ,  
Craignez du moins pour une Amante ;  
Peut-on vous porter des coups  
Que mon ame ne ressent ?

P E L E' E.

Que votre tendresse est charmante ,  
Et que mon trépas sera doux !  
L'Ennemi qui nous tourmente  
Lui-même en fera jaloux.

T H E T I S.

Craignez du moins pour une Amante ,  
Si vous ne craignez pas pour vous.

Quel seroit mon destin ? vous cesseriez de vivre ,  
Et moi , je ne pourrois recourir au trépas ;  
Si je pouvois vous suivre ,  
Je ne me plaindrois pas.

T H E T I S & P E L E' E.

Helas ! de quelles flâmes  
Nous perdons les douceurs !  
Quel amour enchantoit nos ames !  
Quel amour unissoit nos cœurs !  
Helas ! de quelles flâmes  
Nous perdons les douceurs ?

T H E T I S.

Mais quels bruits pleins d'horreur troublent mes  
sens timides ?

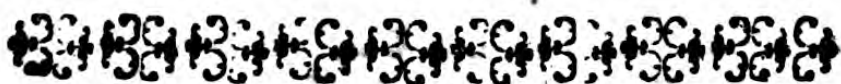
Tous les Vents rassemblez frémissent dans les airs.

P E L E ' E.

Je vois sortir des Enfers  
Les cruelles Eumenides.

T H E T I S.

Ah ! c'en est fait, je vous perds.



## S C E N E V I I.

THETIS, PELE'E, LES TROIS  
EUMENIDES, LES VENTS.

*Les Vents arrivent en faisant des especes de  
tourbillons autour de Pelée, avec des  
actions menaçantes.*

**P** U N E E U M E N I D E.  
Pelée, il faut aller sur ce Rocher funeste,  
Où dans un tourment éternel  
Gémit le fameux Criminel  
Qui déroba le feu céleste.

Partez, Vents, & l'emportez  
Dans ces lieux si redoutez.

*Les Vents vont pour enlever Pelée.*

T H E T I S.

Accablez-moi plutôt des plus affreuses peines,  
Arrêtez, cruels, arrêtez.

L E S E U M E N I D E S.

Déesse, vos larmes sont vaines,  
Vos cris ne sont point écoulez ;

Les Loix de Jupiter sont des Loix souveraines,  
Il faut suivre ses volontez.

*Les Vents vont encore pour enlever Pelée.*

T H E T I S.

Arrêtez, cruels, arrêtez.

PELÉE à *Thetis*.

Laissez-moi d'un Rival devenir la victime,

Puisqu'un tendre amour est un crime,

Quels rigoureux tourments n'ai-je pas mérités ?

U N E E U M E N I D E.

Vents, ne différez plus, obéissez, partez.

*Les Vents enlèvent Pelée.*

~~~~~

S C E N E V I I I.

T H E T I S , L E S E U M E N I D E S.

T H E T I S.  
Q U O I ! toute la Nature

À ce spectacle affreux ne frémit-elle pas ?

Soleil, retourne sur tes pas,



Plonge-nous pour jamais dans une nuit obscure ;

Dieux immortels , unissez-vous.

Contre un Tiran qui nous opprime tous.



## A C T E V.

*La Décoration est la même que dans l'Acte précédent.*

### S C E N E I.

J U P I T E R , M E R C U R E.

M E R C U R E.

**N**'En doutez point , Neptune à sa flâme re-  
nonce ,

Sur l'oracle qu'icy je vous ai rapporté ,

J'ai voulu du Destin apprendre la réponse ,

Par mes avis il l'avoit consulté.

J U P I T E R.

Quel Oracle cruel ! que je suis agité !

J'ai puni mon Rival , Thetis ambitieuse

Auroit pû l'oublier après quelques soupirs ,

Mais d'un Fils trop puissant la naissance odieuse

Seroit l'effet de mes desirs.

Mon trouble est extrême.

Vous

TRAGÉDIE. 289

Vous m'entraînez tour à tour ,  
Trop charmant amour ,  
Doux attraits du rang suprême.  
Helas ! faut-il que dans mon cœur ,  
Dans le cœur de Jupiter même ,  
L'Amour balance la Grandeur ?

MERCURE.

Le cœur de Jupiter n'est fait que pour la gloire ,  
L'amour n'y peut long-temps disputer la victoire.

JUPITER.

Non , il ne la dispute plus ,  
C'en est fait , ses nœuds sont rompus.

Pour monter sur ce Trône où le Ciel me revere ,  
J'en fis tomber mon Pere ,  
Un Fils ambitieux le vangeroit sur moi ,  
Je connois les desirs qu'un si beau Rang inspire ,  
Mon propre exemple doit suffire  
Pour me remplir d'effroi.

Mais quel souvenir me retrace  
Des charmes trop doux & trop chers ?  
Ma grandeur disparoit , tout son éclat s'efface ;  
Faudra-t-il succomber & rentrer dans mes fers ?



290 THETIS ET PELEE,



S C E N E II.

JUPITER, MERCURE, THETIS.

THETIS.

**D**U Souverain des Dieux j'implore la clemence  
Rendez-vous aux tourments affreux  
Dont j'éprouve la violence,  
S'ils étoient moins cruels ; j'aurois moins d'espe-  
rance

De toucher un cœur genereux ;  
Plus vous aimez , plus ma constance  
Doit fléchir un cœur amoureux.  
Rendez-vous aux tourments affreux  
Dont j'éprouve la violence :  
Epargnez seulement les jours d'un Malheureux ;  
J'accepte pour supplice une éternelle absence ,  
N'est-il pas assez rigoureux ?  
Rendez-vous aux tourments affreux  
Dont j'éprouve la violence.



S C E N E III.

JUPITER, MERCURE, THETIS,  
D O R I S.

**U**N *DORIS à Jupiter.*  
juste repentir m'agite & me tourmente,

TRAGÉDIE. 291

J'ai troublé deux Amans dans leur flâme innocente,  
J'ai poussé votre bras , & j'ai conduit vos traits ;  
Que ne puis-je du moins par ma douleur pressante  
Réparer les maux que j'ai faits ?

THETIS & MERCURE.

Que votre haine cesse ,  
Laissez-vous émouvoir.

MERCURE.

La gloire vous en presse.

THETIS.

L'Amour même, l'Amour vous en fait un devoir.

JUPITER.

Vents , partez , & que la Déesse  
Revoie en ce moment l'Objet de sa tendresse.

*Doris sort.*

THETIS.

Ah ! quel genereux retour !  
Quef bonheur pour mon amour !



SCENE IV.

JUPITER, MERCURE, THETIS,  
PELÉE ramené par les Vents.

THETIS à Pelée.

**P**Elée à mes soupirs Jupiter a fait grace ,  
De son plus fier couroux sa bonté prend la  
place.

Bb ij

292 THETIS ET PELE'E,

PELE'E à Jupiter.

Maître de l'Univers, quels Autels, quels Encens  
Acquiteront jamais nos cœurs reconnoissants?

J U P I T E R.

Votre amour est content; un doux succès le flatte,  
Mais il faut que ma gloire en ce beau jour éclate;  
Je veux que votre Hymen se celebre à mes yeux,  
Je veux que ce lieu s'embellisse,  
Et qu'une Fête y réunisse

Les Dieux les plus puissants de la Terre & des  
Cieux.

*Le Théâtre change, & représente l'appareil  
du Festin des Noces de Thetis & de Pelée.  
Les Dieux Célestes sont placez de tous côtez  
sur des Nuages, & les Dieux Terrestres sont  
en bas.*



S C E N E V.

JUPITER, THETIS, PELE'E;  
Troupe de Dieux Célestes, Troupe  
de Dieux Terrestres.

J U P I T E R.

**E**Coutez-moi, Troupe Immortelle;  
Quand l'Amour à Thetis me fit rendre des soins;  
Une flâme si belle  
Eut tous les Mortels pour témoins.  
Mais j'ai sacrifié mon amour à ma gloire,

Je cède à mon Rival ce que j'aime le mieux ,

Je veux avoir tous les Dieux  
Pour témoins de ma Victoire.

DIEUX DU CIEL.

Celebrons tous par des Concerts charmants  
Du Souverain des Dieux le triomphe suprême.

DIEUX DE LA TERRE.

Celebrons le bonheur extrême  
De deux parfaits Amans.

DIEUX DU CIEL.

Quels honneurs Jupiter ne doit-il pas attendre ?

DIEUX DE LA TERRE.

Que ces heureux Amans sont charmez en ce jour !

DIEUX DU CIEL.

Qu'il est beau de vaincre l'Amour !

DIEUX DE LA TERRE.

Qu'il est doux de s'y rendre !

DIEUX DU CIEL & DE LA TERRE.

Celebrons tous par des Concerts charmants  
Du Souverain des Dieux le triomphe suprême ,

Celebrons le bonheur extrême  
De deux parfaits Amans.

F L O R E.

Tous vos vœux sont satisfaits ,  
Amans , ne changez jamais.

Une flâme contente  
N'en doit pas être moins ardente ,  
L'Amour ne vous rend pas heureux  
Pour vous rendre moins amoureux.

294 THETIS ET PELE'E , TRAG.

Que toujours les Zephirs & Flore  
Vous trouvent à leur retour ,  
Plus charmez encore  
D'un mutuel amour.

P O M O N E.

Quittez le reste de la Terre ,  
Volez , Amours , dans ces beaux lieux ,  
Vos traits y sont victorieux  
Et du Trident & du Tonnerre.  
Quittez le reste de la Terre ,  
Volez , Amours , dans ces beaux lieux.

CHOEUR DE TOUS LES DIEUX.

Vivez beureux , tendres Amans ,  
Vivez , vivez heureux , oubliez vos tourments.  
Un beau nœud vous unit , jouïssiez de ses charmes.  
Vous les avez payez par toutes vos allarmes.  
Du sort des plus grands Dieux ne soiez point ja-  
loux ,  
Ils ont peu de plaisirs , s'ils n'aiment comme vous.

F I N.



**E N É E**  
**ET LAVINIE,**  
**TRAGÉDIE**  
**EN MUSIQUE.**  
**REPRÉSENTÉE**  
**PAR L'ACADEMIE ROYALE**  
**DE MUSIQUE.**  
**L'An 1690.**





ACTEURS  
DU PROLOGUE.

LA FELICITE'.  
LES BERGERS DE THESSALIE.  
ENCELADE, *Chef des Titans.*  
LES TITANS.





# PROLOGUE

*Le Théâtre représente un Vallon qui s'étend  
entre Ossa , Pelion , & quelques autres des  
principales Montagnes de la Thessalie.*

---

## SCENE I.

LA FELICITE' *qui descend du Ciel ,*  
BERGERS DE THESSALIE.

CHOEUR de Bergers , *assis sur des Rochers &  
des Gazons.*

**D** E S C E N D E Z , descendez , Divinité char-  
mante ,

Faites chez les Humains briller tous vos appas,  
Déjà tout enchante ,  
Tout rit ici bas.

Descendez , descendez , Divinité charmante ,  
Faites chez les Humains briller tout vos appas.

LA FELICITE' *descendue du Ciel.*

Rendez graces , Mortels , au Maître du Tonnerre ,  
Le Ciel est le séjour qui me fut destiné ,  
Le sort même avoit ordonné .

298 PROLOGUE.

Que je fusse toujours inconnu à la Terre ,  
Cependant Jupiter par des ordres plus doux  
Veut que je me partage entre les Dieux & vous.

Que tous vos cœurs d'intelligence  
Celebrent ses dons à jamais ,  
Jupiter veut que ses bienfaits  
Egalent sa puissance.

C H O E U R.

Que tous nos cœurs d'intelligence  
Celebrent ses dons à jamais ,  
Jupiter veut que ses bienfaits  
Egalent sa puissance.

Une éternelle Paix ,  
Une heureuse abondance  
Vont désormais  
Comblent notre esperance.  
Jupiter veut que ses bienfaits  
Egalent sa puissance.

*Danses des Bergers.*

LA FELICITE'

Amours , si les soupçons , les craintes inquietes ,  
Doivent troubler tous les lieux où vous êtes ,  
Fuyez , fuyez , je ne vous permets pas  
D'entrer dans ces heureux climats.  
Mais s'il se peut que les Ris & les Graces ,  
Que les Plaisirs marchent seuls sur vos traces |  
Venez , Amours , tendres Amours , venez

**PROLOGUE.** 299  
Embellir ces lieux fortunéz,

*Aux Bergers.*

Aimez , aimez , sans répandre de larmes ,  
L'Amour n'aura pour vous que de douces lan-  
gueurs ,

Quand il est sans allarmes ,  
Il n'en touche pas moins les cœurs.  
Il n'a pas besoin de rigueurs  
Pour redoubler les charmes.

**C H O E U R.**

Aimons , aimons , sans répandre de larmes ,  
L'Amour n'aura pour nous que de douces lan-  
gueurs.

Quand il est sans allarmes ,  
Il n'en touche pas moins les cœurs.  
Il n'a pas besoin de rigueurs  
Pour redoubler les charmes.

**L A F E L I C I T É.**

Quand vos Hautbois, quand vos Musettes  
Font de votre bonheur retentir ces retraites ,  
Jusque dans vos amours  
Mêlez toujours  
L'auguste nom du Dieu qui vous fait de beaux jours.

**C H O E U R.**

Quand nos Hautbois, quand nos Musettes  
Font de notre bonheur retentir ces retraites ;  
Jusque dans nos amours  
Mélons toujours  
L'auguste nom du Dieu qui nous fait de beaux jours.



SCENE II.

LA FELICITE', BERGERS de Thessalie,  
Troupe de Titans.

CHOEUR des Titans.

**T**roublons, troublons les odieux hommages  
Que Jupiter reçoit des peuples insensez,  
Il doit à leur erreur les plus grands avantages ;  
Troublons, troublons les odieux hommages  
Troublons les vœux qui lui sont adressez.

CHOEUR des Bergers.

Quelle rage vous inspire,  
Titans, que prétendez-vous !

CHOEUR des Titans.

Nous allons renverser l'Empire  
Que vous révèrez tous.

LA FELICITE'.

O Ciel ! se peut-il qu'on menace  
Un pouvoir qui jamais ne peut-être détruit ?  
Je reconnois à cette aveugle audace  
Encelade qui vous séduit.

Dans un abîme affreux c'est lui qui vous entraîne,

Temeraires, vous courez

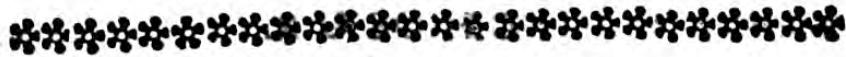
A votre perte certaine ;

Malheureux, vous perirez.

CHOEUR des Bergers.

Ah ! fuyons loin de ces rebelles,

Loin de ces lieux précipitons nos pas,  
 Craignons de voir les attentats.  
 De leurs mains criminelles.



SCENE III.

ENCELADE, TITANS.

ENCELADE.

**I**L faut executer des projets éclatans,  
 Allons, combattons, il est temps;  
 Attaquons Jupiter au milieu de sa gloire,  
 Il n'est que cette victoire  
 Qui soit digne des Titans.

C'est à notre valeur à nous faire une route  
 Vers ce Trône élevé que l'Univers redoute,  
 Entassons, entassons  
 Ces Rochers & ces Monts.

**C**H O E U R des Titans.  
 Entassons, entassons.  
 Ces Rochers & ces Monts.

Soutenons ces masses pesantes,  
 Avançons, ne succombons pas,  
 Ranimons de nos bras  
 Les forces languissantes.

Entassons, entassons  
 Ces Rochers & ces Monts.

ENCELADE.

Achevons le peu qui nous reste,  
 Nous voyons de plus près la demeure céleste,

## P R O L O G U E.

Bien tôt nous allons y toucher,  
Jupiter est vaincu , puisqu'on peut l'approcher.

*On entend le Tonnerre.*

C H O E U R.

Quel bruit ! quels éclats de Tonnerre !

E N C E L A D E.

Quoi ? fiers Titans , vous vous laissez troubler  
Si par ce vain murmure on impose à la Terre ,  
Ce n'est pas à vous à trembler.

C H O E U R.

De ce bruit redoublé quelle est la violence ?  
Arrête , Dieu puissant , nous cedons à tes coups.  
La foudre , ô Ciel ! de toutes parts s'élançe ;  
Nos Monts se renversent sur nous.  
Nous perissons. O fatale vengeance !  
O trop redoutable couroux !





A C T E U R S  
D E L A T R A G E D I E.

**J**UNON.  
VENUS.

**L**ATINUS, *Roi d'une partie de l'Italie,  
Fils de Faunus, Petit-fils de Picus & de  
Circé.*

**A**MATA, *femme de Latinus.*

**L**AVINIE, *fille de Latinus & d'Amata.*

**E**NE'E, *Prince Troyen, fils de Venus.*

**T**URNUS, *Roy des Rutules peuple d'Italie,  
fils d'une sœur d'Amata.*

**I**LIONEE, *Confident d'Enée.*

**C**AMILLE, *Confidente de Lavinie.*

**L**OMBRE DE DIDON.

*Peuples Latins,*

*Soldats Rutulos,*

*Soldats Troyens.*

*Prêtres de Janus.*

**F**AUNES ET DRIADES.

*Troupe d'hommes & de femmes qui celebrent  
la Fête de Bacchus.*

**D**EUX CYCLOPES.

**L**ES GRACES ET LES PLAISIRS.





E N É E  
ET LAVINIE,  
TRAGÉDIE.



ACTE PREMIER.

*Le Théâtre représente le Temple de Janus dont les portes sont ouvertes à cause que l'on est en temps de Guerre, & qu'il n'y a encore qu'une Trêve entre Enée & Turnus. On voit dans le fond du Temple la Statue de Janus, aux pieds de laquelle sont enchaînées la Discorde, la Haine, la Fureur & la Guerre.*

---

SCENE I.

E N É E , I L I O N É E .

I L I O N É E .

**E** NFIN voici le jour qui donne à la Princesse  
Ou vous, ou Turnus pour Epoux,

Le

Le Rôy va choisir entre vous,  
 Chassez cette sombre tristesse,  
 Vous pouvez vous livrer à l'espoir le plus doux.

E N E' E.

Non, ne me flate point d'une esperance vaine.  
 Les Troyens ne sont plus, Ilion est détruit,  
 Etranger en tous lieux, chef d'un Peuple qui fuit,  
 Les plus grands Dieux m'accablent de leur haine;  
 Et je pourrois ici voir la fin de ma peine!  
 De mes tendres soupirs je recevrais le fruit  
 Malgré l'heureux Turnus appuyé par la Reine!  
 Non, ne me flate point d'une esperance vaine,  
 Non, je connois trop bien le sort qui me pourfuit,

I L I O N E' E.

Vous êtes sûr du moins que ces rives heureuses  
 Termineront enfin tant de courses douteuses,  
 Mille Oracles en sont garands;  
 Quand vous ne seriez pas l'Epoux de Lavinie,  
 Un autre hymen dans l'Aufonie  
 Fixeroit les Troyens errans.

E N E' E.

Si je n'obtenois pas ce que mon cœur adore,  
 Si d'un Objet charmant il falloit m'arracher,  
 Ah! seroit-il encore  
 Des biens qui pussent me toucher?

I L I O N E' E.

Aimez, aimez sans esclavage,  
 Un grand courage  
 Quoiqu'il soit amoureux,  
 Se rend le Maître de ses vœux.

C c

306. ENE'E ET LAVINIE,

E N E' E & I L I O N E E.

Peut-on aimer } sans esclavage,  
Aimez, aimez }

Un grand courage

Dès qu'il est } amoureux  
Quoiqu'il soit }

N'est plus } le maître de ses vœux.  
Se rend }

I L I O N E' E.

Vous brûlez d'une ardeur nouvelle,

Pouvez-vous répondre d'un cœur

Qui ne fut pas toujours fidele ?

Il n'est que la première ardeur

Que l'on puisse croire éternelle,

E N E' E.

Je prenois pour un tendre amour  
Quelques feux languissans qui naissoient dans mon  
ame ;

Mais le nouveau feu qui m'enflâme  
M'apprend que je n'ai point aimé jusqu'à ce jour,





## SCÈNE II.

ENE'E, LAVINIE, ILIONE'E, CAMILLE.

E N E' E.

**D**aignez vous arrêter , Princesse trop char-  
 mante ,  
 Tournez les yeux sur moi , j'attens ici mon sort ,  
 J'attens dans un moment ou la vie ou la mort.  
 Quel moment , juste Ciel ! mon cœur s'en épou-  
 vante ,  
 Après mille perils qui n'ont pû le troubler ,  
 C'est aujourd'hui qu'il commence à trembler.

L A V I N I E.

Il est vrai que ce jour mérite  
 Tout le trouble qui vous agite ;  
 Vous allez sçavoir si les Dieux  
 Vous accordent enfin un azile en ces lieux ,  
 Si d'un Destin trop cruel & trop rude  
 Vous avez fléchi le couroux.

E N E' E.

Je vais sçavoir si je dois être à vous ,  
 C'est toute mon inquietude.

Le Ciel promet qu'en ces Climats  
 Je verrai ma course finie ,  
 Mais il ne m'assure pas  
 De l'hymen de Lavinie ,

C c ij

Et tout le reste est pour moi sans appas.

Souffrez que mon amour extrême  
 Cherche mon destin dans vos yeux,  
 Ils me l'apprendront mieux  
 Que les Oracles même  
 Que j'ai reçûs des Dieux.

L A V I N I E.

Mes yeux n'ont rien à vous apprendre ;  
 C'est au Roi de choisir entre Turnus & vous.

E N E' E.

Si j'obtenois un regard tendre,  
 Que le présage en seroit doux !

Le choix que les Dieux vont faire  
 Se reglera sur vos vœux,  
 Tous les Dieux doivent se plaire  
 A rendre vos jours heureux.

Parlez, nommez l'Amant que votre cœur préfère.

L A V I N I E.

Non, il seroit trop dangereux  
 De prévenir le choix d'un pere.

E N E' E.

O Venus, ô mere d'Amour !

Croirai-je encor que je vous dois le jour ?  
 Tous les cœurs des humains sont sous votre puis-  
 sance,  
 Mes plus ardents soupirs vous demandent un cœur  
 Où vous avez vous-même attaché mon bonheur ;  
 Cependant je n'en puis vaincre l'indifference.

Par mes tourments , par ma langue.

TRAGÉDIE. 309

J'implore en vain votre assistance.

O Venus, ô mere d'Amour!

Croirai-je encor que je vous dois le jour?

*On entend un bruit d'Instrumens qui  
annoncent le Roy.*

L A V I N I E.

J'entens que le Roy vient, l'heure fatale arrive.

E N E' E.

Vous ne rassurez point mon ame trop craintive?

L A V I N I E.

Prince, si dans ce jour le choix m'étoit permis,

Vous pourriez reconnoître

Que Venus a toujours favorisé son fils.

E N E' E.

Ah! Ciel! se pourroit-il...

L A V I N I E.

Je vois le Roy paroître.

\*\*\*\*\*

SCENE III.

LE ROY, LA REINE, LAVINIE,

E N E' E, TURNUS, ILIONE' E,

CAMILLE, Prêtres de Janus, Sol-

dats Troyens, Soldats Rutules, Peuples

Latins.

LE ROY.

**V**ous qui dans les combats fûtes si redoutez,  
Nobles Rivaux qui consentez

310 ENE'E ET LAVINIE;

A terminer une guerre cruelle ,  
Je vais dans ce grand jour prononcer entre vous,  
De Lavinie enfin je vais nommer l'époux ;  
Puisse mon choix produire une paix éternelle.

O Janus , c'est à toi de nous rendre la paix.

Retiens captives désormais  
La Guerre, la Fureur, la Discorde & la Haine,  
Retiens-les à tes pieds sous une même chaîne.

C H O E U R.

O Janus , c'est à toi de nous rendre la paix.

LE GRAND PRESTRE DE JANUS.

Avant que de regner dans les Cieux pour jamais ,  
Tu soumis ces climats à ta loi souveraine,  
Tu te fis un Empire à force de bienfaits ,  
Dans un profond repos tu commandois sans  
peine

A des cœurs satisfaits ;  
Ramene un temps si doux , ramene  
De ce siècle innocent les tranquilles attraits :

C H O E U R.

O Janus , c'est à toi de nous rendre la paix.

*Danses des Peuples qui demandent à Janus  
le retour de l'âge d'or dont on a joui pendant  
qu'il a regné en Italie.*

C H O E U R.

Jours heureux , jours pleins de charmes ,  
Recommencez votre cours.

TRAGÉDIE. 311

Vous qui couliez sans allarmes,  
Revenez, aimables jours.

LE ROY.

Ministres de Janus, vous que de ses Mysteres  
Il a rendus dépositaires,  
Pour marque de la paix fermez l'auguste lieu  
Hâbité par le Dieu.

*Les Prêtres ferment les portes avec cérémonie.*

LE GRAND PRESTRE.

Que l'on garde un profond silence,  
Le Roy va déclarer son choix,  
Si les Dieux aux Humains refusent leur présence,  
Ils daignent leur parler par la bouche des Rois.

*Dans ce moment les portes du Temple se  
brisent d'elles-mêmes avec un grand bruit, tout  
le Temple paroît en feu, les quatre Figures  
enchaînées aux pieds de Janus s'envolent.*

CHOEUR.

Quel bruit affreux se fait entendre!  
Quel spectacle est offert à nos yeux étonnez?  
Charmante Paix que nous osions attendre,  
Est-ce ainsi que vous revenez!

*Junon descend du Ciel.*





512 ENE'E ET LAVINIE,  
O O O O O O O O O O O O O O O O

S C E N E I V.

JUNON, LE ROY, LA REINE,  
LAVINIE, ENE'E, TURNUS, &c.

J U N O N dans son Char.

**P**ourquoi ces vains apprêts d'une paix qui m'of-  
fense ?

Pourquoi ces vœux que vous m'offrez ?

Courez, Roi des Latins, & vous, Turnus, courez

Où vous appelle ma vengeance ;

Chassez, chassez tous deux des bords Ausoniens

Les perfides Troyens.

Que d'un peuple odieux ce méprisable reste

Erre encor sur toutes les Mers !

Qu'il devienne à tout l'Univers

Un exemple effrayant de la haine céleste,

Et qu'un sort toujours plus funeste

Lui fasse regretter mille tourmens soufferts.



S C E N E V.

LE ROY, LA REINE, LAVINIE,  
ENE'E, TURNUS, &c.

LE ROY.

**Q**uai-je entendu ? quel excès de colere !

Les Dieux connoissent ils ces transports furieux ?

Ne

TRAGEDIE. 313

Ne songeons plus au choix que j'allois faire,  
Sortons, quittons ces lieux.

E N E' E.

Craignez moins de Junon la fureur ordinaire,  
J'ai d'autres Dieux pour moi qui partagent les  
Cieux.

L E R O Y.

Sortons, ne songeons plus au choix que j'allois faire,  
Nous devons ce respect à la Reine des Dieux.

~~~~~

SCENE VI.

LA REINE, TURNUS.

E N S E M B L E.

**T**riomphons, triomphons, tout nous est favo-  
rable,  
Accablons les Troyens, ne les épargnons plus,  
Par une vengeance implacable  
Réparons les moments que nous avons perdus.





## ACTE II.

*Le Théâtre représente un Bois consacré à Faunus pere du Roi. On voit un petit Temple rustique au milieu duquel est la Statue du Dieu.*

## SCENE I.

LAVINIE, CAMILLE.

LAVINIE.

**T**OY qui souvent nous marques ta presence  
 Dans ce Bois qui t'est consacré,  
 Faunus, toi dont mon pere a reçu la naissance,  
 Permets à mes soupirs de troubler le silence.  
 De ce séjour si réveré.

Le Destin contre moi s'est enfin déclaré,  
 Du malheur qui m'attend j'ai l'entiere assurance,  
 Reçois la triste confidence  
 Des secretes douleurs d'un cœur désesperé.  
 Permets à mes soupirs de troubler le silence  
 De ce séjour si réveré,

CAMILLE.

Pourquoi dans ce lieu solitaire

B C

Venez-vous de vos pleurs entretenir le cœur ?

Si Junon poursuit toujours  
Le Heros qui sçait vous plaire ;  
La Déesse des Amours  
N'est pas un foible secours.

LAVINIE.

Ah ! que peut-il attendre  
Du secours de Venus ?  
Elle a causé les feux qui vinrent me surprendre ,  
Je l'aime, je le plains , & ne puis rien de plus.

Ah ! que peut-il attendre  
Du secours de Venus ?

Lorsque du haut des Cieux Junon vient de descen-  
dre

Pour armer contre lui mon pere avec Turnus ,  
L'objet d'une flâme si tendre

N'a pour lui que ces pleurs que tu me vois répan-  
dre ,

Et qui lui sont même inconnus.

Ah ! que peut-il attendre  
Du secours de Venus ?

CAMILLE.

En vain Junon impitoyable  
D'une guerre nouvelle a donné le signal ,  
Le Roy paroît plus favorable  
A ce Heros qu'à son Rival.

LAVINIE.

Et puis-je douter que la Reine  
Dans un parti cruel à la fin ne l'entraîne ?

316 ENE'E ET LAVINIE,

Non, je ne verrai plus l'objet de mon amour ;  
Mes yeux vont être chaque jour  
Les malheureux témoins d'une injuste vengeance  
Turnus me vantera sa barbare valeur ,  
Et peut-être obtiendra ma main pour récompense  
D'avoir scû me percer le cœur.



SCENE II.

LE ROY, LAVINIE, CAMILLE.

LE ROY.

**M**A Fille, je ne puis renoncer qu'avec peine  
A l'espoir de la paix dont j'osois me flater,  
Peut-être que le Ciel n'approuve point la haine  
Que Junon a fait éclater.

Dans le doute où je suis j'ai recours à mon Pere,  
Son Oracle souvent me conduit & m'éclaire,  
Et je viens pour le consulter.

Habitant redoutable  
De ces Antres & de ces Bois,  
Toi pour qui l'avenir n'a rien d'impenetrable,  
Toi qu'oblige le sang à m'être favorable,  
Tu peux seul dissiper le trouble où tu me vois ;  
Daigne faire entendre ta voix.





SCÈNE III.

LE ROY, LAVINIE, CAMILLE,  
FAUNES ET DRIADES.

CHOEUR de Faunes & de Driades.

**Q**u'itrons nos demeures sauvages!  
Sortons de nos antres secrets,  
Écoutez, écoutez le Dieu de ces Forêts.  
De l'obscur avenir il perce les nuages,  
Écoutez, écoutez le Dieu de ces Forêts.

L'ORACLE DE FAUNUS.

Les Amours vont bien-tôt ramener parmi vous  
La Paix qu'ils en avoient bannie,  
Le Ciel suivra les vœux de Lavinie  
Sur le choix d'un Epoux.

LE ROY.

Ma fille, tu le vois, nos frayeurs étoient vaines  
La fureur de Junon n'a qu'un foible pouvoir.

LAVINIE.

Eussions-nous osé dans nos peines  
Nous flater d'un si doux espoir?

*Danses des Faunes & des Driades, qui mar-  
quent leur joie d'un Oracle si heureux.*

DEUX DRIADES & UN FAUNE.

L'Amour prend pour une offense  
Le desespoir des Amants.

D d iij.

318 ENE'E ET LAVINIE,

Peut-il manquer de puissance  
Pour payer tous leurs tourments !

Un Amant qui persevere  
Trouve enfin un heureux jour.  
Son bonheur est nécessaire  
Pour la gloire de l'Amour.

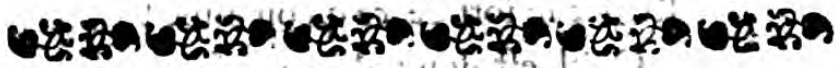
CH OE U R.

Aimons , tout est fait pour aimer ,  
Tout doit se laisser enflamer ,  
Rendons-nous à des loix souveraines.  
Toujours l'amour est le plus fort ,  
Tous les cœurs ont un même sort ,  
Ils sont tous destinez à ses chaines.  
Contre l'Amour & ses appas  
On rend d'inutiles combats ,  
Il vaut mieux s'épargner mille peines.  
Toujours l'Amour est le plus fort ,  
Tous les cœurs ont un même sort ,  
Ils sont tous destinez à ses chaines.

LE ROY à Lavinie.

Puisqu'aux vœux de ton cœur les Dieux seront pro-  
pices,  
Entre tes deux Amans il faut que tu choisisses ,  
C'est à toi de regler le sort qui les attend ,  
Délibere à loisir sur ce choix important.





SCÈNE IV.

LAVINIE, CAMILLE.

LAVINIE.

**D'**Où me vient un bonheur qui passe mon atten-  
te?

Du sort qui m'accabloit que devient le courroux ?

Quoi ! je puis par mon choix voir ma flâme conten-  
te ?

Ciel, Oracle, Destin, dont la douceur m'enchanté.

M'est-il permis de m'assurer sur vous ?

CAMILLE.

La fortune est toujours volage,

Sa haine n'est pas sans retour.

De longs malheurs sont le présage

Des biens qui viennent à leur tour.

LAVINIE.

Je cede aux doux transports où l'amour me convie,  
Grands Dieux ! de quel plaisir mon cœur est péné-  
tré !

Un aimable Heros en secret adoré  
Recevra de ma main le bonheur de sa vie ;

Il eût pû le devoir au Roy,

Mais que j'aime à penser qu'il tiendra tout de moi !

LAVINIE, CAMILLE.

Qu'il est doux de pouvoir soi-même



320 ENEË ET LAVINIE,

Regler le sort de ce qu'on aime !

Qu'il est doux de pouvoir

Regler le sort de ce qu'on aime,

Et combler son espoir !

LAVINIE.

Mais quelle est ma frayeur mortelle !

Une obscure vapeur s'éleve des Enfers.

Quels fantômes sortis de la nuit éternelle

Osent paroître dans les airs ?

*On entend une Symphonie effrayante.*

LAVINIE.

Où suis-je ? quel est mon effroi ?

Dieux ! justes Dieux ! quel spectacle terrible !

Dérobons-nous, s'il est possible...



SCÈNE V.

LAVINIE, L'OMBRE DE DIDON.

L'OMBRE.

**A**rrête, Lavinie, arrête, écoute-moi.

Je fus Didon, je regnay dans Carthage,

Un Etranger rebut des flots & de l'orage,

De ma prodigue main reçut mille bienfaits.

L'amour en sa faveur avoit séduit mon ame :

Par une feinte ardeur il augmenta ma flâme,

Et m'abandonna pour jamais.

LAVINIE.

Ah ! quelle trahison !

L'OMBRE.

Mon desespoir extrême  
Arma mon bras contre moi-même,  
Ma mort ne put toucher mon indigne vainqueur.

LAVINIE.

Le perfide ! l'ingrat !

L'OMBRE.

Cet ingrat , ce perfide ,  
C'est ce même Troyen pour qui l'amour décide  
Dans le fond de ton cœur.

*L'Ombre disparaît.*



SCENE VI.

LAVINIE.

**Q**uel funeste discours ! quelle image effrayante !  
Confuse , interdite , tremblante ,  
Je ne me connois plus , je meurs ,  
Je succombe sous tant d'horreurs.

Une Amante si genereuse  
Voit son amour payé du plus cruel trépas ?  
Que ne te dois-je point , ô Reine malheureuse ?  
Qui jamais m'eût fait voir , hélas !  
Le précipice affreux qui s'ouvroit sous mes pas ?



S C E N E V I I.

E N E Ë , L A V I N I E .

E N E Ë .

**D**E nos destins nouveaux le Roy vient de m'ins-  
truire ,  
Votre choix deormais est notre unique loy.  
Belle Princesse apprenez-moi  
Si dans mon cœur l'Oracle doit produire  
Tout le plaisir que j'en reçoi.

L A V I N I E .

J'ignore quel bonheur l'Oracle vous annonce ;  
Mais des ordres du sort si vous êtes content ,  
Turnus doit du moins l'être autant.

E N E Ë .

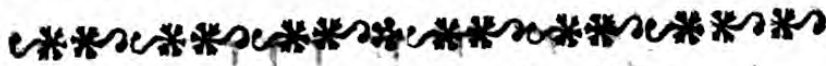
Quel coup mortel ! quelle réponse !

J'avois crû tantôt entrevoir  
D'une foible pitié la première apparence ,  
Vos regards adoucis , un aimable silence ,  
Quelques mots échapez me permettoient l'espoir :  
Me suis-je fait une vaine chimere ?  
Par un songe trop doux l'amour m'a-t-il flaté ?  
J'ai crû facilement vous trouver moins severe ,  
Mes tendres soins l'avoient bien mérité.

L A V I N I E .

Vous n'avez mérité que mon indifférence ,

Si j'ai paru vous donner jusqu'ici  
De foibles sujets d'esperance,  
Je veux les oublier, oubliez-les aussi.



SCENE VIII.

E N E' E.

**I**mplacable Junon, est-ce votre colere  
Qui de l'objet que j'aime excite les rigueurs ?  
Avez-vous usurpé l'empire de ma Mere ?  
Disposez-vous des cœurs ?

Je sçai que sans pitié vous pouvez mettre en cendre  
De superbes remparts dont vos Grecs sont jaloux,  
Je sçai que sur les mers votre bras peut s'étendre,  
Que les vents & les flots servent votre courroux ;  
Mais du moins en aimant je croiois ne dépendre  
Que d'un pouvoir plus doux.

Triomphez, Déesse inhumaine,  
Je n'avois point encor fléchi sous votre haine ;  
Mais vous m'aviez sçû réserver  
Le seul malheur que je ne puis braver.



## A C T E I I I.

*Le Theatre represente les Jardins d'un Palais  
que Circé a bâti, & qu'elle a laissé à  
Latinus son petit-fils.*

---

### S C E N E I.

LA REINE, TURNUS.

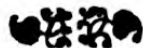
LA REINE.

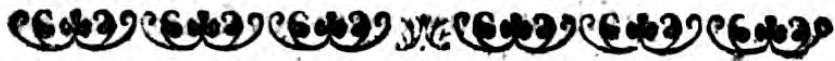
**P**UISQUE ma fille encor ne suit pas mon at-  
tente,

Non, il n'est rien que je ne tente ;  
Bacchus est aujourd'hui célébré parmi nous,  
Il ne voit les Troyens que d'un œil de couroux.

Tournons contr'eux les fureurs qu'il inspire,  
Peut-être aidera-t-il lui-même nos transports.  
Peut-être ferons-nous que le peuple conspire  
A les chasser tous de ces bords.

La Princesse paroît, je vous laisse avec elle,  
La Fête de Bacchus m'appelle.





SCÈNE II.

LAVINIE, TURNUS, CAMILLE.

TURNUS.

**P** Rincesse, est-il donc vrai que vos vœux si  
long-temps  
Entre Enée & Turnus puissent être flotans ?

LAVINIE.

Souffrez avec moins de colere  
Que je ne précipite rien,  
Le choix que je dois faire  
Regle le sort des Etats de mon pere,  
Et décide du mien.

TURNUS.

Ne me trompez point, inhumaine,  
Je ne connois que trop quel est votre embarras,  
Non, vous ne déliberez pas,  
Ce n'est point votre choix qui vous tient incertaine,  
Vous tremblez seulement à nous le déclarer,  
Et plus vous y sentez de peine,  
Plus je vois quel Amant vous voulez préférer.

LAVINIE.

Si mon choix étoit fait, quelle raison secrète  
M'obligeroit de le cacher ?

TURNUS.

Ah ! pourriez-vous ne vous pas reprocher  
L'injure que vous m'aurez faite ?

326 ENEË ET LAVINIE,

Je suis du sang dont vous sortez ,  
Je vous aimai dès l'âge le plus tendre ,  
Mes vœux sont les premiers qu'on vous ait fait  
entendre ,  
Et vos fers sont les seuls que mon cœur ait portez.  
Ne redoutez-vous point une honte éternelle  
En nommant un Troyen inconnu dans ces lieux ,  
Qui peut-être pour d'autres yeux  
Brûla souvent d'une flâme infidelle ?  
Vous vous troublez !

L A V I N I E.

Seigneur . . .

T U R N U S.

Ce trouble que je voi  
M'apprend ce qu'il faut que j'espere ,  
Vous voyez malgré vous tout le prix de ma foi ,  
Et vous rougissez de colere  
Quand la raison vous parle trop pour moi.

L A V I N I E.

Elle parle pour vous , Seigneur , je le confesse ,  
Mais elle peut aussi parler pour un Rival.  
Par le choix qu'entre vous le juste Ciel me laisse ,  
Il vous met dans un rang égal.

T U R N U S.

Ne cherchez point à nous confondre ,  
De mon sincere amour vous devez vous repondre ,  
Mon sort sans votre hymen est assez glorieux ,  
Je n'aime en vous que l'éclat de vos yeux.  
Mais mon Rival après tant de naufrages  
Cherche un azile en ces climats.

TRAGÉDIE. 327

Le rang qui vous attend est l'objet des hommages  
Qu'il feint de rendre à vos appas.

LAVINIE.

Des vœux interressez n'ont guere de puissance,  
Si par de feints soupirs on prétend m'imposer,  
Je sçaurai démêler un dessein qui m'offense.

TURNUS.

Vous sçauvez vous le déguiser.

En vain je répandrois des larmes,  
Votre choix est prêt d'éclater,  
Vous allez me donner les armes  
Dont j'ai besoin contre vos charmes,  
Heureux si j'en puis profiter.

\*\*\*\*\*

SCÈNE III.

LAVINIE, CAMILLE.

LAVINIE.  
Quelle superbe plainte a-t-il osé me faire ?  
Quel est ce fier emportement ?

CAMILLE.

Quand vous blâmez Turnus, j'entens facilement  
Ce que vous cherchez à me taire,  
Vous me vantez un Rival plus charmant.  
Il faut nommer Turnus, c'est un choix nécessaire,  
En vain l'Amour en ordonne autrement.



L A V I N I E.

Permets encor que mon cœur délibere,  
 Permets du moins que ce choix se differe,  
 Eteindre son amour, immoler son Amant,  
 Est-ce l'ouvrage d'un moment?

C A M I L L E.

Vous avez entendu la Reine de Carthage,  
 Et contre cet ingrat vous manquez de courage?

L A V I N I E.

Mais sçavons-nous si Junon dans ce jour  
 N'a pas pour m'effrayer formé cette Ombre vaine ?  
 Défions-nous de sa cruelle haine

C A M I L L E.

Défiez-vous plutôt de votre amour.

L A V I N I E.

Quand mon Amant auroit été volage,  
 Dois-je par ma rigueur vanger d'autres appas  
 Qui n'ont sçû plus long-tems mériter son homma-  
 ge?

Dois-je punir un outrage  
 Qui ne me regarde pas !

C A M I L L E.

Les inconstans, les infidelles  
 Sont criminels envers toutes les Belles.  
 Il ne faut point que l'Empire amoureux  
 Ait jamais d'azile pour eux.

L A V I N I E.

Ne me presse point tant, Turnus est plus sincere ;  
 Turnus sçait mieux aimer, je le connois trop bien.  
 Pourquoi

Pourquoi l'infidelle Troyen  
Sçait-il mieux l'art de plaire ?

C A M I L L E.

Un Amant qui sçait peu charmer ,  
Quelquefois à force d'aimer  
Peut devenir aimable ;  
Mais un volage Amant  
Devient plus haïssable  
Plus il étoit charmant.

L A V I N I E.

Et bien , nommons Turnus , sortons d'incertitude,  
Puisse Enée à jamais sentir un coup si rude.

D'où vient qu'en sa faveur mon foible cœur com-  
bat ?

Prêtez-moi du secours , ô Stix ! ô Rives sombres !  
Laissez encor sortir vos ombres  
Pour m'animer contre un Ingrat.

C A M I L L E , L A V I N I E.

Ah ! quel tourment quand la raison commande  
Ce que l'amour ne permet pas ?  
Trop cruelle raison , hélas !  
Est-ce à toi qu'il faut qu'on se rende ?

Peut-on , charmant amour , mépriser tes appas ;  
Ah ! quel tourment quand la raison commande  
Ce que l'amour ne permet pas ?

CHOEUR *qu'on entend de derrière le Théâtre.*

Suivons tous le Dieu qui nous appelle ,  
Suivons tous ses aimables loix ,  
C'est lui seul dans la Troupe immortelle

E e

330 ENE'E ET LAVINIE,  
Qui peut donner tous les biens à la fois.

LAVINIE.

Quelles sont ces voix éclatantes ?

CAMILLE.

Ignorez-vous d'où part ce bruit confus ?  
On celebre aujourd'hui la fête de Bacchus,  
La Reine conduit les Bacchantes.

\*\*\*\*\*

### SCENE IV.

LA REINE, LAVINIE, Troupe qui  
celebre la fête de Bacchus.

CHOEUR.

CHANTONS Bacchus & ses bienfaits,  
Quels fruits ont plus d'attraits  
Que les fruits dont il se couronne ?  
Les plaisirs ne quittent jamais  
L'aimable Cour qui l'environne,  
La raison fuit dès qu'il l'ordonne,  
Et laisse les Humains en paix.  
CHANTONS Bacchus & ses bienfaits.

*Danses des Bacchantes.*

UN HOMME DE LA FESTE.

Heureux les lieux où sa présence  
Répand mille appas !  
Heureux les climats  
Qui lui donnerent la naissance !

## C H O E U R.

Heureux les lieux où sa présence  
Répand mille appas!

## L A R E I N E.

Les Troyens détestent la Grece,  
Elle a produit Bacchus, il la comble de biens ;  
Allons , que chacun s'empresse  
A poursuivre les Troyens.

*La fureur saisit toute la Troupe.*

## C H O E U R.

Cherchons en tous lieux nos victimes ?  
Cherchons les Troyens , hâtons-nous.  
Que l'exil les disperse tous ,  
Que le fer punisse leurs crimes ,  
Qu'ils périssent dans les abîmes  
De la mer en couroux.  
O Toi , qui contr' eux nous animes  
Par des fureurs si légitimes ,  
Bacchus , tu dois être jaloux  
D'égalier Junon par tes coups.

## L A R E I N E.

Quoi ? ma fille , à nos yeux vous demeurez tran-  
quille !

De toute notre ardeur l'exemple est inutile ?

Toi , qui par des transports puissans  
Te rends le maître des ames ,

E e ij

## ENE' E ET LAVINIE,

Descens dans son cœur , descens,  
 Inspire-lui la haine que je sens ,  
 Et la fureur dont tu m'enflâmes ,  
 Descens dans son cœur , descens.

*Danse des Bacchantes furieuses autour de  
 Lavinie.*

## L A V I N I E.

Où suis-je ? ô Ciel ! dans les murs de Carthage  
 Qui m'a pû soudain transporter ?  
 J'y vois les feux allumés par la rage  
 D'une Amante que l'on outrage ,  
 Je la vois s'y précipiter ,  
 J'entens ses cris. Dieux ! elle expire  
 En nommant un Ingrat insensible à sa mort.  
 C'est en vain qu'en ces lieux ton lâche cœur aspire  
 A me faire un semblable sort ;  
 Va , perfide Troyen ! cherche un autre conquête.

Reine , écoutez , écoutez tous ,  
 Je choisis . . .

## L A R E I N E.

Déclarez un choix digne de vous ;  
 Parlez , qui vous arrête ?

## L A V I N I E.

Je choisis Turnus pour époux.

## C H O E U R.

Que nos cris d'allégresse  
 Percent jusqu'aux Cieux ,

Nous sommes victorieux ;  
 Chantons , chantons sans cesse ,  
 Nous sommes victorieux ;  
 Que nos cris d'allegresse  
 Percent jusqu'aux Cieux.

L A R E I N E.

'Allons trouver le Roy , suivez mes pas , Princesse ,  
 Il lui faut annoncer un choix si glorieux.



A C T E I V.

*Palais de Circé.*

S C E N E I.

E N E' E , I L I O N E' E.

O I L I O N E' E.  
 O U courez-vous ? quel soin vous presse ,

E N E' E.  
 Je cherche par-tout la Princesse ,  
 Je veux lui reprocher son choix ,  
 Je veux la voir pour la dernière fois.

I L I O N E' E.  
 En vain pour se vanger on se plaint d'une Ingrate ;  
 Son triomphe en est plus beau ;

§ 34 E N E'E ET LAVINIE,  
D'un amour méprisé la vengeance n'éclate  
Que par un amour nouveau.

E N E'E.

Non , j'aimerais toujours l'Ingrate qui m'outrage,  
Je sens trop quel amour m'engage,  
Je me dois épargner le triste & vain effort  
Que je ferois pour sortir d'esclavage,  
Je ne puis obtenir de mon foible courage  
Que d'avoir recours à la mort.

I L I O N E'E.

Vous voiez la surprise où ce discours me jette,  
L'amour peut-il réduire un Heros au trépas!  
Non , non , d'un autre soin votre cœur s'inquiete,  
Vous regrettez une sûre retraite  
Que nous trouvions en ces climats.

E N E'E.

Je vois tous les malheurs dans le coup qui m'ac-  
cable,  
Je perds l'unique objet qui me paroît aimable,  
Je pers l'azile heureux promis à mes travaux,  
Cependant l'amour seul rend mon sort déplorable,  
Un Amant miserable  
Est insensible à d'autres maux.

I L I O N E'E.

Des malheureux Troyens perdrez-vous la mémoire?  
Oublirez-vous un si cher intérêt?  
Ecoutez leurs soupirs , & la voix de la gloire.

E N E'E.

Ah ! Ciel ! la Princesse paroît.



SCÈNE II.

E N E' E , L A V I N I E.

E N E' E.

**M**E cherchez-vous , cruelle ?  
 Venez-vous insulter à ma douleur mortelle ?  
 Ah ! laissez-moi mourir ,  
 Laissez-moi disposer de mon dernier soupir.  
 Que dis-je ? non , venez , venez répondre  
 Aux reproches qui vous sont dûs ,  
 Je veux en mourant vous confondre  
 Sur l'injuste choix de Turnus.  
 Mes transports . . . mon amour . . . je sens que je  
 m'égare ,  
 Il regne en mon esprit un desordre fatal ,  
 Helas ! est-il bien vrai que votre cœur barbare  
 Me sacrifie à mon Rival ?

L A V I N I E.

Vous prenez un soin inutile  
 D'étaler à mes yeux une feinte douleur ,  
 Pourvû que dans ces lieux vous trouviez un azile ,  
 Qu'un autre Hymen vous fasse un sort tranquille ;  
 Ma perte est un foible malheur.

E N E' E.

Ah ! que ne puis-je à vos yeux même  
 Porter ailleurs mes soupirs & ma foy ?  
 Pourquoi feindrois-je icy ce desespoir extrême ?



336 ENE'E ET LAVINIE,

Que pourrois-je esperer ? tout est perdu pour moi.

Si mon cœur sçavoit feindre, Ingrate,  
Il feindroit bien plutôt un calme qu'il n'a pas,  
Je vous déroberois ma douleur qui vous flate,  
Vous ne jouiriez point de mon cruel trépas.

L A V I N I E.

L'amour sur votre cœur n'a pas tant de puissance,  
Didon avoit sçû l'embraser,  
Vous vîtes cependant sa mort avec constance.

E N E'E.

De ce crime odieux cessez de m'accuser.

Didon par ses bienfaits me prévenoit sans cesse,  
Et ma reconnoissance imita la tendresse,  
Sensible à son amour plutôt qu'à ses appas,  
Je lui donnois un cœur qui ne se donnoit pas.  
Il fallut cependant pour me séparer d'elle  
Des ordres absolus du Souverain des Dieux.  
Ah ! que ne souffroit-il que je fusse fidelle ?  
Que ne me laissoit-il éloigné de vos yeux ?

L A V I N I E.

Se peut-il que pour moi votre cœur soit sincere ?

E N E'E.

Helas ! en pouvez-vous douter ?

L A V I N I E.

Non, non, qu'il ait plutôt l'ardeur la plus legere,  
C'est ce que je dois souhaiter

E N E'E.

D'où vient que je vous vois à vous-même contrai-  
re ?

Ciel ! quel trouble secret semble vous agiter ?

LAVINIE

TRAGÉDIE. 337

L A V I N I E.

Helas ! si vous m'aimiez que je serois à plaindre !

E N E'E.

Parlez, expliquez - vous , rien ne vous doit contraindre.

L A V I N I E.

Qu'aurois-je fait ? grands Dieux ! Turnus seroit nommé ,

Et vous seriez aimé,

E N E'E.

Qu'entens-je ! pourquoi donc par un choix si funeste . . .

L A V I N I E.

Les Enfers contre vous ont fait parler Didon ;

Une fureur divine hélas ! a fait le reste ,

Et d'un Amant que je déteste

Elle a scû m'arracher le nom.

E N E'E.

D'une aveugle fureur desavouez l'ouvrage.

L A V I N I E.

Ma raison l'approuvoit , & je l'ai dit au Roy ;

Ma gloire , des sermens , la Reine , tout m'engage

A suivre une cruelle loy.

E N E'E.

Que mon ame à la fois est troublée & ravie !

Quel excès de plaisir , quel excès de douleur

Vient agiter mon cœur !

En vous perdant je vais perdre la vie ,

J'apprens que vous m'aimez , dans ce fatale instant,

Je meurs plus malheureux , & je meurs plus content.

Ff

338 ENE'E ET LAVINIE,

LAVINIE.

Soupçons, dont j'ai suivi l'injuste violence !  
D'où vient que vous osiez attaquer l'innocence

D'un Amant digne de mon choix ?

Que n'ai-je crû mon cœur qui prenoit sa défense ?  
Ah ! lorsqu'un tendre amour nous tient sous sa puissance,

Il faut n'écouter que sa voix.

E N E'E , LAVINIE.

Je cede à ma douleur extrême.

E N E'E.

Je souffre tous les maux dont on peut soupirer.

LAVINIE.

Je cause tous les maux qui nous font soupirer.

E N E'E.

Je vais perdre à jamais le seul objet que j'aime.

LAVINIE.

Du bien qui m'attendoit je me prive moi-même.

E N E'E , LAVINIE.

O mort ! de nos tourmens venez nous délivrer.

O mort ! unissez-nous, on nous va séparer.

LAVINIE.

Je vois Turnus, il faut que je l'évite.

E N E'E.

Laissez-moi lui parler, dérobez lui vos pleurs.

Puisque je suis aimé, ce que mon cœur médite

Peut réparer tous nos malheurs.



SCÈNE III.

E N E' E , T U R N U S.

**S** E I G N E U R , vous cherchez Lavinie,  
 Permettez qu'un moment j'ose arrêter vos pas.  
 On a fait choix de vous , & la guerre est finie.  
 Je sçai trop que dans les combats  
 Le sang de nos sujets ne se doit plus répandre ;  
 Mais je puis encore prétendre  
 Que le fer à la main aux yeux de nos Soldats  
 Nous terminions seuls nos débats.

T U R N U S.

Préféré par l'Objet que j'aime ,  
 Je sçai que je pourrois ne pas prendre la loy  
 De votre desespoir extrême ;  
 Mais à la gloire aussi je sçay ce que je doy ;  
 J'accepte le combat , & j'obtiens du Roy  
 Qu'il en soit l'arbitre suprême.

Cependant , Seigneur , redoutez  
 Un Rival qui sur vous a déjà l'avantage.

E N E' E.

La victoire que vous vantez  
 N'est pas pour vous peut-être un si charmant présa-  
 ge.

*On entend une harmonie très-douce*



## S C E N E I V.

E N E'E.

**J**'Entens d'agréables concerts.  
 Une clarté plus pure  
 Se répand dans les airs,  
 Un nouveau charme embellit la nature,  
 Et pare l'Univers.

C'est Venus qui descend, tout me fait reconnoître  
 La Déesse de la Beauté.  
 Et quelle autre Divinité  
 Peut annoncer ainsi qu'elle est prête à paroître ?



## S C E N E V.

*V E N U S qui est descenduë des Cieux accom-  
 pagnée de Nymphes, de Graces, de Platsirs  
 & de deux Cyclopes, E N E'E.*

**D**Eesse, à qui je puis donner des noms plus doux.  
 Mere des Amours, & ma Mere,  
 Quel destin, quelle loi severe  
 M'a si long-temps fait languir loin de vous ?  
 Votre fils malheureux aimoit sans esperance,  
 Vous avez dans les pleurs laissé couler scs jours,  
 Que ne m'accordiez-vous du moins votre présence,

Si vous ne vouliez pas m'accorder du secours ?

V E N U S.

Mon fils, connois mieux ma tendresse,  
Tu ne vois pas toujours ce que fait mon pouvoir ?  
En possédant le cœur d'une aimable Princeſſe,  
Penses-tu ne me rien devoir ?

Quand l'épouse du Dieu qui lance le tonnerre  
Arme contre tes jours & le Ciel & la Terre,  
Apprens ce que j'oppose à toutes les fureurs ;  
Je te donne les cœurs.  
J'ai fait plus, ton Rival a des armes fatales  
Teintes dans les eaux infernales,  
Et je t'apporte icy des armes que Vulcain.  
Vient de forger pour toi d'une immortelle main.

E N E' E.

Pour vous marquer l'excès de ma reconnoissance  
Tous mes discours seroient trop languissans ;  
Servez-vous de votre puissance,  
Dans le fond de mon cœur lisez ce que je sens.

V. E. N. U. S.

Cyclopes, donnez-lui les armes  
Qui de son ennemi rendront le sort douteux,  
Et vous, Graces, Amours, versez sur lui les char-  
mes  
Qui d'un aimable Objet redoubleront les feux.

*Danses des Graces & des Plaisirs.*

U N P L A I S I R.

Que tes dons sont charmans, Déesse de Cythere !  
F f i j

342 E N E E ET LAVINIE,

Trop heureux qui les peut recevoir !  
La beauté soumet tout dès qu'elle se fait voir,  
C'est regner que de plaire.

Que tes dons sont charmans, Déesse de Cythere !  
Quand on a des appas, que l'on a de pouvoir !

C H O E U R.

Que tes dons sont charmans, Déesse de Cythere !  
Quand on a des appas, que l'on a de pouvoir !

V E N U S.

A peine Jupiter en lançant le tonnerre  
Peut s'attirer les respects de la Terre,  
Sans effort deux beaux yeux  
Se les attirent mieux.

C H O E U R.

A peine Jupiter en lançant le tonnerre  
Peut s'attirer les respects de la Terre,  
Sans effort deux beaux yeux  
Se les attirent mieux.

V E N U S.

Dieux, Mortels, c'est à moi qu'il faut que tout se  
rende,  
Je ne veux pour encens que de tendres soupirs,  
Les honneurs que Venus vous demandent  
Sont les plus doux plaisirs.

U N P L A I S I R.

Suivons tous, adorons une puissance aimable.  
Transports délicieux, nous nous livrons à vous.

Adorons, suivons tous

Une puissance aimable.

Ah ! quel bonheur pour nous

Qu'un empire inévitable

Soit un empire si doux !

CHOEUR.

Suivons tous, adorons une puissance aimable.

Transports délicieux, nous nous livrons à vous ;

Adorons, suivons tous

Une puissance aimable.

Ah ! quel bonheur pour nous

Qu'un empire inévitable

Soit un empire si doux !



ACTE V.

*Temple de Junon.*

SCENE I.

LAVINIE.

**Q**UEL triste sort dans ce Temple m'a  
mene ?

Pourquoi faut-il que j'y suive la Reine ?

Ici tout reconnoît la Maitresse des Dieux

Qui nous hait, & qui nous accable,

F f iij



344 ENEË ET LAVINIE,

Turnus seroit peu redoutable  
Sans le secours qui lui vient de ces lieux.

Peut-être le combat en ce moment commence,  
Peut-être en ce moment Enée est en danger.  
Justes Dieux, prenez sa défense,  
Ah! pourriez-vous ne le pas protéger!

Qu'ai-je dit? où m'emporte une ardeur téméraire?  
Dans le Temple où je suis, quels vœux ai-je formez?  
Vœux trop ardents, tenez-vous renfermez,  
Vous pourriez de Junon redoubler la colere.

Helas! quand pour moi seule il expose ses jours,  
Quand je vois de sa mort l'image menaçante,  
Il faut encor qu'une timide Amante  
Ne puisse de ses vœux lui prêter le secours.



S C E N E II.

LA REINE, LAVINIE.

LA REINE.

**M**A fille, triomphons, j'ai fait un sacrifice  
Qui nous promet un heureux sort.  
Du plaisir que je sens partage le transport,  
Il n'en faut point douter, Junon nous est propice,  
Et l'on va du Troyen nous annoncer la mort.

LAVINIE.

Sa mort! ah! je fremis!

LA REINE.

Quelle est cette surprise ?  
 Quoi ? contre un ennemi le Ciel nous favorise,  
 Et j'entens vos soupirs, je vois couler vos pleurs ?

LAVINIE.

Puisque ma flâme s'est trahie,  
 Je ne vous cache plus mes mortelles douleurs,  
 Avec cet ennemi je vais perdre la vie.

LA REINE.

Qu'entens-je ? ah ! rougissez de cet indigne amour.

LAVINIE.

Contentez-vous qu'il m'en coûte le jour.

Chere Ombre, qui déjà peut-être  
 Dans ces funestes lieux eues autour de moi,  
 Je dois en te suivant récompenser ta foi  
 Que j'ai sçû si mal reconnoître,  
 Je vais ou te vanger des crimes que j'ai faits,  
 Ou m'unir à toi pour jamais.



SCENE III.

LA REINE, LAVINIE, CAMILLE.

LA REINE.

**H**Elas ! quel est ce trouble, & que dois-je en attendre ?  
 Parle, quel est l'arrêt que le sort vient de rendre ?

CAMILLE.

Ah ! que ne pouvez-vous à jamais l'ignorer ?

346 ENE'E ET LAVINIE,  
Sous le fer ennemi Turnus vient d'expirer.

L A R E I N E.

O présages trompeurs ! ô destin trop contraire !

C A M I L L E.

Le superbe Troyen va se rendre en ces lieux.

L A R E I N E.

Fuyons un vainqueur odieux,  
Déesse, a-t-il enfin surmonté ta colere ?



#### S C E N E I V.

LE ROY, ENE'E, LAVINIE,  
ILIONE'E, CAMILLE, Soldats  
Troyens, Peuples Latins.

L E R O Y.

**M**A fille, tu vois le vainqueur,  
pour prix de sa victoire il a droit sur ton cœur.  
Mais pour ne vous unir qu'avec d'heureux présages  
Je veux que ses hommages  
De Junon, s'il se peut, fléchissent la rigueur.

E N E ' E.

Il ne me suffit pas que sa colere cesse,  
Mon bonheur le plus grand dépend de la Princesse.  
*à Lavinie.*

Votre cœur avec moi daigne-t-il partager

TRAGÉDIE. 347

Les doux transports que ressent ma tendresse :

L A V I N I E.

Prince, vous ne devez songer  
Qu'à fléchir la Déesse.

E N E' E.

Redoutable Junon, je viens à vos genoux  
Par des respects profonds expier ma victoire,  
Ce jour donne à mon nom une nouvelle gloire,  
Et dans ce même jour je me soumets à vous.  
Consentez au repos où le destin m'appelle  
Après tant de travaux si longs & si cruels,  
La haine des Immortels  
Ne doit pas être immortelle.

L E R O Y.

Esperons, esperons le succès le plus doux,  
Le Ciel ouvre à nos yeux ses barrières brillantes,  
On ne voit point les marques menaçantes  
Qui nous annoncent son courroux.

\*\*\*\*\*

S C E N E V.

JUNON *dans les Cieux*, LE ROY,  
ENE'E, LAVINIE, &c,

J U N O N.

I Nvincible Guerrier, Junon vient vous apprendre  
Qu'à vos heureux destins elle daigne se rendre,  
Ma haine contre vous n'a que trop combattu.

548 ENE'E ET LAVINIE,  
Il n'est rien qu'à la fin la Vertu ne surmonte,  
A Venus tout cede sans honte,  
Et vous avez pour vous Venus & la Vertu.

*Junon disparoit.*

E N E ' E & I L I O N E ' E.

Souveraine du Ciel, quelle reconnoissance  
Férons-nous paroître à tes yeux ?

L E R O Y, L A V I N I E.

Une sincere obéissance  
Est l'encens le plus doux que reçoivent les Dieux.



S C E N E V I.

L E R O Y, L A V I N I E, E N E ' E,  
I L I O N E ' E, C A M I L L E, Soldats.  
Troyens, Peuples Latins.

V L E R O Y.  
Vous qu'un autre Ciel a vû naître,  
Troyens, pour votre Roy venez me reconnoître,  
Venez à mes Sujets vous unir pour toujours ;  
Venus vous a conduits sur ces rives aimables,  
Attirez-nous des regards favorables  
De la Déesse des Amours.

C A M I L L E, I L I O N E ' E.

Quel bonheur va combler ces lieux !

En faveur de son fils Venus y doit répandre  
 Ses bienfaits les plus précieux.  
 Ses dons sans se faire attendre  
 Sçauront flater nos desirs,  
 L'amour heureux n'en fera pas moins tendre ;  
 Tous les soupirs  
 Naîtront au milieu des plaisirs.

— C H O E U R.

Quel bonheur va combler ces lieux !  
 En faveur de son fils Venus y doit répandre  
 Ses bienfaits les plus précieux.  
 Ses dons sans se faire attendre  
 Sçauront flater nos desirs,  
 L'amour heureux n'en fera pas moins tendre,  
 Tous les soupirs  
 Naîtront au milieu des plaisirs.

*Danses des Troyens & des Latins, qui expriment l'union des deux Peuples.*

CAMILLE, ILIONE'É.

On se plaint de l'amour, on languit, on soupire,  
 On deteste cent fois son tyrannique Empire,  
 Et ses tristes engagements.

Mais après des peines cruelles,  
 Quand on reçoit le prix qu'il garde aux cœurs fidèles,  
 On craint d'avoir souffert de trop légers tourmens.

CH O E U R.

On se plaint de l'amour, on languit, on soupire,

350 ENE'E ET LAVINIE.

On deteste cent fois son tyrannique Empire.

Et ses tristes engagements.

Mais après des peines cruelles ,

Quand on reçoit le prix qu'il garde aux cœurs fidel-  
les ,

On craint d'avoir souffert de trop legers tourmens.





# MADRIGAL.

**A** Ux Immortels quand je fais quelque offrande,  
Ils m'en feront eux-mêmes les témoins.

Ce n'est jamais l'or que je leur demande,

Les dignitez, les honneurs encor moins.

Mais je leur dis: Votre pouvoir suprême,

Dieux immortels, dispose aussi des cœurs,

Conservez-moi le cœur de ce que j'aime,

Et je renonce à vos autres faveurs.







S U R  
**UN COMMERCE**  
**D'AMOUR.**

*Qui subsistoit sans fureurs , sans  
 jalousie , &c.*

**A** Voir l'Amour tel qu'il erre en ce Monde ,  
 Les yeux en feu , la mine furibonde ,  
 Barbare auteur des pleurs les plus amers ,  
 On le prendroit pour le fils de Megere ,  
 Qui s'est armé des serpens de sa Mere ,  
 Et vient chez-nous transporter les Enfers.  
 Mais grace à vous , & grace à moi peut-être ,  
 On le peut voir sous des traits moins connus ,  
 Vos tendres feux l'obligent de paroître  
 Comme le fils de l'aimable Venus.



DE



# DE L'ORIGINE

D E S

## F A B L E S.

**O**N nous a si fort accoûtumés pendant notre enfance aux Fables des Grecs , que quand nous sommes en état de raisonner , nous ne nous avisons plus de les trouver aussi étonnantes qu'elles le sont. Mais si l'on vient à se défaire des yeux de l'habitude, il ne se peut qu'on ne soit épouvanté de voir toute l'ancienne Histoire d'un Peuple qui n'est qu'un amas de chimeres ; de rêveries , & d'absurdités. Serait-il possible qu'on nous eût donné tout cela pour vrai ? A quel dessein nous l'auroit-on donné pour faux ? Quel auroit été cet amour des hommes pour des

fauffetés manifestes & ridicules , & pourquoi ne dureroit-il plus ? Car les Fables des Grecs n'étoient pas comme nos Romans qu'on nous donne pour ce qu'ils font , & non pas pour des Histoires ; il n'y a point d'autres Histoires anciennes que les Fables. Eclairciffons , s'il se peut , cette matiere , étudions l'esprit humain dans une de ses plus étranges productions ; c'est - là bien souvent qu'il se donne le mieux à connoître.

Dans les premiers Siècles du monde , & chez les Nations qui n'avoient point entendu parler des Traditions de la famille de Seth , ou qui ne les conserverent pas , l'ignorance & la barbarie dûrent être à un excès que nous ne sommes presque plus en état de nous représenter. Figurons-nous les Cafres , les Lapons , ou les Iroquois ; & même prenons garde que ces Peuples étant déjà anciens , ils ont dû parvenir à quelque degré

de connoissance & de politesse que les premiers hommes n'avoient pas.

A mesure que l'on est plus ignorant , & que l'on a moins d'expérience , on voit plus de prodiges. Les premiers Hommes en virent donc beaucoup ; & comme naturellement les Peres content à leurs enfans ce qu'ils ont vû , & ce qu'ils ont fait, ce ne furent que prodiges dans les recits de ces temps-là.

Quand nous racontons quelque chose de surprenant , notre imagination s'échauffe sur son objet , & se porte d'elle-même à l'agrandir & à y ajoûter ce qui y manqueroit pour le rendre tout-à-fait merveilleux , comme si elle avoit regret de laisser une belle chose imparfaite. De plus , on est flaté des sentimens de surprise & d'admiration que l'on cause à ses Auditeurs , & on est bien-aîsé de les augmenter encore , parce qu'il semble qu'il en revient je ne sçai quoi à notre vanité. Ces deux raisons jointes

ensemble, font que tel homme qui n'a point dessein de mentir en commençant un recit un peu extraordinaire, pourra néanmoins se surprendre lui-même en mensonge, s'il y prend bien garde, & de-là vient que l'on a besoin d'une espece d'effort & d'une attention particuliere pour ne dire exactement que la verité. Que fera-ce après cela de ceux qui naturellement aiment à inventer, & à imposer aux autres?

Les récits que les premiers Hommes firent à leurs enfans, étant donc souvent faux en eux-mêmes, parce qu'ils étoient faits par des gens sujets à voir bien des choses qui n'étoient pas, & par dessus cela ayant été exagérés, ou de bonne-foi, selon que nous venons de l'expliquer, ou de mauvaise-foi, il est clair que les voilà déjà bien gâtés dès leur source. Mais assurément ce sera encore bien pis quand ils passeront de bouche en bouche; chacun en ôtera quelque

petit trait de vrai , & y en mettra quelqu'un de faux , & principalement du faux Merveilleux qui est le plus agréable , & peut-être qu'après un Siècle ou deux , non seulement il n'y restera rien du peu de vrai qui y étoit d'abord , mais même il n'y restera guere de chose du premier faux.

Croira-t-on ce que je vais dire ? Il y a eu de la Philosophie même dans ces Siècles grossiers , & elle a beaucoup servi à la naissance des Fables. Les hommes qui ont un peu plus de de genie que les autres , sont naturellement portés à rechercher la cause de ce qu'ils voyent. D'où peut venir cette riviere qui coule toujours , a dû dire un Contemplatif de ces Siècles-là ; étrange sorte de Philosophe ; mais qui auroit peut-être été un Descartes dans ce Siècle-ci ? Après une longue méditation , il a trouvé fort heureusement qu'il y avoit quelqu'un qui avoit soin de verser toujours cette eau de dedans une cruche. Mais

qui lui fournissoit toujours cette eau ? le Contemplatif n'alloit pas si loin.

Il faut prendre garde que ces idées qui peuvent être appellées les Systèmes de ces temps-là, étoient toujours copiées d'après les choses les plus connues. On avoit vû souvent verser de l'eau de dedans une cruche, on imaginoit donc fort bien comment un Dieu versoit celle d'une riviere, & par la facilité même qu'on avoit à l'imaginer, on étoit tout-à-fait porté à le croire. Ainsi pour rendre raison des Tonnerres & des foudres, on se representoit volontiers un Dieu de figure humaine lançant sur nous des Flèches de feu, idée manifestement prise sur des objets très-familiers.

Cette Philosophie des premiers Siècles rouloit sur un principe si naturel, qu'encore aujourd'hui notre Philosophie n'en a point d'autre, c'est-à-dire, que nous expliquons les choses inconnues de la Nature par celles

que nous avons devant les yeux , & que nous transportons à la Physique les idées que l'expérience nous fournit. Nous avons découvert par l'usage , & non pas deviné , ce que peuvent les poids, les ressorts, les leviers; nous nous ne faisons agir la Nature que par des leviers , des poids , & des ressorts. Ces pauvres Sauvages qui ont les premiers habité le monde , ou ne connoissoient point ces choses-là , ou n'y avoient fait aucune attention. Ils n'expliquoient donc les effets de la Nature que par des choses plus grossieres & plus palpables qu'ils connoissoient. Qu'avons-nous fait les uns & les autres ? Nous nous sommes toujours représenté l'inconnu sous la figure de ce qui nous étoit connu ; mais heureusement il y a tous les sujets du monde de croire que l'inconnu ne peut pas ne point ressembler à ce qui nous est connu presentement.

De cette Philosophie grossiere qui regna necessairement dans les pre-



miers Siècles, font nés les Dieux & les Déesses. Il est assés curieux de voir comment l'imagination humaine a enfanté les fausses Divinités. Les hommes voyoient bien des choses qu'ils n'eussent pas pû faire; lancer les foudres, exciter les vents, agiter les flots de la Mer, tout cela étoit beaucoup au-dessus de leur pouvoir: ils imaginerent des Estres plus puissans qu'eux, & capables de produire ces grands effets. Il falloit bien que ces Estres - là fussent faits comme des hommes, quelle autre figure eussent-ils pû avoir? du moment qu'ils sont de figure humaine, l'imagination leur attribue naturellement tout ce qui est humain; les voilà hommes en toutes manieres, à cela près qu'ils sont toujours un peu plus puissans que des hommes.

De-là, vient une chose à laquelle on n'a peut-être pas encore fait de reflexion; c'est que dans toutes les Divinités que les Payens ont imagées, ils

Ils y ont fait dominer l'idée du pouvoir, & n'ont eu presque aucun égard ni à la sagesse, ni à la justice, ni à tous les autres attributs qui suivent la Nature Divine. Rien ne prouve mieux que ces Divinités sont fort anciennes, & ne marque mieux le chemin que l'imagination a tenu en les formant. Les premiers Hommes ne connoissoient point de plus belle qualité que la force du corps, la Sagesse & la Justice n'avoient pas seulement de nom dans les Langues anciennes, comme elles n'en ont pas encore aujourd'hui chez les Barbares de l'Amérique; d'ailleurs la première idée que les hommes prirent de quelque Estre supérieur, ils la prirent sur des effets extraordinaires, & nullement sur l'Ordre réglé de l'Univers qu'ils n'étoient point capables de reconnoître ni d'admirer. Ainsi ils imaginèrent les Dieux dans un tems où ils n'avoient rien de plus beau à leur donner que du pouvoir,

& ils les imaginerent sur ce qui portoit des marques de pouvoir, & non sur ce qui en portoit de sagesse. Il n'est donc pas surprenant qu'ils aient imaginé plusieurs Dieux, souvent opposés les uns aux autres, cruels, bizarres, injustes, ignorans, tout cela n'est point directement contraire à l'idée de force & de pouvoir qui est la seule qu'ils eussent prise. Il falloit bien que ces Dieux se sentissent & du temps où ils avoient été faits, & des occasions qui les avoient fait faire. Et même quelle misérable espece de pouvoir leur donnoit-on ? Mars le Dieu de la Guerre est blessé dans un combat par un Mortel, cela déroge beaucoup à sa dignité; mais en se retirant il fait un cri tel que dix mille hommes ensemble l'auroient pû faire, c'est par ce vigoureux cri que Mars l'emporte en force sur Diomedé, & en voilà assez, selon le judicieux Homere, pour sauver l'honneur du Dieu. De la maniere

dont l'imagination est faite , elle se contente de peu de chose , & elle reconnoîtra toujourn pour une Divinité ce qui aura un peu plus de pouvoir qu'un homme.

Cicéron a dit quelque part qu'il auroit mieux aimé qu'Homère eût transporté les qualités des Dieux aux hommes , que de transporter comme il a fait les qualités des hommes aux Dieux , mais Cicéron en demandoit trop ; ce qu'il appelloit en son temps les qualités des Dieux n'étoit nullement connu du temps d'Homère. Les Payens ont toujourn copié leurs Divinités d'après eux-mêmes , ainsi à mesure que les Hommes sont devenus plus parfaits , les Dieux le sont devenus aussi davantage. Les premiers Hommes sont fort brutaux , & ils donnent tout à la force , les Dieux seront presque aussi brutaux , & seulement un peu plus puissans ; voilà les Dieux du temps d'Homère. Les Hommes commencent à avoir

des idées de la Sagesse & de la Justice , les Dieux y gagnent ; ils commencent à être sages & justes , & le font toujours de plus en plus à proportion que ces idées se perfectionnent parmi les Hommes ; voilà les Dieux du temps de Ciceron , & ils valoient bien mieux que ceux du temps d'Homere , parce que de bien meilleurs Philosophes y avoient mis la main.

Jusqu'ici les premiers Hommes ont donné naissance aux Fables , sans qu'il y ait , pour ainsi dire , de leur faute. On est ignorant , & on voit par consequent bien des prodiges ; on exagere naturellement les choses surprenantes en les racontant , elles se chargent encore de diverses faussetés en passant par plusieurs bouches ; il s'établit des especes de Systêmes de Philosophie fort grossiers & fort absurdes , mais il ne peut s'en établir d'autres ; nous allons voir maintenant que sur ces fondemens

les hommes ont en quelque maniere pris plaisir à se tromper eux-mêmes.

Ce que nous appellons la Philosophie des premiers Siecles, se trouva tout-à-fait propre à s'allier avec l'Histoire des faits. Un jeune homme est tombé dans une riviere, & on ne sçauroit retrouver son corps. Qu'est-il devenu ? La Philosophie du temps enseigne qu'il y a dans cette riviere de jeunes Filles qui la gouvernent; les jeunes Filles ont enlevé le jeune homme, cela est fort naturel, on n'a pas besoin de preuves pour le croire. Un homme dont on ne connoît point la naissance, a quelque talent extraordinaire, il y a des Dieux faits à peu près comme des Hommes, on n'examine pas davantage qui sont ses parens; il est fils de quelqu'un de ces Dieux-là; que l'on considere avec attention la plus grande partie des Fables, on trouvera qu'elles ne sont qu'un mélange des faits avec la Phi-

lophilosophie du temps , qui expliquoit fort commodément ce que les faits avoient de merveilleux , & qui se lioit avec eux très-naturellement. Ce n'étoient que Dieux & Déeses qui nous ressembloient tout-à-fait , & qui étoit fort bien assortis sur la scène avec les Hommes.

Comme les Histoires de faits véritables mêlées de ces fausses imaginations , eurent beaucoup de cours, on commença à en forger sans aucun fondement , ou tout au moins on ne raconta plus les faits un peu remarquables , sans les revêtir des ornemens que l'on avoit reconnu qui étoient propres à plaire. Ces ornemens étoient faux , peut-être même que quelquefois on les donnoit pour tels , & cependant les Histoires ne passaient pas pour être fabuleuses. Cela s'entendra par une comparaison de notre Histoire Moderne avec l'Ancienne.

Dans les temps où l'on a eu le plus

d'esprit comme dans le Siècle d'Auguste, & dans celui-ci, on a aimé à raisonner sur les actions des hommes, à en pénétrer les motifs, & à connoître les caractères. Les Historiens de ces Siècles-là se sont accommodés à ce goût, ils se sont bien gardés d'écrire les faits nuement & sechement, ils les ont accompagnés de motifs, & y ont mêlé les portraits de leurs personnages. Croyons-nous que ces portraits & ces motifs soient exactement vrais? Y avons-nous la même foi qu'aux faits? Non, nous sçavons fort bien que les Historiens les ont devinés comme ils ont pû, & qu'il est presque impossible qu'ils aient deviné tout-à-fait juste. Cependant nous ne trouvons point mauvais que les Historiens aient recherché cet embellissement qui ne sort point de la vrai-semblance, & c'est à cause de cette vrai-semblance que ce mélange de faux que nous reconnoissons qui peut-être dans nos



Histoires, ne nous les fait pas regarder comme des Fables.

De même, après que par les voyes que nous avons dites, les anciens Peuples eurent pris le goût de ces Histoires, où il entroit des Dieux, des Déesses, & en general du merveilleux, on ne débita plus d'Histoires qui n'en fussent ornées. On sçavoit que cela pouvoit n'être pas vrai, mais en ces temps-là il étoit vraisemblable, & c'en étoit assez pour conserver à ces Fables la qualité d'Histoires.

Encore aujourd'hui les Arabes remplissent leurs Histoires de prodiges & de miracles, le plus souvent ridicules & grotesques. Sans doute, cela n'est pris chez-eux que pour des ornemens auxquels on n'a garde d'être trompé, parce que c'est entre eux une espece de convention d'écrire ainsi. Mais quand ces sortes d'Histoires passent chez d'autres Peuples qui ont le goût de vouloir qu'on

Écrive les faits dans leurs exacte vérité, ou elles sont cruës au pié de la lettre, ou du moins on se persuade qu'elles ont été cruës par ceux qui les ont publiées & par ceux qui les ont reçues fans contradiction. Certainement le mal-entendu est considerable. Quand j'ai dit que le faux de ces Histoires étoit reconnu pour ce qu'il étoit, j'ai entendu parler des gens un peu éclairés; car pour le peuple, il est destiné à être la dupe de tout.

Non seulement dans les premiers Siecles on expliqua par une Philosophie chimerique ce qu'il y avoit de surprenant dans l'Histoire des faits, mais ce qui appartenoit à la Philosophie, on l'expliqua par des Histoires de faits imaginés à plaisir. On voyoit vers le Septentrion deux Constellations nommées les deux Oursés qui paroissoient toujours, & ne se couchoient point comme les autres; on n'avoit garde de songer que c'est qu'elles étoient vers un Po-



le élevé à l'égard des Spectateurs ; on n'en ſçavoit pas tant ; on imagina que de ces deux Ourſes , l'une avoit été autrefois une Maîtrefſe , & l'autre un fils de Jupiter ; que ces deux perſonnes ayant été changées en Conſtellations , la jalouſe Junon avoit prié l'Océan de ne point ſouffrir qu'elles deſcendiſſent chez - lui comme les autres , & ſ'y allaſſent repoſer. Toutes les Métamorphoſes ſont la Phyſique de ces premiers temps. Les Meures ſont rouges , parce qu'elles ſont teintes du ſang d'un Amant & d'une Amante ; la Perdrix vole toujourns terre à terre , parce que Dédale qui fut changé en Perdrix ſe ſouvenoit du malheur de ſon fils qui avoit volé trop haut , & ainſi du reſte. Je n'ai jamais oublié que l'on m'a dit dans mon enfance que le Sureau avoit eu autrefois des raiſins d'auffi bon goût que la Vigne , mais que le traître Judas ſ'étant pendu à cet arbre , ſes fruits étoient

devenus aussi mauvais qu'ils le sont presentement. Cette fable ne peut-être née que depuis le Christianisme, & elle est précisément de la même espece que ces anciennes métamorphoses qu'Ovide a ramassées, c'est-à-dire, que les hommes ont toujours de l'inclination pour ces sortes d'Histoires. Elles ont le double agrément, & de fraper l'esprit par quelque trait merveilleux, & de satisfaire la curiosité par la raison apparente qu'elles rendent de quelque effet naturel & fort connu.

Outre tous ces principes particuliers de la naissance des Fables, il y en a eu deux autres plus generaux qui les ont extrêmement favorisées. Le premier est le droit que l'on a d'inventer des choses pareilles à celles qui sont reçues, ou de les pousser plus loin par des consequences. Quelque événement extraordinaire aura fait croire qu'un Dieu avoit été amoureux d'une femme, aussi-tôt

toutes les Histoires ne seront pleines que de Dieux amoureux. Vous croyez bien l'un , pourquoi ne croyez-vous pas l'autre ? Si les Dieux ont des Enfans , ils les aiment , ils employent toute leur puissance pour eux dans les occasions , & voilà une source inépuisable de prodiges qu'on ne pourra traiter d'absurdes.

Le second principe qui sert beaucoup à nos erreurs , est le respect aveugle de l'antiquité. Nos Peres l'ont crû , prétendrions-nous être plus sages qu'eux ? Ces deux principes joints ensemble font des merveilles. L'un sur le moindre fondement que la foiblesse de la Nature humaine ait donné , étend une sottise à l'infini ; l'autre pour peu qu'elle soit établie la conserve à jamais ; l'un parce que nous sommes déjà dans l'erreur , nous engage à y être encore de plus en plus , & l'autre nous défend de nous en tirer , parce que nous y avons été quelque temps.

Voilà, selon toutes les apparences, ce qui a poussé les Fables a ce haut degré d'absurdité où elles sont arrivées, & ce qui les y a maintenues. Car ce que la Nature y a mis directement du sien, n'étoit ni tout-à-fait si ridicule, ni en si grande quantité, & les hommes ne sont point si fous, qu'ils eussent pû tout d'un coup enfanter de telles rêveries, y ajouter foi, & être un fort long-temps à s'en désabuser, à moins qu'il ne s'y fût mêlé les deux choses que nous venons de dire.

Examinons les erreurs de ces Siècles-ci, nous trouverons que les mêmes choses les ont établies, étendues, & conservées. Il est vrai que nous ne sommes arrivés à aucune absurdité aussi considérable que les anciennes Fables des Grecs; mais c'est que nous ne sommes point partis d'abord d'un point si absurde. Nous sçavons aussi bien qu'eux étendre & conserver nos erreurs; mais heureusement elles ne

font pas si grandes , parce que nous sommes éclairées des lumieres de la vraye Religion , & , à ce que je croi, de quelques rayons de la vraye Philosophie.

On attribüë ordinairement l'Origine des Fables à l'imagination vive des Orientaux , pour moi je l'attribüë à l'ignorance des premiers hommes. Mettez un Peuple nouveau sous le Pole, les premieres Histoires seront des Fables , & en effet les anciennes Histoires du Septentrion n'en sont-elles pas toutes pleines ? ce ne sont que Géants , & Magiciens. Je ne dis pas qu'un Soleil vif & ardent ne puisse encore donner aux esprits une derniere coction , qui perfectionne la disposition qu'ils ont à se repaître de Fables ; mais tous les hommes ont pour cela des talens indépendans du Soleil. Aussi dans tout ce que je viens de dire , je n'ai supposé dans les hommes ce qui leur est commun à tous, & ce qui doit avoir son effet sous les

Zones Glaciales comme sous la Torride.

Je montrerois peut-être bien, s'il le falloit, une conformité étonnante entre les Fables des Amériquains, & celles des Grecs. Les Amériquains envoioient les ames de ceux qui avoient mal vécu dans de certains Lacs bourbeux & defagréables, comme les Grecs les envoioient sur les bords de leurs rivieres de Stix & d'Acheron. Les Amériquains croyoient que la pluye venoit de ce qu'une jeune fille qui étoit dans les nuës jouant avec son petit frere, il lui caffoit sa cruche pleine d'eau; cela ne reffemble-t-il pas fort à ces Nymphes de Fontaines, qui en versent l'eau de dedans des Urnes? Selon les traditions du Perou, l'Ynca Manco Guy-na Capac fils du Soleil trouva moyen par son éloquence de retirer du fond des Forêts les Habitans du Pays qui y vivoient à la maniere des bêtes, & il les fit vivre sous des Loix raison-



nables. Orphée en fit autant pour les Grecs, & il étoit aussi fils du Soleil, ce qui montre que les Grecs furent pendant un temps des Sauvages aussi-bien que les Américains, & qu'ils furent tirez de la Barbarie par les mêmes moyens, & que les imaginations de ces deux Peuples si éloignées se sont accordées à croire Fils du Soleil, ceux qui avoient des talens extraordinaires. Puisque les Grecs avec tout leur esprit, lorsqu'ils étoient encore un Peuple nouveau, ne penserent point plus raisonnablement que les Barbares de l'Amérique, qui étoient selon toutes les apparences un Peuple assez nouveau, lorsqu'ils furent découverts par les Espagnols, il y a sujet de croire que les Américains feroient venus à la fin à penser aussi raisonnablement que les Grecs, & on leur en avoit laissé le loisir.

On trouve aussi chez les anciens Chinois, la méthode qu'avoient les  
anciens

anciens Grecs, d'inventer des Histoires pour rendre raison des choses naturelles. D'où vient le flux & le reflux de la Mer? Vous jugez bien qu'ils n'iront point penser à la pression de la Lune sur notre Tourbillon. C'est qu'une Princesse eut cent enfans, cinquante habiterent les rivages de la Mer, & les cinquante autres les Montagnes. De-là vinrent deux grands Peuples, qui ont souvent guerre ensemble. Quand ceux qui habitent les rivages ont l'avantage sur ceux des Montagnes, & les poussent devant eux, c'est le flux; quand ils en sont repoussez, & qu'ils fuyent des Montagnes vers les rivages, c'est le reflux. Cette maniere de philosopher ressemble assez à celle des Metamorphoses d'Ovide, tant il est vrai que la même ignorance a produit à peu près les mêmes effets chez tous les Peuples.

C'est par cette raison qu'il n'y en a aucun dont l'Histoire ne commence

par des Fables , hormis le peuple élu , chez qui un soin particulier de la providence a conservé la vérité. Avec quelle prodigieuse lenteur les hommes arrivent à quelque chose de raisonnable , quelque simple qu'il soit ! Conserver la memoire des faits tels qu'ils ont été , ce n'est pas une grande merveille , cependant il se passera plusieurs siècles avant que l'on soit capable de le faire , & jusques-là les faits dont on gardera le souvenir ne seront que des visions , & des rêveries. On auroit grand tort après cela d'être surpris que la Philosophie & la maniere de raisonner ayent été pendant un grand nombre de Siècles très grossieres , & très-imparfaites , & qu'encore aujourd'hui les progrès en soient si lents.

Chez la plûpart des Peuples , les Fables se tournerent en Religion , mais de plus , chez les Grecs , elles se tournerent , pour ainsi dire , en agrément. Comme elles ne fournis-

sent que des idées conformes au tour d'imagination le plus commun parmi les hommes, la Poësie & la Peinture s'en accommoderent parfaitement bien, & l'on sçait quelle passion les Grecs avoient pour ces beaux Arts. Des Divinités de toutes les espèces répandues par tout, qui rendent tout vivant & animé, qui s'intéressent à tout, & ce qui est plus important, des Divinités qui agissent souvent d'une manière surprenante, ne peuvent manquer de faire un effet agréable, soit dans des Poëmes, soit dans des Tableaux, où il ne s'agit que de séduire l'imagination en lui présentant des objets qu'elle saisisse facilement, & qui en même temps la frappent. Le moyen que les Fables ne lui convinssent pas, puisque c'est d'elle qu'elles sont nées ? Quand la Poësie ou la Peinture les ont mises en œuvre pour en donner le spectacle à notre imagination, elles ne font que lui rendre ses propres ouvrages.

Les erreurs une fois établies parmi les hommes , ont coûtume de jeter des racines bien profondes , & de s'accrocher à différentes choses qui les soutiennent. La Religion & le bon sens nous ont défabusés des Fables des Grecs , mais elles se maintiennent encore parmi nous par le moyen de la Poësie & de la Peinture, auxquelles il semble qu'elles ayent trouvé le secret de se rendre nécessaires. Quoique nous soyons incomparablement plus éclairés que ceux dont l'esprit grossier inventa de bonne-foi les Fables , nous reprenons très-aisément ce même tour d'esprit qui rendit les Fables si agréables pour eux ; ils s'en repaissoient parce qu'ils y ajoûtoient foi , & nous nous en repaissons avec autant de plaisir sans les croire ; & rien ne prouve mieux que l'imagination & la raison n'ont guere de commerce ensemble , & que les choses dont la raison est pleinement détrompée , ne perdent rien

de leurs agrémens à l'égard de l'imagination.

Nous n'avons fait entrer jusqu'à présent dans cette Histoire de l'Origine des Fables, que ce qui est pris du fond de la Nature humaine ; & en effet, c'est ce qui y a dominé, mais il s'y est joint des choses étrangères, auxquelles nous ne devons pas refuser ici leur place. Par exemple, les Phéniciens & les Egyptiens étant des Peuples plus anciens que les Grecs, leurs Fables passerent chez les Grecs, & grossirent dans ce passage, ou même leurs Histoires les plus vraies y devinrent des Fables. La Langue Phénicienne, & peut-être aussi l'Egyptienne, étoit toute pleine de mots équivoques; d'ailleurs les Grecs n'entendoient guere ni l'une ni l'autre, & voilà une source merveilleuse de méprises. Deux Egyptiennes dont le nom propre veut dire Colombes, sont venuës s'habituier dans la Forêt de Dodone pour y dire la bonne

avanture ; les Grecs entendent que ce sont deux vraies Colombes perchées sur des arbres qui prophétisent, & puis bien-tôt après ce sont les arbres qui prophétisent eux-mêmes. Un Gouvernail de Navire a un nom Phénicien qui veut dire aussi parlant , les Grecs dans l'Histoire du Navire Argo , conçoivent qu'il y avoit un Gouvernail qui parloit. Les Sçavans de ces derniers temps ont trouvé mille autres exemples , où l'on voit clairement que l'Origine de plusieurs Fables consiste dans ce qu'on appelle vulgairement des *qui pro quo*, & que les Grecs étoient fort sujets à en faire sur le Phénicien ou l'Égyptien. Pour moi je trouve que les Grecs qui avoient tant d'esprit & de curiosité manquoient bien de l'un ou de l'autre , de ne pas s'aviser d'apprendre parfaitement ces Langues-là , ou de les négliger. Ne sçavoient-ils pas bien que presque toutes leurs Villes étoient des Colonies Égypt-

tiennes ou Phéniciennes , & que la plupart de leurs anciennes Histoires venoient de ces Pays - là ? Les Origines de leur Langue , & les Antiquitez de leurs Pays ne dépendoient-elles pas de ces deux Langues ? Mais c'étoient des Langues barbares , dures , & défagréables. Plaisante délicatesse !

Lorsque l'Art d'écrire fut inventé , il servit beaucoup à répandre les Fables , & à enrichir un Peuple de toutes les sottises d'un autre ; mais on y gagna que l'incertitude de la tradition fut un peu fixée , que l'amas des Fables ne grossit plus tant , & qu'il demeura à peu près dans l'état où l'invention de l'Ecriture le trouva.

L'ignorance diminua peu à peu , & par conséquent on vit moins de prodiges , on fit moins de faux Systèmes de Philosophie , les Histoires furent moins fabuleuses ; car tout cela s'enchaîne. Jusque-là , on n'avoit gardé le souvenir des choses passées que



par une pure curiosité; mais on s'aperçut qu'il pouvoit être utile de le garder, soit pour conserver les choses dont les Nations se faisoient honneur, soit pour décider des differents qui pouvoient naître entre les peuples, soit pour fournir des exemples de vertu, & je croi que cet usage a été le dernier auquel on ait pensé, quoique ce soit celui dont on fait le plus de bruit. Tout cela demandoit que l'Histoire fut vraie; j'entens vraie par opposition aux Histoires anciennes, qui n'étoient pleines que d'absurdités; on commença donc à écrire dans quelques Nations l'Histoire d'une maniere plus raisonnable, & qui avoit ordinairement de la vraisemblance.

Alors il ne paroît plus de nouvelles Fables, on se contente seulement de conserver les anciennes. Mais que ne peuvent point les esprits follement amoureux de l'Antiquité? On va s'imaginer que sous ces Fables  
sont

font cachez les secrets de la Physique & de la Morale. Eût-il été possible que les Anciens eussent produit de telles rêveries sans y entendre quelque finesse ? Le nom des Anciens impose toujours, mais assurément ceux qui ont fait les Fables n'étoient pas gens à sçavoir de la Morale ou de la Physique, ni à trouver l'art de les déguiser sous des images empruntées.

Ne cherchons donc autre chose dans les Fables, que l'Histoire des erreurs de l'esprit humain. Il en est moins capable, dès qu'il sçait à quel point il l'est. Ce n'est pas une science de s'être rempli la tête de toutes les extravagances des Phéniciens & des Grecs, mais ç'en est une de sçavoir ce qui a conduit les Phéniciens & les Grecs à ces extravagances. Tous les hommes se ressemblent si fort, qu'il n'y a point de Peuple dont les sottises ne nous doivent faire trembler.



D U

## B O N H E U R .

**V** Oici une matiere la plus interessante de toutes , dont tout le monde parle , que les Philosophes, sur tout les anciens, ont traitée avec beaucoup d'étendue. Mais quoi que très-interessante , elle est dans le fond assez negligée , quoique tout le monde en parle , peu de gens y pensent , & quoique les Philosophes l'ayent beaucoup traitée , ç'a été si philosophiquement que les Hommes n'en peuvent guere tirer de profit.

On entend ici par le mot de bonheur un état , une situation telle qu'on en desirât la durée sans changement, & en cela le Bonheur est different du Plaisir qui n'est qu'un sentiment agréable, mais court & passager,

& qui ne peut jamais être une situation, ni un état. La douleur auroit bien plutôt le privilege d'en pouvoir être un.

A mesurer le bonheur des hommes seulement par le nombre & la vivacité des plaisirs qu'ils ont dans le cours de leur vie, peut-être y a-t-il un assez grand nombre de conditions assez égales, quoique fort différentes; celui qui a moins de plaisirs les sent plus vivement; il en sent une infinité que les autres ne sentent plus ou n'ont jamais sentis, & à cet égard la Nature fait assez son devoir de Mere commune. Mais si au lieu de considerer ces instans répandus dans la vie de chaque homme, on considere le fond des vies mêmes, on voit qu'il est fort inégal, qu'un homme qui a, si l'on veut, pendant sa journée autant de bons momens qu'un autre, est tout le reste du tems beaucoup plus mal à son aise, & que la compensation cesse entierement d'avoir lieu.

C'est donc l'état qui fait le Bonheur ; mais ceci est très-fâcheux pour le genre humain. Une infinité d'hommes sont dans des états qu'ils ont raison de ne pas aimer ; un nombre presque aussi grand sont incapables de se contenter d'aucun état ; les voilà donc presque tous exclus du Bonheur , & il ne leur reste pour ressource que des plaisirs, c'est-à-dire, des momens semez çà & là sur un fond triste , qui en fera un peu égayé. Les hommes dans ces momens reprennent les forces nécessaires à leur malheureuse situation , & se remontent pour souffrir.

Celui qui voudroit fixer son état , non par la crainte d'être pis , mais parce qu'il seroit content , meriteroit le nom d'heureux. On le reconnoitroit entre tous les autres hommes à une espece d'immobilité dans sa situation ; il n'agiroit que pour s'y conserver , & non pas pour en sortir. Mais cet homme-là a-t-il paru en

quelque endroit de la Terre? On en pourroit douter, parce qu'on ne s'aperçoit guere de ceux qui sont dans cette immobilité fortunée, au lieu que les malheureux qui s'agitent composent le Tourbillon du monde, & se font bien sentir les uns aux autres par les chocs violents qu'ils se donnent. Le repos même de l'Heureux s'il est apperçû, peut passer pour être forcé, & tous les autres sont interessez à n'en pas prendre une idée plus avantageuse. Ainsi l'existence de l'homme heureux pourroit être assez facilement contestée. Admettons-la cependant, ne fût-ce que pour nous donner des esperances agréables; mais il est vrai, que retenues dans de certaines bornes, elles ne feront pas chimeriques.

Quoi qu'en disent les fiers Stoïciens, une grande partie de notre bonheur ne dépend pas de nous. Si l'un d'eux pressé par la Goutte lui a dit, *Je n'avouerai pourtant pas que*

*tu sois un mal*, il a dit la plus extravagante parole qui soit jamais sortie de la bouche d'un Philosophe. Un Empereur de l'Univers, enfermé aux Petites-Maisons, déclare naïvement un sentiment dont il a le malheur d'être plein; celui-ci par engagement de Système, nie un sentiment très-vif, & en même temps l'avoüe par l'effort qu'il fait pour le nier. N'ajoutons pas à tous les maux que la Nature & la Fortune peuvent nous envoyer la ridicule & inutile vanité de nous croire invulnérables.

Il seroit moins déraisonnable de se persuader que notre Bonheur ne dépend point du tout de nous, & presque tous les hommes ou le croient, ou agissent comme s'ils le croyoient. Incapables de discernement & de choix, poussez par une impetuosité aveugle, attirez par des objets qu'ils ne voyent qu'au travers de mille nuages, entraînez les uns par les autres sans sçavoir où ils vont, ils com-

posent une multitude confuse & tumultueuse, qui semble n'avoir d'autre dessein que de s'agiter sans cesse. Si dans tout ce desordre des rencontres favorables peuvent en rendre quelques-uns heureux pour quelque momens, à la bonne heure, mais il est bien sûr qu'ils ne sçauront ni prévenir ni moderer le choc de tout ce qui peut les rendre malheureux. Ils sont absolument à la merci du hazard.

Nous pouvons quelque chose à notre Bonheur, mais ce n'est que par nos façons de penser, & il faut convenir que cette condition est assez dure. La plûpart ne pensent que comme il plaît à tout ce qui les environne, ils n'ont pas un certain Gouvernail qui leur puisse servir à tourner leurs pensées d'un autre côté qu'elles n'ont été poussées par le courant; les autres ont des pensées si fortement pliées vers le mauvais côté & si inflexibles, qu'il seroit inutile de les vouloir tourner d'un autre;



enfin quelques-uns à qui ce travail pourroit réussir , & seroit même assez facile , le rejettent parce que c'est un travail , & en dédaignent le fruit qu'ils croient trop mediocre. Que seroit-ce que ce miserable Bonheur factice pour lequel il faudroit tant raisonner ? Vaut-il la peine qu'on s'en tourmente ? On peut le laisser aux Philosophes avec leurs autres chimeres. Tant d'étude pour être heureux empêcheroit de l'être.

Ainsi il n'y a qu'une petite partie de notre Bonheur qui puisse dépendre de nous , & de cette petite partie peu de gens en ont la disposition, ou en tirent le profit. Il faut que les caracteres ou foibles & paresseux , ou impetueux & violents , ou sombres & chagrins , y renoncent tous. Il en reste quelques-uns doux & moderez , & qui admettent plus volontiers les idées ou les impressions agréables , ceux-là peuvent travailler utilement à se rendre heureux. Il est

vrai que par la faveur de la Nature ils le sont déjà assez , & que le secours de la Philosophie ne paroît pas leur être fort nécessaire , mais il n'est presque jamais que pour ceux qui en ont le moins de besoin , & ils ne laissent pas d'en sentir l'importance. Sur tout quand il s'agit du Bonheur , ce n'est pas à nous de rien négliger. Ecoutons donc la Philosophie qui prêche dans le Desert une petite Troupe d'Auditeurs qu'elle a choisis , parce qu'ils sçavoient déjà une bonne partie de ce qu'elle peut leur apprendre.

Afin que le sentiment du Bonheur puisse entrer dans l'ame, ou du moins afin qu'il y puisse séjourner , il faut avoir nettoyé la place , & chassé tous les maux imaginaires. Nous sommes d'une habileté infinie à en créer , & quand nous les avons une fois produits , il nous est très-difficile de nous en défaire. Souvent même il semble que nous aimions notre malheureux

ouvrage, & que nous nous y complaisions. Les maux imaginaires ne sont pas tous ceux qui n'ont rien de corporel, & ne sont que dans l'esprit ; mais seulement ceux qui tirent leur origine de quelque façon de penser fautive, ou du moins problématique. Ce n'est pas un mal imaginaire que le deshonneur, mais ç'en est un que la douleur de laisser de grands biens après sa mort à des Heritiers en ligne collaterale & non pas en ligne directe, ou à des filles & non pas à des fils. Il y a tel homme dont la vie est empoisonnée par un semblable chagrin. Le Bonheur n'habite point dans des têtes de cette trempe, il lui en faut ou qui soient naturellement plus saines, ou qui aient eu le courage de se guerir. Si l'on est susceptible des maux imaginaires, il y en a tant qu'on sera nécessairement la proie de quelqu'un. La principale force de ces sortes de Monstres, consiste en ce qu'on s'y soumet, sans oser ni les at-

taquer, ni même les envisager; si on les consideroit quelque temps d'un œil fixe, ils seroient à demi vaincus.

Assez souvent aux maux réels nous ajoutons des circonstances imaginaires, qui les aggravent. Qu'un malheur ait quelque chose de singulier, non seulement ce qu'il a de réel nous afflige, mais sa singularité nous irrite, & nous aigrit. Nous nous représentons une Fortune, un Destin, je ne sçai quoi, qui met de l'art & de l'esprit à nous faire un malheur d'une nature particulière. Mais qu'est-ce que tout cela? Employons un peu notre raison, & ces Fantômes disparaissent. Un malheur commun n'en est pas réellement moindre, un malheur singulier n'en est pas moins possible, ni moins inévitable, un homme qui a la peste lui cent millième, est-il moins à plaindre que celui qui a une maladie bizarre & inconnue?

Il est vrai que les malheurs communs sont prévûs, & cela seul nous

adoucit l'idée de la mort , le plus grand de tous les maux. Mais qui nous empêche de prévoir en general ce que nous appellons des maux singuliers ? On ne peut pas prédire les Cometes comme les Eclipses ; mais on est bien sûr que de temps en temps il doit paroître des Cometes , & il n'en faut pas davantage pour n'en être pas effrayé. Les malheurs singuliers sont rares ; cependant il faut s'attendre à en essuyer quelqu'un , il n'y a presque personne qui n'ait eu le sien ; & si on vouloit on leur contesteroit avec assez de raison leur qualité de singuliers.

Une circonstance imaginaire qu'il nous plaît d'ajouter à nos afflictions, c'est de croire que nous ferons inconsolables. Ce n'est pas que cette persuasion-là même ne soit quelquefois une espece de douceur & de consolation , elle en est une dans les douleurs dont on peut tirer gloire, comme dans celle que l'on ressent de la

perte d'un ami. Alors se croire inconsolable, c'est se rendre témoignage que l'on est tendre, fidelle, constant, c'est se donner de grandes louanges. Mais dans les maux où la vanité ne soutient point l'affliction, & où une douleur éternelle ne seroit d'aucun merite, gardons-nous bien de croire qu'elle doive être éternelle. Nous ne sommes pas assez parfaits pour être toujours affligés; notre Nature est trop variable, & cette imperfection est une de ses plus grandes ressources.

Ainsi avant que les maux arrivent, il faut les prévoir, du moins en general; quand ils sont arrivez, il faut prévoir que l'on s'en consolera. L'un rompt la premiere violence du coup, l'autre abrege la durée du sentiment: on s'est attendu à ce que l'on souffre, & du moins on s'épargne par-là une impatience, une revolte secreete qui ne sert qu'à aigrir la douleur; on s'attend à ne souffrir pas long-temps,

& dès-lors on anticipe en quelque forte sur ce temps qui sera plus heureux, on l'avance.

Les circonstances, même réelles, de nos maux, nous prenons plaisir à nous les faire valoir à nous-mêmes, à nous les étaler, comme si nous demandions raison à quelque Juge d'un tort qui nous eût été fait. Nous augmentons le mal en y appuyant trop notre vûë, & en recherchant avec tant de soin tout ce qui peut le grossir.

On a pour les violentes douleurs je ne sçai quelle complaisance, qui s'oppose aux remedes, & repousse la consolation. Le Consolateur le plus tendre paroît un indifferant qui déplaît. Nous voudrions que tout ce qui nous approche prît le sentiment qui nous possède, & n'en être pas plein comme nous, c'est nous faire une espece d'offense. Sur tout ceux qui ont l'audace de combattre les motifs de notre affliction sont nos ennemis déclarés. Ne devrions-nous pas au con-

traire être ravis que l'on nous fît soupçonner de fausseté & d'erreur des façons de penser qui nous causent tant de tourmens ?

Enfin, quoiqu'il soit fort étrange de l'avancer, il est vrai cependant que nous avons un certain amour pour la douleur, & que dans quelques caractères il est invincible. Le premier pas vers le Bonheur seroit de s'en défaire, & de retrancher à notre imagination tous les talens malfaisans, ou du moins de la tenir pour fort suspecte. Ceux qui ne peuvent douter qu'ils n'ayent toujours une vûë saine de tout sont incurables, il est bien juste qu'une moindre opinion de soi-même ait quelquefois sa récompense.

N'y auroit-il point moyen de tirer des choses plus de bien que de mal, & de disposer son imagination de sorte qu'elle séparât les plaisirs d'avec les chagrins, & ne laissât passer que les plaisirs ? Cette proposition ne le cede



guere en difficulté à la Pierre Philosophale ; & si on la peut executer, ce ne peut-être qu'avec le plus heureux naturel du monde, & tout l'art de la Philosophie. Songeons que la plûpart des choses sont d'une nature très-douteuse & que quoi qu'elles nous frappent bien vîte comme biens, ou comme maux, nous ne sçavons pas trop au vrai ce qu'elles sont. Tel événement vous a paru d'abord un grand malheur, que vous auriez été bien fâché dans la suite qui ne fût pas arrivé, & si vous aviez connu ce qu'il amenoit après lui, il vous auroit transporté de joie. Et sur ce pied-là quel regret ne devez-vous pas avoir à votre chagrin ? Il ne faut donc pas se presser de s'affliger, attendons que ce qui nous paroît si mauvais, se développe. Mais d'un autre côté ce qui nous paroît agréable peut amener aussi, peut cacher quelque chose de mauvais, & il ne faut pas se pres-  
ser

fer de se réjouir. Ce n'est pas une conséquence, on ne doit pas tenir la même rigueur à la joye qu'au chagrin.

Un grand obstacle au Bonheur, c'est de s'attendre à un trop grand Bonheur. Figurons-nous qu'avant que de nous faire naître, on nous montre le séjour qui nous est préparé, & ce nombre infini de maux qui doivent se distribuer entre les Habitans. De quelle frayeur ne serions-nous pas saisis à la vûë de ce terrible partage où nous devrions entrer, & ne conterions-nous pas pour un bonheur prodigieux d'en être quittes à aussi bon marché qu'on l'est dans ces conditions mediocres, qui nous paroissent presentement insupportables? Les Esclaves, ceux qui n'ont pas de quoi vivre, ceux qui ne vivent qu'à la sueur de leur front, ceux qui languissent dans des maladies habituelles, voilà une grande partie du genre humain; à quoi a-t-il tenu que nous n'en fussions? Appre-

nous combien il est dangereux d'être hommes , & contons tous les malheurs dont nous sommes exempts pour autant de perils dont nous sommes échapés.

Une infinité de choses que nous avons & que nous ne sentons pas , feroient chacune le suprême bonheur de quelqu'un ; il y a tel homme dont tous les desirs se termineroient à avoir deux bras. Ce n'est pas que ces sortes de biens qui ne le sont que parce que leur privation feroit un grand mal , puissent jamais causer un sentiment vif , même à ceux qui seroient les plus appliquez à faire tout valoir ; on ne sçauroit être transporté de se trouver deux bras , mais en faisant souvent reflexion sur le grand nombre de maux qui pourroient nous arriver , on pardonne plus aisément à ceux qui arrivent. Notre condition est meilleure quand nous nous y soumettons de bonne grace , que quand nous nous revoltions inutilement contre-elle.

Nous regardons ordinairement les biens que nous font la Nature ou la Fortune comme des dettes qu'elles nous payent, & par conséquent nous les recevons avec une espece d'indifference : les maux au contraire, nous paroissent des injustices, & nous les recevons avec impatience & avec aigreur. Il faudroit rectifier des idées si fausses. Les maux sont très-communs, & c'est ce qui doit naturellement nous échéoir, les biens sont très-rares, & ce sont des exceptions flatueuses faites en notre faveur à la regle generale.

Le bonheur est en effet bien plus rare que l'on ne pense. Je conte pour heureux celui qui possède un certain bien que je desire, & que je croi qui feroit ma felicité, le possesseur de ce bien-là est malheureux, ma condition est gâtée par la privation de ce qu'il a, la sienne l'est par d'autres privations. Chacun brille d'un faux éclat aux yeux de quelque autre,

chacun est envié pendant qu'il est lui-même envieux ; & si être heureux étoit un vice ou un ridicule , les hommes ne se le renvoyeroient pas mieux les uns aux autres. Ceux qui en feroient le plus accusez , les Grands, les Princes, les Rois, feroient justement les moins coupables. Défaisons-nous de cette illusion qui nous peint beaucoup plus d'heureux qu'il n'y en a, & nous serons ou plus flattez d'être du nombre , ou moins irrités de n'en être pas.

Puisqu'il y a si peu de biens , il ne faudroit négliger aucun de ceux qui tombent dans notre partage ; cependant on en use comme dans une grande abondance , & dans une grande sûreté d'en avoir tant qu'on voudra, on ne daigne pas s'arrêter à goûter ceux que l'on possède. Souvent on les abandonne pour courir après ceux que l'on n'a pas. Nous tenons le présent dans nos mains , mais l'avenir est une espece de Charlatan, qui en nous ébloüissant les yeux nous l'esca-

motte. Pourquoi lui permettre de se jouer ainsi de nous ? Pourquoi souffrir que des esperances vaines & douteuses nous enlevent des jouïssances certaines ? Il est vrai qu'il y a beaucoup de gens pour qui ces esperances mêmes sont des jouïssances , & qui ne sçavent jouïr que de ce qu'ils n'ont pas. Laissons-leur cette espece de possession si imparfaite, si peu tranquille, si agitée, puisqu'ils n'en peuvent avoir d'autre, il seroit trop cruel de la leur ôter, mais tâchons, s'il est possible, de nous ramener au present, à ce que nous avons, & qu'un bien ne perde pas tout son prix, parce qu'il nous a été accordé.

Ordinairement on dédaigne de sentir les petits biens, & on n'a pas le même mépris pour les maux mediocres. Que la chose soit du moins égale. Si le sentiment des biens mediocres, est étouffé en nous par l'idée de quelques biens plus grands auxquels on aspire, que l'idée des

grands malheurs où l'on n'est pas tombé, nous console des petits.

Les petits biens que nous négligeons, que sçavons-nous si ce ne seront pas les seuls qui s'offriront à nous? Ce sont des présents faits par une Puissance avare, qui ne se refoudra peut-être plus à nous en faire. Il y a peu de gens qui quelquefois en leur vie n'ayent eu regret à quelque état, à quelque situation, dont ils n'avoient pas assez goûté le bonheur. Il y en a peu qui n'ayent eux-mêmes trouvé injustes quelques-unes des plaintes qu'ils avoient faites de la Fortune. On a été ingrat, & on en est puni.

Il ne faut pas, disent les Philosophes rigides, mettre notre bonheur dans tout ce qui ne dépend pas de nous, ce seroit trop le mettre à l'avanture. Il y a beaucoup à rabattre d'un précepte si magnifique, mais le plus qu'on en pourra conserver, ce sera le mieux. Figurons-nous que

notre bonheur devroit entierement dépendre de nous , & que c'est par une espece d'ufurpation que les choses de dehors se sont mises en possession d'en disposer , ressaisissons-nous , autant qu'il est possible , d'un droit si important , & si dangereux à confier , remettons sous notre puissance ce qui en a été détaché injustement.

D'abord il faut examiner , pour ainsi dire , les Titres de ce qui prétend ordonner de notre bonheur ; peu de choses soustiendront cet examen pour peu qu'il soit rigoureux. Pourquoi cette dignité que je poursuis , m'est-elle si necessaire ? C'est qu'il faut être élevé au-dessus des autres. Et pourquoi le faut-il ? C'est pour recevoir leurs respects & leurs hommages. Et que me feront ces hommages & ces respects ? Ils me flateront très-sensiblement. Et comment me flateront-ils , puisque je ne les devrai qu'à ma digni-



té, & non pas à moi-même ? Il en est ainsi de plusieurs autres idées qui ont pris une place fort importante dans mon esprit, si je les attaquois elles ne tiendroient pas long-temps. Il est vrai qu'il y en a qui feroient plus de résistance les unes que les autres ; mais selon qu'elles feroient plus incommodes, & plus dangereuses, il faut revenir à la charge plus souvent, & avec plus de courage. Il n'y a guere de fantaisie que l'on ne mine peu à peu, & que l'on ne fasse enfin tomber à force de reflexions.

Mais comme nous ne pouvons pas rompre avec tout ce qui nous environne, quels seront les objets extérieurs auxquels nous laisserons des droits sur nous ? Ceux dont il y aura plus à espérer qu'à craindre. Il n'est question que de calculer, & la Sageffe doit toujours avoir les jettons à la main. Combien valent ces plaisirs-là, & combien valent les peines dont il faudroit les acheter, ou  
qui

qui les suivroient ? On ne sçauroit disconvenir que selon les différentes imaginations les prix ne changent , & qu'un même marché ne soit bon pour l'un & mauvais pour l'autre. Cependant il y a à peu près un prix commun pour les choses principales, & de l'aveu de tout le monde , par exemple , l'amour est un peu cher ; aussi ne se laisse-t-il pas évaluer.

Pour le plus sûr , il en faut revenir aux plaisirs simples , tels que la tranquillité de la vie , la société , la chasse , la lecture , &c. S'ils ne coûtent moins que les autres , qu'à proportion de ce qu'ils sont moins vifs , ils ne mériteroient pas de leur être préférés , & les autres vaudroient autant leur prix que ceux-ci le leur , mais les plaisirs simples sont toujours des plaisirs , & ils ne coûtent rien. Encore un grand avantage , c'est que la Fortune ne nous les peut guere enlever. Quoi qu'il ne soit pas raisonnable d'attacher notre bonheur

à tout ce qui est le plus exposé aux caprices du hazard, il semble que le plus souvent nous choissions avec soin les endroits les moins sûrs pour l'y placer. Nous aimons mieux avoir tout notre bien sur un vaisseau, qu'en fonds de terre. Enfin les plaisirs vifs n'ont que des instants, & des instants souvent funestes par un excès de vivacité, qui ne laisse rien goûter après eux; au lieu que les plaisirs simples sont ordinairement de la durée que l'on veut, & ne gâtent rien de ce qui les suit.

Les gens accoutumés aux mouvemens violents des passions, trouveront sans doute fort insipide tout le bonheur que peuvent produire les plaisirs simples. Ce qu'ils appellent insipidité, je l'appelle tranquillité, & je conviens que la vie la plus comblée de ces fortes de plaisirs n'est guère qu'une vie tranquille. Mais quelle idée a-t-on de la condition humaine quand on se plaint de n'être

que tranquille ? Et l'état le plus délicieux que l'on puisse imaginer, que devient-il après que la première vivacité du sentiment est consumée ? il devient un état tranquille, & c'est même le mieux qui puisse lui arriver.

Il n'y a personne qui dans le cours de sa vie n'ait quelques événemens heureux, des temps ou des moments agréables. Notre imagination les détache de tout ce qui les a précédés, ou suivis, elle les rassemble, & se représente une vie qui en feroit toute composée ; voilà ce qu'elle appelleroit du nom de Bonheur, voilà à quoi elle aspire, peut-être sans oser trop se l'avouer. Toujours est-il certain que tous les intervalles languissans qui dans les situations les plus heureuses sont, & fort longs, & en grand nombre, nous les regardons à peu près comme s'ils n'y devoient pas être. Ils y sont cependant, & en sont bien inseparables. Il n'y a point en Chymie d'esprit si vif qui n'ait

beaucoup de flegme , l'état le plus délicieux en a beaucoup aussi , beaucoup de temps insipide , qu'il faut tâcher de prendre en gré.

Souvent le bonheur , dont on se fait l'idée , est trop composé & trop compliqué. Combien de choses , par exemple , seroient nécessaires pour celui d'un Courtisan ? du credit auprès des Ministres , la faveur du Roi, des établissemens considérables pour lui , & pour ses Enfans , de la Fortune au Jeu , des Maîtresses fidelles , & qui flatassent sa vanité ; enfin tout ce que peut lui représenter une imagination effrénée & insatiable. Cet homme-là ne pourroit être heureux qu'à trop grands frais , certainement la Nature n'en fera pas la dépense.

Le bonheur que nous nous proposons sera toujours d'autant plus facile à obtenir , qu'il y entrera moins de choses différentes , & qu'elles seront moins indépendantes de nous.

La machine sera plus simple , &

en même tems plus sous notre main.

Si l'on est à peu près bien , il faut se croire tout-à-fait bien. Souvent on gâteroit tout pour attraper ce bien complet. Rien n'est si délicat ni si fragile qu'un état heureux , il faut craindre d'y toucher , même sous prétexte d'amélioration.

La plûpart des changements qu'un homme fait à son état pour le rendre meilleur , augmentent la place qu'il tient dans le monde , son volume , pour ainsi dire , mais ce volume plus grand donne plus de prise aux coups de la Fortune. Un Soldat qui va à la Tranchée voudroit-il devenir un Géant pour attraper plus de coups de Mousquet ? Celui qui veut être heureux se réduit & se resserre autant qu'il est possible. Il a ces deux caracteres , il change peu de place , & en tient peu.

Le plus grand secret pour le bonheur , c'est d'être bien avec soi. Naturellement tous les accidents fâ-

cheux qui viennent du dehors nous rejettent vers nous-mêmes, & il est bon d'y avoir une retraite agréable, mais elle ne peut l'être si elle n'a été préparée par les mains de la Vertu. Toute l'indulgence de l'amour propre n'empêche point qu'on ne se reproche, du moins une partie de ce qu'on a à se reprocher, & combien est on encore troublé par le soin humiliant de se cacher aux autres, par la crainte d'être connu, par le chagrin inévitable de l'être? On se fuit, & avec raison; il n'y a que le Vertueux qui puisse se voir & se reconnoître. Je ne dis pas qu'il rentre en lui-même pour s'admirer, & pour s'applaudir, & le pourroit-il quelque vertueux qu'il fût? Mais comme on s'aime toujours assez, il suffit d'y pouvoir rentrer sans honte pour y rentrer avec plaisir.

Il peut fort bien arriver que la Vertu ne conduise ni à la richesse, ni à l'élevation, & qu'au contraire

elle en excluë ; ses Ennemis ont de grands avantages sur elle par rapport à l'acquisition de ces fortes de biens. Il peut encore arriver que la Gloire, sa récompense la plus naturelle, lui manque ; peut-être s'en privera-t-elle elle-même, du moins en ne la recherchant pas, hazardera-t-elle d'en être privée. Mais une récompense infailible pour elle, c'est la satisfaction interieure. Chaque devoir rempli en est payé dans le moment, on peut sans orgueil appeller à soi-même des injustices de la Fortune, on s'en console par le témoignage legitime qu'on se rend de ne les avoir pas méritées, on trouve dans sa propre raison & dans sa droiture un plus grand fond de bonheur que les autres n'en attendent des caprices du hazard.

Il reste un souhait à faire sur une chose dont on n'est pas le maître, car nous n'avons parlé que de celles qui étoient en notre disposition, c'est d'être placé par la Fortune dans une



condition mediocre. Sans cela , & le bonheur , & la vertu seroient trop en peril. C'est-là cette mediocrité si recommandée par les Philosophes , si chantée par les Poëtes , & quelquefois si peu recherchée par eux tous.

Je conviens qu'il manque à ce Bonheur une chose qui selon les façons de penser communes y seroit cependant bien necessaire ; il n'a nul éclat. L'Heureux que nous supposons ne passeroit guere pour l'être , il n'auroit pas le plaisir d'être envié , il y a plus ; peut-être lui-même auroit-il de la peine à se croire heureux faute de l'être crû par les autres ; car leur jalousie sert à nous assurer de notre état , tant nos idées sont chancelantes sur tout , & ont besoin d'être appuyées. Mais enfin pour peu que cet Heureux se compare à ceux que le vulgaire croiroit plus heureux que lui , il sentira facilement les avantages de sa situation ; il se résoudra volontiers à jouir d'un bonheur modeste

te & ignoré, dont l'étalage n'insultera personne ; ses plaisirs comme ceux des Amants discrets, seront assaisonnez du mystere.

Après tout cela, ce Sage, ce Vertueux, cet Heureux est toujours un homme, il n'est point arrivé à un état inébranlable que la condition humaine ne comporte point, il peut tout perdre, & même par sa faute. Il conservera d'autant mieux sa sagesse ou sa vertu, qu'il s'y fierá moins, & son bonheur qu'il s'en assurera moins.





## DISCOURS

QUI A REMPORTE'

LE

PRIX D'ELOQUENCE

PAR LE JUGEMENT

DE

L'ACADEMIE FRANÇOISE.

*En l'Année 1689.*

**Q**UELQUE peu d'usage que l'homme fasse de ses lumières pour s'étudier soi-même, il découvre les foibleffes & les déreglements dont il est rempli: aussitôt sa raison cherche à y remédier, touchée naturellement d'un desir de perfection qui lui reste de l'ancienne grandeur où elle s'est vûë élevée.

Mais que peut-elle maintenant, incertaine, aveugle, pleine d'erreurs, digne elle-même d'être comptée pour une des miseres de l'homme ? Elle ne sçait que combattre des defauts par des deffauts, ou guerir des passions par des passions ; & les vains remedes qu'elle fournit sont des maux d'autant plus grands & plus incurables, qu'elle est interessée à ne les plus reconnoître pour des maux, & qu'elle s'est seduite elle même en leur faveur.

En vain plusieurs siecles la Grece si fertile en esprits subtils, curieux, & inquiets, produisit ces Sages, qui faisoient une profession temeraire d'enseigner à leurs Disciples l'art de vivre heureux, & de se rendre plus parfaits : envain la diversité infinie de leurs sentimens, qui fera à jamais la honte des foibles lumieres naturelles, épuiça tout ce que la raison humaine pouvoit pour les hommes : l'effet des plus grands efforts de la Philosophie

ne fut que de changer les vices que produit la nature corrompue en de fausses vertus , qui étoient , s'il se peut , des marques encore plus certaines de corruption. Un homme du commun ou ignore , ou reconnoît ses deffauts avec assez de simplicité , pour les rendre en quelque sorte excusables ; au lieu qu'un Philosophe Payen , fier d'avoir acquis les siens à force de meditation & d'étude , leur donnoit tous ses applaudissemens.

Ces desordres que la raison humaine causoit dans la Grece , où elle regnoit avec toute la hauteur dont elle est capable , quand elle vient à se méconnoître , les leçons trompeuses qu'elle envoyoit de là chez tous les Peuples du monde , qui ne les recevoient qu'avec trop de docilité , ne furent pas sans doute les moindres motifs qui inviterent la Raison éternelle à descendre sur la terre. Si d'un côté chez les Juifs les fameuses se-

maines de Daniel , qui expiroient , & le Sceptre de Juda qui avoit passé dans des mains étrangères, pressoient le Libérateur si long-tems promis & attendu , il est certain que d'un autre côté les Grecs livrez jusques-là à des erreurs orgueilleuses , & à une ignorance contente d'elle-même, demandoient également le Messie par leurs besoins, quoi qu'ils ne fussent pas en droit de l'attendre. Dieu le devoit aux uns pour dégager sa parole tant de fois donnée par la bouche de ses Prophetes ; & il le devoit aux autres pour satisfaire à sa bonté, qui ne les pouvoit souffrir plus long-tems dans les égaremens de leur sagesse. Il falloit aux uns un Monarque qui s'établît un empire tout divin sur les Nations , un grand Prêtre qui leur enseignât les véritables Sacrifices ; & il falloit aux autres un Sage , dont ils receussent des préceptes solides , un Maître qui leur apportât toutes les connoissances , après lesquelles

ils soupiroient depuis si long-temps.

Il parut donc enfin parmi les hommes, ce Messie si ardemment désiré d'un seul peuple, & si nécessaire à tous. Alors les idées & du vrai & du bien nous furent révélées sans obscurité & sans nuages; alors disparurent tous ces phantômes de vertus qu'avoit enfanté l'imagination des Philosophes; alors des remèdes tout divins furent appliquez avec efficace à tous les maux qui nous sont naturels.

Arrestons nos yeux en particulier sur quelqu'un des effets que produisit la nouvelle Loi annoncée par Jesus-Christ. L'impatience dans les maux est peut-être un des vices auxquels la nature nous porte, & le plus généralement & avec le plus de force; & il n'y a point de vertu à laquelle la Philosophie ait plus aspiré qu'à la patience, sans doute, parce qu'il n'y en a aucune ni plus nécessaire à la malheureuse condition des hom-

mes ni plus capable d'attirer une distinction glorieuse à ceux qui auroient pû l'acquérir. Cette impatience de la nature, & la fausse patience de la Philosophie, nous serviront d'exemples de l'heureux renouvellement qui se fit alors dans l'Univers. Voyons comment la véritable patience inconnue jusques-là sur la terre, prit la place de l'une & de l'autre. N'ayons point de honte d'envisager de près, & d'étudier nos miseres; cette vûë, cette étude servira à nous convaincre des bienfaits du Redempteur.

## I. P O I N T.

**Q**UEL est ce mouvement impetueux de notre ame qui s'irrite contre les maux qu'elle endure, & qui s'agite comme pour en secoüer le joug? Pourquoi tâcher à les repousser loin de nous par des efforts violents, dont nous sentons en même temps l'impuissance? Pourquoi



prendre à partie ou des Aftres, qui n'ont en aucune forte contribué à nos malheurs, ou une Fortune & des Defins qui n'ont point d'être hors de notre imagination? Que veulent dire ces plaintes adreffées à mille objets dont elles ne peuvent être écoutées! Que veut dire cette efpece de fureur où nous entrons contre nous-même, moins fondée encore que tous ces autres emportemens? Soulageons-nous nos maux, ou les redoublons-nous? Malheureux, fi nous n'avons que des moyens fi faux & fi peu raisonnables pour les soulager! Infenfez fi nous les redoublons! Mais quel fujet d'en douter? Il n'est que trop feur que nous redoublons nos maux. Cet effort que nous faisons pour arracher le trait qui nous blesse, l'enfonce encore davantage; l'ame se déchire elle-même par cette nouvelle agitation; & le mouvement extraordinaire où elle se met excitant fa fenfibilité, donne plus de  
prise

prise sur elle à la douleur qui la tourmente.

Cependant ni la honte de suivre des mouvemens dereglez, ni la crainte d'augmenter le sentiment de nos maux , ne reprime en nous l'impatience. On s'y abandonne d'autant plus facilement , que la voix secrète de notre conscience ne nous la reproche presque pas , & qu'il n'y a point dans ces emportemens une injustice évidente qui nous frappe & qui nous en donne de l'horreur. Au contraire , il semble que le mal que nous souffrons nous justifie ; il semble qu'il nous dispense pour quelque temps de la nécessité d'être raisonnables. N'employe-t-on pas même quelque sorte d'art pour s'excuser de ce deffaut, & pour s'y livrer sans scrupule ? Ne se déguise-t-on pas souvent l'impatience sous le nom plus doux de vivacité ? Il est vrai qu'elle marque toujours une ame vaincuë par

ses maux , & contrainte de leur céder ; mais il y a des malheurs auxquels les hommes approuvent que l'on soit sensible jusqu'à l'excès , & des événemens où ils s'imaginent que l'on peut avec bienséance manquer de forces , & s'oublier entièrement. C'est alors qu'il est permis d'aller jusqu'à se faire un mérite de l'impatience , & que l'on ne renonce pas à en être applaudi. Qui l'eût crû , que ce qui porte le plus le caractère de petitesse de courage pût jamais devenir un fondement de vanité ? La Religion seule pouvoit remédier à un défaut si enraciné dans la nature , & quelquefois autorisé par nos fausses opinions. Elle nous apprend , pour étouffer en nous l'impatience toujours nuisible & insensée , que nous sommes tous pecheurs , que nous devons une expiation à la justice divine , que tous les maux que nous sommes capables de souffrir , nous les avons mérités. Quelle étrange

consolation à en juger selon les premières idées qui se présentent ! Quoi ! nous ne serons pas seulement malheureux , nous serons encore obligez de nous croire coupables ? Nous perdons jusqu'au droit de nous plaindre, nos soupirs ne pourront plus être innocents ? Encore un coup, quelle étrange consolation !

C'en est une cependant & solide & efficace , quelque tristes que paroissent quelquefois les veritez qui nous viennent du Ciel , elles n'en viennent que pour notre bonheur & notre repos. Un Chretien vivement persuadé qu'il merite les maux qu'il souffre , est bien éloigné de les redoubler par des mouvements d'impatience. Il est juste que la revolte de notre ame contre des douleurs deuës à nos pechez , soit punie par l'augmentation de ces douleurs mêmes : mais on se l'épargne , en se soumettant sans murmure au châtiement que l'on reçoit. Ce n'est pas

que les Chrétiens cherchent à souffrir moins, c'est que d'ordinaire les actions de vertu ont des récompenses naturelles qui en sont inseparables. On ne peut être dans une sainte disposition à souffrir que l'on ne diminue la rigueur des souffrances. On ne peut y consentir sans les soulager, & lors que nous nous rangeons contre nous mêmes du parti de la justice divine, on peut dire que nous affoiblissions en quelque sorte le pouvoir qu'elle auroit contre nous.

Faut-il que je mette aussi au nombre des motifs de patience que la Religion nous enseigne, les biens éternels qu'elle nous apprend à mériter par le bon usage de nos maux? Sont-ce véritablement des maux, que les moyens d'acquérir ces biens célestes qui ne pourront jamais nous être ravis? Souffre-t-on encore quand on les envisage, & leur idée laisse-t-elle dans notre ame quelque place à des douleurs & foibles & passageres? Ah!

il semble qu'ils nous empêchent bien plutôt de les sentir , qu'ils ne nous aident à les endurer.

Tel a été l'art de la bonté de Dieu, que dans les punitions même que sa colere nous envoie , elle a trouvé moyen de nous y ménager une source d'un bonheur infini : recevons avec une soumission sincere de si justes punitions , & elles deviendront aussi-tôt des sujets de récompense. Nous n'aurons pas seulement effacé nos crimes , nous aurons acquis un droit à la souveraine felicité. Aveuglement de la nature , Lumieres célestes de la Religion , que vous êtes contraires ! La nature par ses mouvemens desordonnez augmente nos douleurs , & la Religion les met , pour ainsi dire , à profit par la patience qu'elle nous inspire. Si nous en croyons l'une , nous ajoûtons à des maux necessaires un mal volontaire ; & si nous suivons les instructions de l'autre , nous tirons de ces maux

nécessaires les plus grands de tous les biens.

Aussi la patience chrétienne n'est-elle pas une simple patience , c'est un véritable amour des douleurs. Si on ne portoit pas sa vûë dans cette éternité de bonheur dont elles nous assurent la jouïssance , on se borneroit à les recevoir sans murmure , comme des châtimens dont on est digne par ses pechez ; mais dès que l'on regarde le prix infini dont elles sont payées , on ne peut plus que les recevoir avec joye comme des graces dont on est indigne. De-là naissent ces merveilles dont les Annales des Chrétiens sont remplies ; cette tranquillité dont les Saints ont jouï au milieu même des plus âpres tourments ; cette égalité parfaite qu'ils ont toujours vûë entre les biens & les maux ; que dis-je , égalité ? cette préférence qu'ils ont toujours donnée aux maux sur les biens ; ces heureux excès de patience qu'ils ont

poussez jusqu'à oser appeler sur eux les maux que la main de Dieu leur refusoit.

Quel spectacle fut-ce pour le monde corrompu que la naissance du Christianisme ! On voit paroître tout à coup & se répandre dans l'Univers des hommes qui disconviennent d'avec tous les autres sur les principes les plus communs ; des hommes qui rejettent tout ce qui est recherché avec le plus d'ardeur, & qui ont un amour sincere pour tout ce que les autres fuyent. Les plaintes sont un langage qui leur est inconnu, si ce n'est dans la prosperité. Ils ne se contentent pas d'avoir au milieu des malheurs une constance inébranlable, ils ont une joye qui va souvent jusqu'à des transports ; s'ils ne s'offrent pas d'eux mêmes aux tourmens & à la mort, ils se contraignent ; la cruauté de leurs ennemis se méprend éternellement, on ne leur donne pour supplices que ce qu'ils souhaitent.



Quels sont ces prodiges , devoient dire les Payens ? Quel est ce renversement ? les biens & les maux ont-ils changé de nature ? les hommes en ont-ils changé eux-mêmes ? Cet étonnement fut sans doute d'autant plus grand , que l'on voyoit les Philosophes , qui jusques-là avoient paru être en possession de toutes les vertus & des veritez , confondus & dans leur speculation , & dans leurs pratiques , par de nouveaux Philosophes incomparablement plus parfaits. Ce furent ces derniers Sages , ou plutôt ce fut leur Maître celeste qui détruisit les fausses especes de patience établies par des Sages trompeurs , & plus vicieuses peut-être que l'impatience naturelle aux hommes qui n'ont que leurs passions pour guides.



## I I. P O I N T.

**J'**A M A I S la raison humaine n'a fait éclater tant d'orgueil , & n'a laissé voir tant d'impuissance , que dans la Secte des Stoïciens. Ces Philosophes entreprirent de persuader aux hommes que leur propre corps étoit pour eux quelque chose d'étranger , dont les intérêts leur devoient être indifferents , & que les douleurs qui affligoient ce corps étoient ignorées par le Sage , qui se retranchoit entierement dans la partie spirituelle de lui-même. Ainsi le Stoïcien regardoit les maux avec dédain , comme des ennemis incapables de lui nuire , & il se paroît d'une patience fastueuse , fondée sur l'impassibilité dont sa Secte le flattoit. Souffrir avec constance, eût été quelque chose de trop humain , il ne souffroit point , semblable à Jupiter même , dont il n'avoit lieu d'envier ni les perfections , ni le bonheur.

Jusqu'où vous égarez-vous, foibles esprits des hommes, quand vous êtes abandonnez à vous-mêmes ? Quoi ! il s'agit de soulager les blessures que nous recevons, nous en gemissons, & on n'y trouve point d'autre remede que de nous soutenir que nous sommes invulnérables ? Trop heureux encore, si nous pouvions entrer dans cette illusion & en profiter ; mais si ces vaines idées élevent pour quelques momens, & enflent l'imagination séduite, on est aussi-tôt rappelé au sentiment de ses maux par la nature plus forte & plus puissante, & si l'opiniâtreté du parti dont on a fait choix maintient encore dans l'esprit cette superbe speculation, le cœur qui souffre la dément & la condamne. Quand ce Stoïcien pressé par la douleur d'une maladie violente s'écrioit en s'adressant à elle ; *Je n'avouerai pourtant pas que tu sois un mal* ; cet effort qu'il faisoit pour ne le pas avouer, ce dé-

faveu même apparent, n'étoit-ce pas un aveu & le plus fort & le plus sincere qui pût jamais être ?

Loin du Christianisme une erreur si contraire aux sentimens naturels, & un orgueil si indigne d'une raison éclairée. La patience des Chrétiens n'est point fondée sur ce qu'ils s'imaginent être au-dessus des douleurs ; ils souffrent, ils avouent qu'ils souffrent ; mais la soumission qu'ils ont pour celui qui les fait justement souffrir, mais le prix qui est proposé à leurs souffrances, produit cette confiance, ce calme, cette joye qui ont si souvent arraché à leurs persecuteurs de l'admiration & du respect. Ils ne retiennent point leurs plaintes & leurs gemissemens par la crainte de deshonorer le parti qu'ils font profession de suivre ; mais la divine Religion qu'ils suivent prévient en eux les plaintes & les gemissemens par les saintes pensées dont elle les remplit. Ils sont tels au dedans d'eux-

mêmes que les Stoïciens avoient beaucoup de peine à paroître au dehors , tranquilles & vainqueurs de la douleur qu'ils endurent. Ils sont ce que toute la Philosophie elle-même ne sçauroit assez admirer , aussi sensibles que tous les autres hommes à toutes les miseres humaines , plus satisfaits au milieu des plus grandes miseres , que s'ils étoient les plus heureux des hommes.

Il n'y a rien où la patience éclate avec plus d'avantage que dans les injures. Un Stoïcien offensé ne conservoit un extérieur paisible , que parce qu'il s'élevoit aussi-tôt dans son cœur au-dessus de celui qui l'avoit offensé , & quelquefois même par un superbe jugement osoit le dégrader de la qualité d'homme : insulte qu'on fait sans danger à son ennemi , vengeance impuissante , qui ne laisse pas de consoler l'orgueil. Un Chrétien se met dans son cœur au-dessous de tous les hommes , &

cependant il a au milieu des outrages une heroïque tranquillité qui le met au-dessus de ses ennemis. Innocent & heureux artifice que la grace nous enseigne ! sans prendre une fierté mal-fondée , sans affecter une fausse insensibilité , nous n'avons qu'à nous humilier sous la main du Createur , pour être supérieurs aux Créatures ; nous n'avons qu'à la respecter dans les instrumens qu'elle emploie , pour être à l'épreuve des plus rudes coups que les hommes puissent nous porter. Il n'y en a point qui n'ayent assez de pouvoir pour nous faire souffrir ; mais il n'y en a point qui en ayent assez pour troubler notre repos. Lors que leurs bras sont tournez contre nous , un bras plus puissant qui les fait agir se montre aux yeux de notre foi , tient nos douleurs dans le respect , & réprime toute l'agitation qu'elles produiroient dans notre ame. Les injustices que nous avons à essuyer ne se representent

plus à nous comme des événemens qui partent de la méchanceté des hommes, & qui doivent exciter en nous de la haine & de l'indignation, nous remontons plus haut; & d'une vûë plus éclairée, nous découvrons que ces mêmes événemens nous viennent du Ciel, & comme de justes châtimens qui demandent de la soumission, & comme des sujets de merite qui demandent des actions de graces.

Ce n'étoit pas ainsi qu'en jugeoient la plûpart des Philosophes, persuadez que toutes choses étoient gouvernées par une fatalité aveugle, immuable, neccessaire, de laquelle partoient indifferemment & les biens & les maux. Il est vrai qu'ils se soumettoient à elle dans les malheurs, & quelquefois avec assez de resolution; mais quelle étoit cette espece de patience? Une patience d'Esclaves attachez à leur chaîne, & sujets à tous les caprices d'un Maître impi-

royable , une patience qui n'étant fondée que sur l'inutilité de la revolte , arrête durement les mouvemens de l'ame , & au lieu de la consoler , y laisse un chagrin sombre & farouche ; en un mot , un desespoir un peu raisonné , plutôt qu'une vraie patience ; Graces à notre auguste Religion , nous sçavons que nous ne dépendons point d'un destin aveugle , qui nous emporte & nous entraîne invinciblement. Nos malheurs ne viennent point de l'arrangement fortuit de ce qui nous environne ; une intelligence éternelle non moins puissante que le paroïsoit aux Philosophes leur fatalité imaginaire , mais de plus souverainement sage , preside à tout. Ce bras dont nous ressentons les coups , est un bras qui nous distribue les maux mêmes selon nos besoins & selon nos forces , qui , à proprement parler , ne nous envoie que des biens ; c'est le bras d'un pere ; nous souffrons comme des enfans ,



sûrs de la bonté de celui qui nous fait souffrir , & non point comme des esclaves assujettis à toutes les rigueurs les plus bizarres & les plus cruelles : ce n'est point l'inutilité de la revolte qui nous arrête , c'en est l'injustice , & notre patience est une véritable soumission d'esprit qui répand dans le cœur une consolation presque aussi douce , si je l'ose dire , que la jouissance même du bien.

Tels sont les effets que produit chez les Chrétiens le divin exemple de patience qui leur fut proposé , lorsque le Juste , le seul Juste qui l'ait été jamais par lui-même , se vit sur le point d'expier les pechez du genre humain. Abandonné de toute la Nature , hormis de quelques Disciples , qui n'avoient plus que peu d'instant à lui être fidelles , frappé de l'affreuse idée d'un supplice également honteux & cruel qui lui étoit destiné , il s'adresse à son Pere céleste , il lui demande que s'il

est possible les tourmens qu'il envisage lui soient épargnez , & un souhait que la grandeur de ses tourmens déjà presents à ses yeux rendoit si legitime , un souhait plus legitime encore par l'innocence de celui qui le faisoit , un souhait où la moderation éclate jusque dans les termes qui l'expriment , est cependant reprimé dans le même moment , par une soumission entiere & sans reserve aux desseins de Dieu. *Que ta volonté soit faite* , dit Jesus - Christ à son Pere , & quelle volonté ! combien sçavoit-il qu'elle étoit severe & rigoureuse à son égard ! Il se voyoit livré à la justice irritée , il voyoit la bonté entièrement suspendue , cependant pour satisfaire aux devoirs de l'obéissance d'un Fils , il souscrit à sa propre disgrâce , & son unique soulagement au milieu de ses douleurs les plus vives , est de tourner les yeux sur la main dont il les reçoit.

Il soupira encore sur la Croix , il

se plaignit d'avoir été abandonné de son Pere ; mais il ne murmuroit pas de cette extrême rigueur, il nous marquoit seulement combien il y étoit sensible. Les Philosophes prétendoient à une impassibilité, qui dans l'état où nous sommes, ne peut s'accorder avec la nature humaine, & Jesus-Christ ne voulut pas jouir de celle qu'il eût pû recevoir de sa Divinité. Il souffrit les plus cruels supplices pour laisser un exemple qui convînt à des hommes nécessairement sujets à la douleur. Il prit toute notre sensibilité pour nous porter avec plus de force à l'imitation de sa patience.

Inspirez-nous, Verbe incarné, cette vertu heroïque si éloignée de la corruption qui nous est devenuë naturelle, & de la fausse perfection à laquelle la Philosophie aspiroit. Daignez-nous instruire dans la science de souffrir, science toute celeste, & qui n'appartient qu'à vos Disciples.

---

Tout le cours de votre vie nous en donne d'admirables leçons ; mais comment les mettre en pratique sans le secours de votre grace ? C'est vous seul sur qui nous pouvons prendre une véritable idée des vertus ; & c'est vous seul encore de qui nous pouvons recevoir la force de les suivre. Vous qui êtes la Raison & la Sagesse de votre adorable Pere, devenez aussi la nôtre pour regler les emportemens auxquels la nature s'abandonne dans les afflictions ; ne permettez, Seigneur, à votre Justice , de les faire tomber sur nous , que quand vous aurez mis dans notre ame les dispositions nécessaires pour en profiter , & ne nous envoyez tous les maux dont nous sommes dignes , qu'en nous donnant en même temps un courage vraiment Chrétien.





*Monsieur de FONTENELLE ayant été élu par Messieurs de l'Academie Françoise à la place de feu Monsieur DE VILLAYER, Doyen du Conseil d'Etat, y vint prendre séance le Samedi cinquième May 1691. & fit le Remerciement qui suit.*



MESSIEURS,

Si je ne songeois aujourd'hui à me défendre des mouvemens flateurs de la vanité, quelle occasion n'auroit-elle pas de me seduire, & de me jeter dans la plus agréable erreur où je sois jamais tombé ? En entrant dans votre illustre Compagnie, je croirois entrer en partage de toute sa gloire ; je me croirois associé à l'immortelle Renommée qui vous

A L'ACADEMIE FRANÇOISE. 445  
attend ; & comme la vanité est également hardie dans ses idées , & ingénieuse à les autoriser , je me croirois digne du choix que vous avez fait de moi , pour ne vous pas croire capables d'un mauvais choix.

Mais , MESSIEURS , j'ose assurer que je me garantis d'une si douce illusion , je sçai trop ce qui m'a donné vos suffrages. J'ai prouvé par ma conduite que je connoissois tout ce que vaut l'honneur d'avoir place dans l'Academie Françoise , & vous m'avez compté cette connoissance pour un merite ; mais le merite d'autrui vous a encore plus fortement sollicités en ma faveur. Je tiens par le bonheur de ma naissance à un grand Nom , qui dans la plus noble espece des productions de l'esprit efface tous les autres noms , à un nom que vous respectez vous-mêmes. Quelle ample matiere m'offriroit l'illustre Mort qui l'a annobli le premier ! Je ne doute pas que le Public , penetré

de la verité de son éloge, ne me dispensât de cette scrupuleuse bienféance qui nous défend de publier des loüanges où le sang nous donne quelque part, mais je me veux épargner la honte de ne pouvoir, avec tout le zele du sang, parler de ce grand homme, que comme en parlent ceux que sa gloire interesse le moins.

VOUS, MESSIEURS, à qui sa mémoire fera toujourns chere, daignez travailler pour elle en me mettant en état de ne la pas deshonorer. Empechez que l'on ne reproche à la nature de m'avoir uni à lui par des liens trop étroits, Vous le pouvez, MESSIEURS, j'ose croire même que vous vous y engagés aujourd'hui. Sûrs que vos lumieres se communiquent, vous m'accordez l'entrée de l'Academie, & pouriez-vous me recevoir parmi vous, si vous n'aviez formé le dessein de m'élever jusqu'à vous? Oserois-je moi-même,

si je ne comptois sur votre secours, succeder à un grand Magistrat, dont le genie, quelque distance qu'il y ait entre les caracteres de Conseiller d'Etat & d'Academicien, embrassoit toute cette étendue ?

Je sens que mon cœur me sollicite de m'étendre sur ce que je vous dois, & je resiste à un mouvement si legitime, non par l'impuissance où je suis de trouver des expressions dignes du bienfait, je n'en chercherois pas, mais parce que je vous marquerai mieux ma reconnoissance, lorsque j'entrerais avec une ardeur égale à la vôtre dans tout ce qui vous interesse le plus vivement. Un grand spectacle est devant vos yeux, une grande idée vous occupe, & vous rendroit indifferens à d'autres discours; je suspens mes sentimens particuliers, je cours au seul sujet qui vous touche.

Mons vient d'être souûmis. Tandis qu'un Prince, qui tire tout son éclat



d'être jaloux de la gloire de **LOUIS LE GRAND**, assemble avec faste des Conseils composez de Souverains, & que son ambition s'y laisse flatter par des hommages qu'il ne doit qu'à la terreur que l'on a conçue de la France, tandis qu'il propose des projets d'une Campagne plus heureuse que les précédentes, projets qu'a enfantés avec peine une sombre & lente méditation ; c'est aux portes de ce Conseil, c'est dans le fort des délibérations, que **LOUIS** entreprend de se rendre maître de la plus considérable de toutes les places ennemies.

A ce coup de foudre l'Assemblée se dissipe ; le Chef court, vole où il se croit nécessaire, remuë tout, fait les derniers efforts, assemble enfin une assez grande Armée pour ne pas être témoin de la prise de Mons sans en rehausser l'éclat. La fortune du Roy avoit appellé ce Spectateur d'au-delà des Mers. Conquête aussi heureuse

reuse que glorieuse , si au milieu du bonheur dont elle a été accompagnée , elle ne nous avoit pas coûté des craintes mortelles. Il n'est pas besoin d'en exprimer le sujet ; sous le Regne de Louis , nous ne pouvons craindre que quand il s'expose.

Dans le même tems Nice , qui dans les Etats d'un autre Ennemi décide presque de leur seureté , Nice est forcé de se rendre à nos armes , & la Campagne n'est pas encore commencée. Quelle grandeur , quelle noblesse dans les entreprises du Roi ! Rien ne peut nuire à leur gloire que la promptitude du succès , qui peut-être aux yeux de l'avenir cachera les difficultés du dessein , & fera disparoître tous les obstacles qui ont été ou prevenus ou surmontés. Il manque à des entreprises si vastes & si hardies la lenteur de l'exécution.

Quand nous vismes , il y a quelques années , s'élever l'orage que formoit contre nous un esprit né pour

en exciter , ambitieux fans mesure ; & cependant ambitieux avec conduite , en orgueille par des crimes heureux ; quand nous vîmes entrer dans la Ligue jusqu'à des Princes , qui malgré leur foiblesse pouvoient être à redouter , parce qu'ils augmentoient un nombre déjà redoutable ; nous esperâmes , il est vray , que tant d'ennemis viendroient se briser contre la puissance de Louis ; mais ne dissimulons pas que l'idée que nous en avions , quelque élevée qu'elle fût , ne nous promettoit rien au-delà d'une glorieuse résistance. Apprenons que la résistance de Louis , ce sont de nouvelles Conquestes , il ne sçait point affermer ses Frontieres sans les étendre , il ne défend ses Etats qu'en les aggrandissant.

Il avoit renoncé par la Paix à se rendre maître de l'Europe , & l'Europe entiere rallume une Guerre qui le rétablit dans ses droits , & l'invite à réparer les pertes volontaires

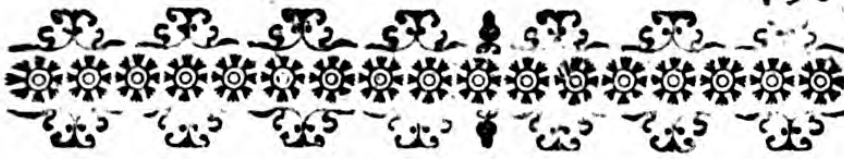
A L'ACADEMIE FRANÇOISE. 451  
de sa moderation. Il tenoit sa valeur captive, ses Ennemis eux-mêmes l'ont dégagée, & l'Univers lui est ouvert.

Que ne pouvons-nous rappeler du tombeau, & rendre spectateur de tant de merveilles, le grand Ministre à qui l'Academie Françoise doit sa naissance ! Lui qui sous les ordres du plus juste des Rois, a commencé l'élevation de la France, avec quel étonnement verroit-il ses propres desseins poussez si loin au-delà de son idée & de son attente ! Lui qui nous fut donné pour préparer le chemin à LOUIS LE GRAND, auroit-il cru ouvrir une si belle & si éclatante carrière ?

Surpris de tant de gloire, il pardonneroit à cette Compagnie, si elle ne remplit pas sous son Regne le devoir qu'il lui avoit imposé de célébrer dignement les Heros que la France produiroit. Il verroit avec un plaisir égal, & notre zele & no-

452 DISCOURS A L'ACAD. FRANÇ.  
tre impuissance , ceux qui voudroient  
entreprendre l'Eloge de LOUIS ,  
sont accablez sous ce même poids  
de grandeur , de valeur & de sagesse ,  
qui accable aujourd'hui tous les En-  
nemis de cet Etat. Une sincere sou-  
mission est le seul parti qui reste à  
l'Envie ; & une admiration muette  
est le seul qui reste à l'Eloquence.





SA MAJESTE' CZARIENNE  
 ayant fait sçavoir à l'Academie  
 Royale des Sciences , qu'il vou-  
 loit bien lui faire l'honneur d'être  
 à la tête de ses Honoraires , l'A-  
 cademie chargea son Secretaire  
 de lui en écrire : Ce qu'il fit en  
 ces termes.

S I R E ,

*L'HONNEUR que Votre Majesté  
 fait à l'Academie Royale des Sciences,  
 de vouloir bien que son auguste Nom  
 soit mis à la tête de sa Liste , est infi-  
 niment au-dessus des idées les plus  
 ambitieuses qu'elle pût concevoir , &  
 de toutes les actions de grace que je  
 suis chargé de Vous en rendre. Ce  
 grand nom , qu'il nous est presque per-*

*mis de compter parmi les nôtres , mar-  
quera éternellement l'Epoque de la  
plus heureuse révolution qui puisse  
arriver à un Empire , celle de l'éta-  
blissement des Sciences & des Arts  
dans les vastes Pays de la domination  
de Votre Majesté. La victoire que vous  
remportez , S I R E , sur la barbarie  
qui y regnoit , sera la plus éclatante  
& la plus singuliere de toutes vos  
victoires. Vous vous êtes fait , ainsi  
que d'autres Heros , de nouveaux Su-  
jets par les armes ; mais de ceux que  
la naissance Vous avoit soumis , Vous  
vous en êtes fait par les connoissan-  
ces qu'ils tiennent de Vous , des Su-  
jets tout nouveaux , plus éclairés ,  
plus heureux , plus dignes de vous  
obéir , Vous les avez conquis aux  
Sciences ; & cette espcce de conquête,  
aussi utile pour eux , que glorieuse pour  
Vous , Vous étoit réservée. Si l'ex-  
cution de ce grand dessein conçu par  
Votre Majesté s'attire les applaudisse-  
mens de toute la Terre , avec quel*

---

*transport de joye l'Académie doit-elle  
y mêler les siens, & par l'intérêt des  
Sciences qui l'occupent, & par celui  
de votre gloire, dont elle peut se  
flater désormais qu'il rejaitira quel-  
que chose sur elle ! Je suis avec un  
très profond respect,*

SIRE,

DE VOTRE MAJESTÉ.

*Le très-humble & très-  
obéissant serviteur  
FONTENELLE, Secr.  
perp. de l'Académie  
Royale des Sciences.*

De Paris ce 17 De-  
cembre 1719.





LE CZAR ayant fait l'honneur à l'Academie de lui répondre , le Secretaire eût encore l'honneur d'écrire au CZAR la Lettre suivante.

**S**IRE,

*L'Academie Royale des Sciences est infiniment honorée de la Lettre que Votre Majesté a daigné lui écrire, & elle m'a chargé de lui en rendre en son nom de très-humbles actions de graces. Elle vous respecte, SIRE, non seulement comme un des plus puissans Monarques du Monde, mais comme un Monarque qui employe la grande étendue de son pouvoir à établir les Sciences, dont elle fait profession, dans de vastes Pays où elles n'avoient pas encore pénétré. Si la France a crû ne pouvoir mieux immortaliser le nom d'un de ses Rois qu'en ajoutant à ses titres celui de Restaurateur des Lettres, quelle sera la gloire d'un Souverain*  
*qui*

qui en est dans ses Etats le premier Instituteur ! L'Academie a fait mettre dans ses Archives la Carte de la Mer Caspienne dressée par ordre de Votre Majesté ; & quoique ce soit une piece unique & très-importante pour la Géographie , elle lui est encore plus précieuse en ce qu'elle est un monument de la correspondance que Votre Majesté veut bien entretenir avec elle. L'Observatoire a été ouvert au Bibliothécaire de votre Majesté , qui a voulu y dessiner quelques Machines.

L'Academie la supplie très-humblement d'accepter les derniers Volumes de son Histoire , qu'elle lui doit , & qu'elle est bien glorieuse de lui devoir. Je suis avec un très-profond respect ,

S I R E ,

DE VOTRE MAJESTE'.

Le très-humble & très-obéissant serviteur FONTENELLE,  
 Secr. perp. de l'Acad. Royale  
 des Sciences.

De Paris ce 15 Octobre  
 1741.



## COMPLIMENT

*Fait au Roi sur son Sacre, par Monsieur DE FONTENELLE, alors Directeur de l'Academie Françoise, le 9 Novembre 1722.*

**S**IRE,

Au milieu des acclamations de tout le Royaume, qui repete avec tant de transport, celles que VOTRE MAJESTÉ a entenduës dans Rheims, l'Academie Françoise est trop heureuse & trop honorée de pouvoir faire entendre sa voix jusqu'au pied de votre Trône. La naissance, SIRE, Vous a donné à la France pour Roi, & la Religion veut que nous tenions aussi de sa main un si grand bienfait: ce que l'une a établi par un droit inviolable, l'autre vient de le confir-

mer par une auguste Cérémonie. Nous ofons dire cependant que nous l'avions prévenuë; Votre Personne étoit déjà sacrée par le respect & par l'amour. C'est en elle que se renferment toutes nos esperances; & ce que nous découvrons de jour en jour dans V O T R E M A J E S T E', nous promet que nous allons voir revivre en même temps les deux plus grands Monarques, L O U I S à qui vous succedez, & Charlemagne dont on vous a mis la Couronne sur la Tête.





## COMPLIMENT

*Fait au Roy le 16. Decembre 1722.  
sur la Mort de MADAME, par  
M. DE FONTENELLE, alors Di-  
recteur de l'Academie.*

**S**IRE,

Quand l'art de la parole seroit tout puissant ; quand l'Academie Françoise, qui l'étudie avec tant de soin, le posséderoit au plus haut degré de perfection, elle n'entreprendroit pas d'adoucir la douleur de VOTRE MAJESTÉ. Vous regrettez très-légitimement, SIRE, une grande Princesse, qui couronnoit toutes ses vertus par un attachement pour Vous, aussi tendre que l'amour maternel. Quoique déjà languissante, & attaquée d'un mal dont elle ne se

diffimuloit pas les suites , Elle voulut être témoin de la Cérémonie qui a consacré Votre Personne , & rapporter de cette vie le plaisir de ce dernier spectacle , si touchant pour Elle. Nous osons avoüer, SIRE, que l'affliction que vous ressentez de sa perte nous est précieuse ; elle nous annonce dans VOTRE MAJESTE' ce que nous y désirions le plus ; combien doit être cher aux Peuples un Maître dont le cœur fera sensible, & capable de s'attendrir pour eux.





## COMPLIMENT

*Fait le 16 Decembre 1722. à Son  
Altesse Royale Monseigneur le Duc  
D'ORLEANS, Regent du Royau-  
me, sur la Mort de MADAME,  
par M. DE FONTENELLE, alors  
Directeur de l'Academie.*

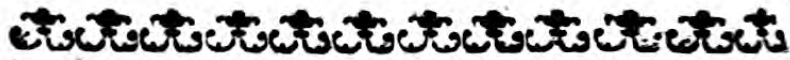
**M**ONSEIGNEUR,

Tout le Royaume partage la dou-  
leur de V. A. R. Les larmes que  
vous donnez au lien le plus étroit  
du sang, & aux vertus de l'auguste  
Mere que vous perdez; il les donne  
à ses vertus seules, & il rend à sa  
mémoire le tribut, dont les Princes  
doivent être le plus jaloux. Sa bon-  
té & son humanité lui attiroient tout  
ce que la dignité n'est pas en droit  
d'exiger de nous; si les qualitez du

cœur faisoient les rangs , sa droiture , sa sincerité , son courage lui en auroient fait un au - dessus même de celui où sa naissance l'avoit placée : Elle a conservé dans tout le cours de sa vie cette égalité de conduite , qui ne peut partir que d'une rare vigueur de l'ame , & d'un certain calme respectable qui y regne. La France se glorifioit d'avoir acquis cette grande Princesse , & lui rendoit graces des exemples qu'Elle donnoit aux Personnes les plus élevées. Ceux qui cultivent les Lettres, sont ordinairement encore plus touchés que les autres , des pertes que fait la vertu ; du moins le sommes nous davantage de tout ce qui vous interesse, MONSIEUR , nous à qui vous accordez une protection, que vos lumieres rendent si flateuse pour nous. Si j'ose parler icy de moi, l'Academie Françoise ne pouvoit avoir auprès de vous un Interprete de ses sentimens qui en fût plus pé-



netré, ni qui tint à V. A. R. par un plus long, plus sincere & plus respectueux attachement.



## REPONSE

*De Monsieur DE FONTENELLE, alors Directeur de l'Academie Françoise, au Discours que S. E. M. le Cardinal DU BOIS, premier Ministre, fit à cette Academie, le 3. Decembre 1722. lorsqu'il y fut reçu.*

**M**ONSEIGNEUR,

Quelle eût été la joye du grand Cardinal DE RICHELIEU, lorsqu'il donna naissance à l'Academie Françoise, s'il eût pû prévoir qu'un jour le titre de son Protecteur, qu'il porta si légitimement, deviendroit trop élevé pour qui ne seroit pas Roi;

& que ceux qui revêtus comme lui des plus hautes dignitez de l'Etat & de l'Eglise, voudroient comme lui proteger les Lettres , se feroient honneur du simple titre d'Académicien !

Il est vrai , car V. E. pardonnera aux Muses leur fierté naturelle , sur-tout dans un lieu où elles égalent tous les rangs , & dans un jour où vous les enorgueillissez vous même, il est vrai que vous leur deviez de la reconnoissance. Elles ont commencé votre élévation , & vous ont donné les premiers accès auprès du Prince , qui a si bien sçû vous connoître. Mais ce grand Prince vous avoit acquitté lui-même envers elles , par les fruits de son heureuse éducation , par l'étendue & la variété des lumieres qu'il a prises dans leur commerce , par le goût qui lui marque si sûrement le prix de leurs differens Ouvrages. Je ne parle point de la constante Protection qu'il leur accorde .

elles sont plus glorieuses de ses lumieres & de son goût , que de sa protection même. Leur grande ambition est d'être connus.

Ainsi, MONSIEUR, ce que vous faites maintenant pour elles est une pure faveur. Vous venez prendre ici la place d'un Homme , qui n'étoit celebre que par elles, & quand V. E. lui envie en quelque sorte cette distinction unique , combien ne la releve-t-elle pas ?

M. Dacier se l'étoit acquise par un travail de toute sa vie , & qui lui fut toujours commun avec son illustre Epouse , espece de communauté inouïe jusqu'à nos jours. Attaché sans relâche aux grands Auteurs de l'Antiquité Grecque & Romaine , admis dans leur familiarité à force de vieilles , confident de leur plus secretes pensées , il les faisoit revivre parmi nous ; les rendoit nos contemporains ; & par un commerce plus libre & plus étendu qu'il nous

---

ménageoit avec eux , enrichissoit un siecle déjà si riche par lui-même. Quoique sa modestie , ou peut-être aussi son amour pour les Anciens , lui persuadât que leurs trésors avoient perdu de leur prix en passant par ses mains , ils ne pouvoient gueres avoir perdu que cet éclat superficiel , qui ne se retrouve point dans des métaux précieux longtemps enfouis sous terre , mais dont la substance n'est point altérée. Il employoit une longue étude à penetrer les beautés de l'Antiquité , un soin passionné à les faire sentir , un zele ardent à les défendre , toute son admiration à les faire valoir ; & l'exemple seule de cette admiration si vive pouvoit ou persuader , ou ébranler les Rebelles. Il a eu l'art de se rendre necessaire à Horace , à Platon , à Marc-Aurele , à Plutarque , aux plus grands Hommes ; il a lié son nom avec les noms les plus sûrs de l'immortalité , & pour surcroît de la récompense dûë à son

mérite : son nom se trouvera encore lié avec celui de Votre Eminence,

Quel bienfait ne nous accordez-vous pas en lui succédant ? Vous eussiez pu nous favoriser comme premier Ministre, mais un premier Ministre peut-il jamais nous favoriser davantage, que lorsqu'il devient l'un d'entre nous ? Les graces ne partiront point d'une main étrangère à notre égard ; & nous y serons d'autant plus sensibles, que vous nous les déguiserez sous l'apparence d'un intérêt commun.

Aussi les applaudissements que nous vous devions, seront-ils désormais, non pas plus vifs, mais plus tendres. Dans un concert de louanges il est facile de distinguer les voix de ceux qui admirent, & de ceux qui aiment. Toute vôtre gloire est devenuë la nôtre, & dans nos Annales particulières, qui, aussi-bien que l'Histoire générale du Royaume, auront droit de se parer de vos actions & de

vous , nous mêlerons à ce sentiment commun d'ambition , un sentiment de zèle qui n'appartiendra qu'à nous.

Telle est la nature du Ministère , dont jusqu'à présent V. E. avoit été uniquement chargée , que l'éclat des succès n'y est pas ordinairement proportionné au nombre ni à la grandeur des difficultez vaincuës. Les ressorts des négociations doivent être inconnus , même après leur effet ; il faut les faire jouer sans bruit , & sacrifier courageusement à la solide utilité tout l'honneur de la conduite la plus prudente & la plus délicate. Il n'y a que les événemens qui la décelent , mais le plus souvent sans rien découvrir du détail , qui en feroit briller le mérite , ils se font seulement reconnoître pour l'ouvrage de quelque grand Genie , & donnent l'exclusion aux jeux de la fortune. Eussions-nous prévu que nous serions tranquilles pendant une minorité , qui sembloit inviter les

Puissances voisines à reprendre *les* armes? Eussions-nous osé en concevoir l'esperance? Le regne du feu Roi, si brillant par une longue prosperité, & plus encore par les adversitez héroïquement soutenuës, & habilement réparées, l'union des deux Monarchies dans sa Maison défenduë contre des efforts si violents & si opiniâtres, son pouvoir trop reconnu & trop éprouvé, un certain éclat du nom François, ajoûté par ce grand Monarque au pouvoir réel; enfin tout ce qui faisoit alors notre gloire, faisoit aussi notre danger; les soupçons & les jalousies se réveilloient; les équivoques des Traitez, les questions qu'ils laissoient indéçises, ne fournissoient que trop de ces prétextes toujours prêts à servir tous les besoins, ou toutes les passions: l'occasion seule suffisoit pour faire naître des Ennemis. Cependant un calme profond a regné en France, interrompu seulement par un léger

mouvement de Guerre. Quelle Intelligence a produit cette merveille ? de quels moyens s'est-elle servie ? Nous ignorons les moyens , mais l'Intelligence ne peut-être cachée. Le Regent du Royaume a pensé , son Ministre a pensé avec lui & a executé. Les siècles suivants en sçauront davantage , fiez - vous à eux ,  
MONSEIGNEUR.

Ils sçauront , & c'est une connoissance que cette Compagnie leur doit particulièrement envier , ils sçauront quelle Eloquence a secondé vos entreprises , combien elle étoit digne des matieres & de vous ; ils jouïront des ouvrages qu'elle a produits , & que le temps present ou votre modestie nous dérobe. Un autre Cardinal François , élevé par son seul mérite à cette dignité , celebre à jamais par ses importantes & difficiles negociations , vous a prévenu dans ce genre d'Eloquence , & en a laissé des modeles immortels. Il dédaignoit



d'employer d'autres armes que celles de la raison ; mais avec quelle noble vigueur employoit-il toutes les armes de la raison ! Quand il avoit les préventions ou les passions à combattre , ce n'étoit qu'à force de les éclairer qu'il en triomphoit. L'Academie a été formée trop tard , & elle n'a pû posséder un Orateur d'un caractère si rare , mais il falloit qu'elle lui pût opposer un Rival.

Jusqu'icy les Traitez de Paix avoient la guerre pour veritable objet. On se ménageoit ou un repos de quelques années pour réparer ses forces , ou plus de forces pour attaquer un Ennemi commun ; une haine dissimulée par nécessité , une vengeance meditée de loin , une ambition adroitement cachée , formoient toutes les liaisons ; & le desir sincere d'une tranquillité generale & durable, étoit un sentiment inconnu à la Politique. C'est vous, MONSEIGNEUR, qui en suivant les vûës , & , ce qui  
nous

nous touche encore davantage, le caractère du Prince dépositaire du Sceptre, avez le premier amené dans le monde une nouveauté si peu attendue. Vous avez fait des Traitez de Paix qui ne pouvoient produire que la paix, vous en avez ménagé d'autres qui vinssent de plus loin feconder vos principaux desseins ; & par un grand nombre de ces liens differents, qui tiennent tous ensemble, & se fortifient mutuellement, vous avez eû l'art d'enchaîner si bien toute l'Europe, qu'elle en est en quelque sorte devenuë immobile, & qu'elle se trouve réduite à un heureux & sage repos.

Quel doit être pour tous les hommes le charme de ce repos, si les Souverains qui habitent une région ordinairement inaccessible aux malheurs de la guerre, ont senti comme les peuples les avantages que leur apportoit la situation presente de l'Europe ? Ils les ont sentis, & si vi-

vement, qu'ils ont tous concouru à vous faire obtenir la Pourpre. Eux à qui l'union la plus étroite permet encore tant de division sur une infinité de sujets particuliers, ils se sont rencontrés dans l'entreprise de procurer votre élévation ; ils ont même relâché de leurs droits en votre faveur, & peut-être pour la première fois ont sacrifié leurs délicates jalousies. Le Souverain Pontife n'a entendu qu'une demande de la bouche de tous les Ambassadeurs, & vous avez paru être un Prélat de tous les Etats Catholiques, & un Ministre de toutes les Cours.

Ce même esprit, qui sçait si bien concilier, vous l'avez porté dans la grande affaire dont l'Eglise de France n'est occupée que depuis trop long-temps ; mais combien les intérêts politiques sont-ils plus aisez à maniere, que ceux de Religion, que chacun se fait une loy de suivre tels qui les a conçus, qui n'admet-

tent point une modeste déference aux lumieres superieures d'autrui ; qui ne peuvent ceder , je ne dis pas à des considerations étrangères, mais même à d'autres interêts de Religion plus importants , qui enfin semblent avoir le droit de changer l'aveugle opiniâtreté en une constance respectable ? Malgré ces difficultez renaissantes à chaque instant , des vûës sages & sagement communiquées , des soins agissants avec circonspection , mais toujourns agissants , ont réünis les sentimens de presque tous les Prélats du Royaume ; & il nous est permis désormais d'attendre une Paix entiere , où l'Eglise n'aura plus rien à craindre du zèle & de l'amour même de ses Enfans.

C'est dans cette disposition singuliere des affaires generales que se fait le passage paisible du plus glorieux regne qu'ait vû la France , à un regne également glorieux qu'elle es-

pere. Nul obstacle étranger n'empêchera que les inclinations naturelles du Roy, cultivées avec tant de soin par de si excellens Maîtres, ne se déploient dans toute leur étendue. Il n'aura qu'à vouloir rendre ses peuples heureux, & tout nous dit qu'il le voudra. Déjà nos desirs les plus impatients trouvent en lui tout ce qu'ils cherchent, & nos esperances à force de se confirmer de jour en jour, ne sont plus de simples esperances.

S'il étoit besoin qu'elles s'accrussent, elles s'accroîtroient encore par l'application que ce jeune Monarque donne depuis quelque temps aux matieres du Gouvernement, par ces entretiens où il veut bien vous faire entrer. Là vous pesez à ses yeux les forces de son Etat, & des differents Etats qui nous environnent; vous lui dévoilez l'interieur de son Royaume, & celui du reste de l'Europe, tel que vos regards perçants l'ont pénétré;

vous lui démelez cette foule confuse d'interefts politiques , si diversement embarrassez les uns dans les autres ; vous le mettez dans le secret des Cours étrangères ; vous lui portez sans réserve toutes vos connoissances acquises par une experience éclairée ; vous vous rendez inutile autant que vous le pouvez.

Voilà , M O N S E I G N E U R , ce que pense l'Academie dans un des plus beaux jours qu'elle ait jamais eus. Depuis plus de trente ans qu'elle m'a fait l'honneur de me recevoir , le Sort l'avoit assez bien servie pour ne me charger jamais de parler en son nom à aucun de ceux qu'elle a reçûs après moi ; il me réservoir à une occasion singuliere , où les sentimens de mon cœur pussent suffire pour une fonction si noble & si dangereuse. Vous vous souvenez que mes vœux vous appelloient icy longtemps avant que vous y pussiez apporter tant de titres ; personne ne

478 OEUVRES MESLE'ES.  
sçavoit mieux que moi que vous y  
eussiez apporté ceux que nous pré-  
fererons toujours à tous les autres.

F I N.





# T A B L E.

D E S

## E N T R E T I E N S

Sur la Pluralité des Mondes.

*A* Monsieur L\*\*\* page 11

P R E M I E R S O I R.

*Que la Terre est une Planete qui tourne sur elle-même, & autour du Soleil.* 15

S E C O N D S O I R.

*Que la Lune est une Terre habitée.* 57

T R O I S I È M E S O I R.

*Particularitez du Monde de la Lune. Que les autres Planetes sont habitées aussi.* 96

Q U A T R I È M E S O I R.

*Particularitez des Mondes de Venus, de Mercure, de Mars, de Jupiter, & de Saturne.* 130



## CINQUIÈME SOIR.

*Que les Etoiles Fixes sont autant des Soleils  
dont chacun éclaire un Monde.* 171

## SIXIÈME SOIR.

*Nouvelles pensées qui confirment celles des  
Entretiens précédens. Dernieres découvertes  
qui ont été faites dans le Ciel.* 208

\*\*\*\*\*

## PIECES DIVERSES.

**T***Hetis & Pelée*, Tragedie représentée  
pour la premiere fois par l'Academie Royale  
de Musique, l'An 1689. 241

*Enée & Lavinie*, Tragedie en Musique repre-  
sentée par l'Academie Royale de Musique  
l'An 1690. 295

---

*De l'Origine des Fables.* 353

*Du Bonheur.* 386

*Discours qui a remporté le prix d'Eloquence  
par le Jugement de l'Academie Françoise.*  
418

*Discours de Monsieur DE FONTENELLE  
à l'Academie Françoise.* 444

OEUVRES

OEUVRES MESLEES.

*Réponse de l'Academie à la Lettre du Czar.* 453  
*Autre Réponse.* 456  
*Compliment fait au Roy sur son Sacre.* 458  
*Compliment fait au Roy sur la Mort de*  
*MADAME.* 460  
*Compliment fait à son Altesse Royale Mon-*  
*seigneur le Duc D'ORLEANS Regent du*  
*Royaume, sur la mort de MADAME.* 462  
*Réponse au discours que S. E. M. le Cardinal*  
*Du Bois, premier Ministre, fit à cette*  
*Academie.* 464

Fin de la Table.

P R I V I L E G E D U R O I.

**L** OUIS PAR LA GRACE DE DIEU,  
 ROY DE FRANCE ET DE NAVARRE: A NOS  
 amez & feaux Conseillers les Gens tenant nos Cours  
 de Parlement, Maitres des Requêtes ordinaires de  
 notre Hôtel, grand Conseil, Prevôt de Paris,  
 Baillifs, Sénéchaux, leurs Lieutenans Civils, &  
 autres nos Justiciers qu'il apartiendra, SALUT. Notre  
 très-cher & bien amé le Sieur DE FONTENELLE,  
 l'un des quarante, tant de notre Academie Fran-  
 çoise, que de notre Academie Royale des Inscip-  
 tions, & Secretaire de notre Academie Royale des  
 Sciences; Nous ayant fait remontrer qu'il avoit cy-  
 devant donné au Public en vertu des Lettres de Pri-

vileges que nous lui avons accordé pour l'impression de divers Ouvrages de sa composition, lesquels ont été bien reçus, & dont il désireroit donner une nouvelle Edition; mais comme le temps porté par lesdites Lettres est prêt à expirer, il nous auroit en conséquence fait supplier de lui accorder nos Lettres de continuations de Privileges sur ce nécessaires; **A C T S C A U S S**, voulant favorablement traiter ledit Sieur Exposant & reconnoître son zele; Nous lui avons permis & permettons par ces Présentes de faire imprimer tous les Ouvrages de sa composition en telles formes, marges, caracteres, en un ou plusieurs volumes, conjointement ou separément, & autant de fois que bon lui semblera, & de les faire vendre, & debiter par tout notre Roiaume, pendant le temps de *vingt années* consecutives, à compter du jour de la date desdites Présentes. Faisons défentes à toutes sortes de personnes de quelque qualité & condition qu'elles soient, d'en introduire d'impression étrangere dans aucun lieu de notre obéissance; comme aussi à tous Libraires, Imprimeurs & autres, d'imprimer, faire imprimer, vendre, faire vendre, debiter ni contrefaire lesdits Ouvrages, en tout ni en partie, ni d'en faire aucuns extraits sous quelque prétexte que ce soit d'augmentation, correction, changement de titre, impression étrangere ou autrement, sans le consentement par écrit dudit Sieur Exposant, ou de ceux qui auront droit de lui, à peine de confiscation des exemplaires contrefaits, de trois mille d'amende contre chacun des contrevenans, dont un tiers à nous, un tiers à l'Hôtel-Dieu de Paris, l'autre tiers audit Exposant, & de tous dépens, dommages & intérêts; à la charge que ces Présentes seront enregistrées tout au long sur le registre de la Communauté des Libraires & Imprimeurs de Paris, & ce dans trois mois de la date d'icelles; que l'impression desdits

Ouvrages sera faite dans notre Royaume, & non ailleurs, en bon papier, & en beaux caracteres, conformément aux reglemens de la Librairie; & qu'avant que de les exposer en vente, les Manuscrit ou Imprimé qui auront servi de copie à l'impression desdits Ouvrages seront remis dans le même état ou les Approbations y auront été données, ès mains de notre très-cher & féal Chevalier Garde des Sceaux de France le Sieur FLURIAU D'ARMENONVILLE; & qu'il en sera ensuite remis deux exemplaires dans notre Bibliotheque publique, un dans celle de notre Château du Louvre, & un dans celle de notre très-cher & féal Chevalier, Garde des Sceaux de France le Sieur Fleuriau d'Armenonville: le tout à peine de nullité des Présentes. Du contenu desquelles vous mandons & enjoignons de faire jouir l'Exposant ou ses ayans cause, pleinement & paisiblement, sans souffrir qu'il leur soit fait aucun trouble ou empêchement. Voulons que la copie desdites Présentes, qui sera imprimée tout au long au commencement ou à la fin desdits Ouvrages, soit tenue pour dûement signifiée, & qu'aux copies collationnées par l'un de nos amez & feaux Conseillers & Secretaires foi soit ajoutée comme à l'original. Commandons au premier notre Huissier ou Sergent de faire pour l'exécution d'icelles tous actes requis & nécessaires, sans demander autre permission, & nonobstant clameur de Haro, charte Normande & autres à ce contraires. C A R tel est notre plaisir. D O N E à Paris le dixième jour du mois de Juillet, l'An de grace mil sept cens vingt-deux, & de notre Règne le septième.

Par le Roy, en son Conseil, S A I N S O N.

J'ai cédé & transporté le present Privilege à Michel Brunet Libraire à Paris, pour en jouir à mon lieu & place, pour toujours, lui & ses ayans-cause,

même au cas d'augmentation ou autrement. Fait  
à Paris ce 11 Juillet 1722. FONTENELLE

*Registré le present Privilege ensemble la Cession cy-  
dessus sur le Registre V. de la Communauté des Li-  
braires & Imprimeurs de Paris, page 151. N° 172.  
conformement aux Reglemens, & notamment à l'Ar-  
rêt du Conseil du 13. Août 1703. A Paris le 15.  
Juillet 1722.*

Signé, DELAULNE, Syndic.



# CATALOGUE

DES

LIVRES NOUVEAUX

Qui se vendent à Paris, chez MICHEL  
BRUNET, Grand' Salle du Palais,  
au Mercure Galant.

DE M. DELAMARE *Conseiller-Commissaire  
du Roy au Châtelet.*

**T**raité de la Police, où l'on trouvera l'Histoire de son Etablissement, les Fonctions & les prérogatives de ses Magistrats, toutes les Loix & tous les Reglemens qui la concernent: on y a joint une Description Historique & Topographique de Paris, & huit Plans gravez, qui representent son ancien état & les divers Accroissemens, avec un Recueil de tous les Statuts & Reglemens des dix Corps des Marchands, & de toutes les Communautés des Arts & Métiers, *in-Fol. 3. vol. seconde Edition augmentée.*

DE M. CLAUDE HANRYS.

Ses Oeuvres, contenant son Recueil d'Arrests.  
*fol. 2 vol.*

DE M. DOMAT *Avocat au Parlement.*

Les Loix Civiles dans leur ordre naturel, nouvelle  
Edition, augmentée, *in fol. 2. vol.*

ij            C A T A L O G U E .

Coûtume de la Prevôté & Vicomté de Paris , avec  
les Notes de M<sup>c</sup> Charles du Moulin *in-douze*  
2. vol.

O U V R A G E S D E M. P E R A R D C A S T E L .  
*Avocat au Parlement.*

Paraphrase du Commentaire de M. Charles du  
Moulin sur les Regles de la Chancellerie Ro-  
maine, reçues dans le Royaume de France, *in-fol.*  
Recueil de plusieurs Questions notables sur les  
Matières Beneficiales. Ouvrages posthume , *in-*  
*fol* 2. vol.

De l'usage & pratique de la Cour de Rome pour  
l'expédition des signatures & Provisions des  
Benefices de France , avec des Remarques de  
M. Noyer Avocat au Parlement , & Banquier  
Expeditionnaire en Cour de Rome , 2. vol.  
*in-douze.*

Recueil de plusieurs Questions notables , tant de  
Droit que de Coûtume , jugées par Arrêts d'Au-  
dience du Parlement de Paris , divisé par Cen-  
turies , par M. Lucien Soëve , *Avocat* , *in-fol.*

D E M . . . . *Conseiller au Parlement.*

Les qualitez necessaires au Juge , avec la Resolu-  
tion des Questions les plus importantes sur les  
devoirs de la Profession , vol. *in-12.*

Stile universel de toutes les Cours & Jurisdictions  
du Royaume pour les Matières Civiles suivant  
les Ordonnances de Louis XIV. par M. Gauret ,  
*in-quarto.*

— Du même pour les matieres Criminelles ,  
*in-quarto.*

Dictionnaire universel , Geographique & Histori-  
que , contenant la Description des Royaumes ,  
Empires , Etats , Provinces , Pais , Contrées, De-  
serts , Villes , Bourgs , Abbayes , Châteaux , For-  
teresses , Mers , Rivieres , Lacs , Bayes , Golphes,  
Détroits , Caps , Isles , Presqu'Isles , Montagnes.

## CATALOGUE. . . . . ij

Vallées, la Situation, l'Etendue, les Limites, les Distances de chaque Pais : la Religion, les Mœurs, les Coutumes, le Commerce : les Ceremonies particulieres des Peuples, & ce que l'Histoire fournit de plus curieux touchant les choses qui s'y sont passées. Le tout recueilli des meilleurs Auteurs qui ayent paru jusqu'à présent. *in-fol. 3. vol.*

Institutions aux Matieres Beneficiales & Ecclesiastiques, ou Nouvelle pratique Beneficiale, & Ecclesiastique, *in-4.*

Traité de la Jurisdiction Ecclesiastique, par Horry, *in-4.*

— Traité des Competences Ecclesiastiques, *in 4.*

Les Oeuvres de M. Loiseau, *in-folio*, nouvelle Edition,

Commentaire sur les Coutumes generales du Bailliage de Meaux, avec des Notes sur la Coutumes de Paris, par Bobé, *in-quarto.*

Traité de la preuve par témoins en matiere civile, par M. Danty, Avocat au Parlement. Nouvelle Edition, *in-4. 1715.*

Oeuvres de M. Guy Coquille, contenant plusieurs Traitez touchant les libertez de l'Eglise Gallicane, l'Histoire de France, & le Droit François, *in-folio 2. vol.*

La Maréchaussée de France, ou Recueil des Ordonnances, Edits, Declarations, Lettres Patentes, Arrêts, Reglemens, & autres Pièces concernant la création, établissement, fonctions, rang, séances, prééminences, droits, prérogatives & privileges de tous les Officiers & Archers des Maréchaussées, *in-quarto. 2. vol.*

Les Oeuvres d'Ovide, Traduction nouvelle, le Latin à côté, avec des Remarques, *in-12. 9. vol.* avec Figures.

Recueil des Harangues prononcées par Messieurs



de l'Academie Françoisé , dans leurs Receptions  
& en d'autres occasions , depuis l'établissement  
de l'Academie jusqu'à present , seconde Edition ,  
augmentée , in-12. 3 vol.

*Livres de Droit & de Pratique.*

Arrests de Louët. 2. vol in-fol.

Le Dictionnaire des Arrests , contenant les prin-  
cipales Maximes & Décisions du Palais , confir-  
mées par Arrests du Parlement de Paris , & au-  
tres Parlemens de France ; *sous Presse* , 6. vol.  
*in-folio.*

Corps & Compilation des Commentateurs de la  
Coûtume de Paris par Ferriere. 4. vol. in fol.

Journal du Palais. 2. vol. in-fol.

Les Loix Civiles dans leur ordre naturel par M.  
Domat. in-fol. 2. vol. nouvelle Edition aug-  
mentée.

Oeuvres de Loyseau , in-fol.

Traité des Donations , par Ricard. 2. vol. in-fol.

Traité des Successions , par le Brun. in-fol.

Conferences des Ordonnances , par Bornier. 2. vol.  
in quarto.

Dictionnaire du Droit Civil & Canonique. in-4.

Praticien François , par l'Ange. 2 vol in-4.

La Coûtume de Paris , de Tournet l'Abbé & Jolly ,  
2. vol. in-douze.

— De Châlons , par Billecart , in 4.

L'Introduction à la Pratique 12. 2. vol. nouvelle  
Edition , augmentée.

Code des Eaux & Forêts.

Code des Aydes & Gabelles.

— De la Marine.

*Livres d'Histoires , de Voyages , de Belles  
Lettres , & autres , &c.*

Nouvelle Histoire d'Espagne qui vient jusqu'au  
tems present. in-12. 9. vol.

## CATALOGUE. ▼

- L'Histoire Universelle de M. de Meaux**, in 12.  
2. vol.
- L'Histoire de France**, par Mezeray, avec la vie des  
Reines, in 12. 10. vol.
- Histoire du Monde**, par Chevreau. 10. vol.
- Memoires de Commines**. in 8. 4. vol.
- L'Histoire des Religions du Monde**, in 12. 4. vol.
- La Geographie Universelle de M. le Coq**, in 12.  
2. vol. avec Figures
- Memoires de Bassompierre**, in 12. 2. vol.
- Troisième Voyage du sieur Paul Lucas**, fait en  
1714. par ordre de Louis XIV. dans la Turquie,  
l'Asie, la Sourie, la Palestine, la Haute & la  
Basse Egypte. 12. 3. vol.
- Les Voyages de Jean Struys**, en Moscovie & au-  
tres lieux, enrichie de Figures. 12. 3. vol.
- Memoires du Maréchal de Grammont**, Duc &  
Pair de France, 12. 2. vol.
- Memoire de la Vie du Comte de Grammont**. 12.
- Oeuvres Diverses du Chevalier Temple**. 12. 3. vol.  
Hollande.
- La Science des Personnes de la Cour**, de l'Epée, &  
de la Robe, in-12. 4. vol. Hollande remplie de  
Figures.
- Architecture Generale de Vitruve**, par M. Perrault  
de l'Academie des Sciences, in 12, Hollande Fi-  
gures.
- Description de l'Isle Formosa en Asie**, rempli de Fi-  
gures, 12. Hollande.
- Histoire de la Rebellion, & des Guerres Civiles  
d'Angleterre**, par Clarendon, in 12. 6. vol. Figu-  
res, Hollande.
- Nouvelle Introduction à la Pratique**, contenant  
l'Explication des principaux Termes de Prati-  
que & de Coutume, avec les Jurisdictions de  
France, par M. de Ferriere, Docteur Regent en  
la Faculté des Droits de Paris, in 12. 2. vol. nou-  
velle Edition augmentée.

## CATALOGUE

Histoire secreete de Henry IV. Roi de Castille sur  
nommé l'Impuissant, in 12.

Memoire de la Cour d'Elpagne, par Madame  
d'Aunoy in 12. 2. vol.

Tarsis & Zelig, ornée de Figures en taille douce,  
12. 3. vol.

OEUVRES DE M. DE TOURREIL  
de l'Academie Françoise, contenant :

La Traduction des Philippiques, & Harangues de  
Demosthene, avec des Remarques, & plusieurs  
autres Pieces, donnée au Public par M. l'Abbé  
Massieu de l'Academie Françoise, in 4. 2. vol.

Les memes Oeuvres en 4. vol. in-12.

Lettres sur toutes sortes de sujets, avec des avis sur  
la maniere de les écrire, & des réponses sur cha-  
que espece de Lettres, par feu M. Vaumoriere,  
augmentées depuis la mort de l'Auteur d'un  
grand nombre de Préceptes & de Lettres; revûes  
& mises dans un meilleur ordre par M. \* \* \*,  
Cinquieme & derniere Edition, in douze, 2.  
vol. 1714.

DU R. P. AMABLE BONNEFONSE, de la  
Compagnie de JESUS.

Les Fleurs des Vies des Saints en abrégé, & leurs  
doctrines en maxime avec des Reflexions spiri-  
tuelles & morales sur leurs plus belles actions,  
qui peuvent servir de meditations pour tous les  
jours de l'année, in octavo, 4. vol.

De M. D.

Oeuvres d'Homere, traduites en François, divisées  
en quatre Tomes enrichies de plusieurs figures en  
taille douce,

De M. De Fontenelle de l'Academie Françoise.

Toutes ses Oeuvres, in-douze, 9. vol. avec son  
Portrait gravé à la tête du 1. volume.

## CATALOGUE. vij

*Lesdits Oeuvres se vendent séparément, sçavoir.*

Les nouveaux Dialogues des Morts, in 12, 2. vol.  
Le Jugement de Pluton sur les deux Parties des  
Nouveaux Dialogues des Morts, in 12.  
Entretiens sur la Pluralité des Mondes, augmen-  
tez de moitié, in-12.

L'Histoire des Oracles, in 12.

Poésies Pastorales, avec un Traité de la nature de  
l'Eglogue, & une digression sur les Anciens &  
les Modernes, in 12.

Les Lettres Galantes, in 12.

Histoire du Renouveau de l'Académie des  
Sciences, in 12, 3. vol.

Les mêmes Oeuvres de M. de Fontenelle en trois  
volumes in 12. ornées de Figures en taille douce.

*De M. Bodot de Fully.*

Histoire de Philippe Auguste, Roi de France in  
douze 2. vol.

*De M. de Mezeray,*

Histoire de France, in 4, 3. vol.

— La même, in 12, 10. vol.

*De Messieurs Corneille, de l'Académie Française.*

Les Oeuvres de P. & T. Corneille, in 12, 10 vol.  
Figures.

Les Métamorphoses mises en Vers François avec  
des Figures en taille douce à chaque Fable, in 12.  
3. vol.

Les Fables d'Esopé, traduction nouvelle en Prose,  
avec des Figures en taille douce à chaque Fable,  
& des Quatrains en Vers à la fin de chaque Dis-  
cours moraux, in 12, 2. vol.

*De M. de Vaugelas, de l'Académie Française.*

Le Quinte-Curce de la vie & des actions d'Alexan-

dre le Grand, avec les Supplémens de Jean Freins-  
hemius, de la Traduction de M. de Vaugelas,  
in 12, 2 vol.

Le même François & Latin, in 12, 2 vol.

*De M. du Rier de l'Academie Française.*

Les Metamorphoses d'Ovide, traduites par M. du  
Rier de l'Academie Française, avec des explica-  
tion à la fin de chaque Fable, & des Figures,  
en trois vol. in douze.

Les Decades de Tite-Live, in 12. 8 vol.

Les Commentaires de Cesar, in 12, 2 vol.

La Retraite des dix mille de Xenophon. ou l'Expe-  
dition de Cyrus contre Artaxerxés, avec des re-  
marques, in 12.

*De M. Richelet.*

Les plus belles Lettres Françaises sur toutes sortes  
de sujets, avec la maniere de les écrire, nou-  
velle Edition, revue, corrigée & considerable-  
ment augmentée, in 12, 2 vol.

*De M. de Martignac.*

Virgile, le Latin à côté, avec des remarques & des  
Figures, in 12, 3 vol.

Horace, le Latin à côté, avec des remarques, in  
12, 2 vol.

Entretien sur les anciens Auteurs, contenant en  
abregé leur vie & le jugement de leurs ouvrages,  
in douze.

*Du R. P. Bouhours.*

Penées ingenieuses des Anciens & des Modernes,  
in douze.

La maniere de bien penser dans les ouvrages d'es-  
prit, in 12.

Recueil de Poësies choisies, in 12.

Oeuvres de M. de Turreil de l'Academie Royale  
des Inscriptions & belles Lettres : & l'un des

## CATALOGUE. ix

40 de l'Academie Française, in 4. 2. vol.

Les mêmes Oeuvres sont aussi in 12. 4. vol.

Coutume de Normandie par Banage. *in fol* 2 vol.

Harangues sur toutes sortes de Sujets, & la maniere de les composer, par M. Vaumoriere. *in quarto*.

Glossaire du Droit François, contenant l'explication des motifs difficiles qui se trouvent dans les Ordonnances de nos Rois, dans les coutumes du Royaume 2. vol *in quarto*, par M. de Lauriaire

Les Lettres de Ciceron à ses amis, traduites en François, le Latin à côté, suivant l'édition de Grævius, avec des avertissemens sur chaque livre, des sommaires & des notes sur chaque lettre, in 12, 4. vol

*De M. Roger de Rabutin, Comte de Buffly.*

Les Lettres de Messire Roger de Rabutin, Comte de Buffly Lieutenant General des armées du Roy, & Mestre de Camp de la Cavalerie Française & étrangere, seconde édition, in 12, 4 vol.

— Nouvelles Lettres, in 12, 3. vol.

*De M. de Bellegarde.*

Les Metamorphoses d'Ovide, avec des Explications à la fin de chaque Fable, Traductions nouvelles en Prose, enrichies de Figures en taille douce, in 8, . vol.

Les mêmes, in 12, 2. vol.

*De Madame Dacier.*

Les Comédies de Plaute avec des remarques, in 12, 3. vol.

Plutus & les Nuées d'Aristophanes, de la même traduction, in 12.

Les Poésies d'Anacreon & de Sapho, Traduites de Grec en François, avec des Remarques, in 12.

*De M. Tarboicher Avocat au Parlement.*

Valere Maxime, ou les Actions & les Paroles remarquables des Anciens, traduction nouvelle, avec des Remarques, in 12, 2 vol.

*De divers Auteurs.*

Les Anecdotes de Pologne, ou Memoires secrets du Regne de Jean Sobieski III. du nom, in 12, 2 vol.

Histoire de la Conquete du Mexique ou de la nouvelle Espagne! par Fernand Cortez; traduite de l'Espagnol, enrichie de Figures, nouvelle Edition, in 12, 2 vol.

L'Histoire & les aventures de l'admirable Don Quichotte de la Manche, traduite de l'Espagnol, enrichie de Figures, *nouvelle Edition*, augmentée d'un sixième volume, contenant la continuation de ses aventures jusqu'à sa mort, in 12, 6 vol.

L'Histoire & les aventures de Gusman d'Alfarache, traduite de l'Espagnol, enrichie de Figures, in 12, 3 vol.

Système du Cœur, ou la connoissance du Cœur humain, traitant de plusieurs réflexions sur les caracteres de l'amour, & sur ceux de l'amitié, in 12.

L'Ane d'or d'Apulé Philosophe Platonicien, traduit en François, avec des remarques & des figures à chaque livre, & le Démon de Socrate du même Auteur, in 12, 2 vol.

Lucrece, de la nature des choses, avec des remarques sur es endroits les plus difficiles, in 12, 2 vol.

Fables de M. de la Fontaine, enrichies de Figures, in 12, 5 vol.

Discours sur l'Histoire universelle à Monseigneur le Dauphin, par M. de Meaux, in 12, 2 v.

La Geometrie de Descartes, in 12, Figures.

Histoire de Venise, par Baptista Nani, Cavalier & Procureur de Saint Marc, in 12, 4 vol.

## CATALOGUE. xj

- De Charles VI. Roy de France, M. le Laboureur, in fol. 2 vol.
- De *Dion Cassius*, contenant ce qui s'est passé de plus considerable sous les Empereurs Romains, traduite du Grec en François, in 12, 2 vol.
- La Philis de Scire Pastorale du Comte Bonnarcelli, nouvellement traduite en Vers François avec l'Italien à côté, in 12.
- Histoire du Concile de Trente de Frap'o, traduite de l'Italien en Vers François, par M. Amelot de la Houllaye, Hollande in 4.
- De la Reine Margueritte, in 1.
- Sentimens sur les Lettres & sur l'Histoire, avec des scrupules sur le Stile, in 1.
- La Philosophie des Gens de Cour, où l'on enseigne d'une maniere aisée & naturel, ce qu'il y a de plus curieux dans la Physique, & de plus solide dans la Morale, pour l'usage des personnes de qualité, in 12.
- Le sort de l'honnête homme & du scelerat, sçavoir si pour parvenir dans le monde, il faut être honnête-homme ou scelerat, in 12, 2 vol.
- Les mots à la mode, & des nouvelles façons de parler, avec des observations sur diverses manieres de s'exprimer, par M. Cailliere de l'Academie Françoise, in 12.
- Du bon & du mauvais usage dans les manieres de s'exprimer, des façons de parler Bourgeoises, & en quoi elles sont differentes de celles de la Cour, suite des mots à la mode, par le même, in 12.
- Appian Alexandrin*, in fol.
- La Vie d'Adam, avec des Réflexions, in 12.
- Les Oeuvres de M. Cyrano de Bergerac, avec son pedant joué, in 12.
- Les Oeuvres de M. Racine, in 12, 2 vol.
- De M. Moliere, in 12, 8 vol.
- De Campistron, in 12.
- De Regnard, in 12, 2 vol.



- L'Arithmetique en sa perfection**, par le Gendre,  
in 1.
- Les Amours de Pſiché & de Cupidon**, par M. de  
la Fontaine, in 1.
- Le nouveau Démocrite ou délaſſemens d'Esprit**,  
in 12.
- Prat que curieufe, ou les Oracles des Sibylles pour  
ſe divertir en compagnie**, 4<sup>e</sup> Edition augmentée  
d'une ſeconde Partie, ſur de nouvelles queſtions  
qui n'ont point encore paru, in 12.
- Les paroles remarquables, les bons mots & les  
maximes des Orientaux**, in 1.
- Conversations Academiques**, par M. Galois, in 12,  
2 vol.
- Les Sœurs Rivaſes, Histoire Galante**, in 12.
- L'Illuſtre Mouſquetaire, nouvelle Galante** in 12.
- Milord Courtenay, ou Histoire ſecrete des pre-  
miers amours d'Elizabeth d'Angleterre**, par M.  
de Noble, in 1.
- Les Malades de belle humeur, ou Lettres divertif-  
ſantes**, écrites de Chaudray, in 1.
- De la Chevalerie ancienne & moderne**, par le Pe-  
re Meneftrier de la Compagnie de Jeſus, in 12.
- Description de la Livonie**, in 12, Hollande,
- Discours Philoſophique ſur la creation & l'arrange-  
ment du monde**, in 12 Hollande
- Traité contre le luxe des Hommes & des Femmes,  
contre le luxe avec lequel on élève les enfans de  
l'un & de l'autre ſexe**, par M. Lupradel, Avo-  
cat au Conſeil, in 12.
- **Des Benefices** par Frapolo in 12.
- Oeuvres mêlées de M. de Saint-Evremont**, in 12,  
7. vol.
- Les Memoires de M. de Saint-Evremont**, conte-  
nant diverſes aventures qui peuvent ſeuſer d'inſ-  
truction à ceux qui ont à vivre dans le grand  
monde, in 12, 2 vol.

## CATALOGUE. xiiij

- Le Maître Italien dans sa perfection**, in 12.
- La Maison réglée, ou l'art de diriger la maison d'un Seigneur**, tant à la Ville, qu'à la Campagne, seconde Edition augmentée de la maniere de faire toutes sortes d'eaux, d'essences, & de liqueurs, à la mode d'Italie, in 12.
- Ambassades de M. le Comte de Guilleragues & de M. Girardin auprès du grand Seigneur à Constantinoble**, in 12.
- Conduite du Sage dans les differens états de la vie**, in 12, 2 vol.
- La Cour sainte du Reverend Pere Caussin**, in 3, 6 vol.
- La Verité de la Religion Chrétienne**, par Abbadie, in 12, 3 vol.
- Description nouvelle de la Ville de Paris**, considerablement augmentée des éditions précédentes, & enrichie de beaucoup de Figures en taille-douce en cette nouvelle édition, par M. Brice, in 12, 2 vol.
- Histoire de Marguerite de Valois Reine de Navarre**, par Mademoiselle de la Force, in 12, 4 vol.
- La découverte des mysteres du Palais**, où il est parlé des parties en general, des Intendans des grandes Maisons, des Procureurs, des Avocats, Notaires, Huissiers, in 12.
- Memoire de Jean de Vvitte, Grand Pensionnaire d'Hollande**, in 12, Hollande, 1709.
- Le veritable Vasconiana ou Recueil des Bons Mots**, des pensées les plus plaisantes & des rencontres les plus vives des Gascons, seconde édition augmentée, in 12.
- Les Conseils de la Sageste, ou la Morale de Salomon**, in 12, 2 vol.
- Conseil d'un Pere à ses enfans sur les divers états de la vie**, par M. l'Abbé Goussault, in 12.

- Reflexions , ou Sentences & Maximes morales & politiques , dediées à Madame de Maintenon , in 12.
- ou Sentences morales de M. de la Rochefoucault , in 12 , sixième édition.
- Dissertations sur le Pécule des Religieux & des Religieuses , in 12 , 2 vol.
- Semaines Saintes , de divers Auteurs , & de différentes grandeurs.
- Indiculus Uniuersalis* du P. Pomey , in 12.
- Sentimens critiques sur les caracteres de M. de la Bruyere , ce Livre est rempli de belles Lettres & de traits d'Erudition , in 12.
- Etat present de la Puissance Ottomane , in 12.
- Traité des Pierres qui s'engendrent dans les hommes & dans les animaux , par Nicolas Venette , in 12.
- Secrets concernant la beauté & la santé corporelle , par Blegny , in 8 , 2 vol.
- La Vie d'Elizabeth , Reine d'Angleterre , par Gregorio Leti , in 12 , 2 vol.
- Histoire de la condamnation des Templiers , in 12 , 2 vol. Hollande ,
- Dictionnaire de Richelet , in fol. 2 vol. Hollande.
- Lettres du Cardinal d'Ossat , in 12 , 5 vol. Hollande.
- Histoire de la Guerre de Flandres de Strada , in 8 , 3 vol. Hollande , avec Figures ,
- Les Delices des Pais Bas , contenant une Description generale des 17 Provinces , enrichies de figures , in 12 , 6 vol. Hollande
- Histoire des Religions de tous les Royaumes du monde , in 12 , 4 vol.
- Lettres du Roi Louis XII. & du Cardinal d'Amboise , in 12 , 4 vol. Hollande.
- Nouveau Recueil de Secrets & curiositez , par le sieur d'Emery , in 12 , 2 vol. Hollande.

## CATALOGUE.

xv

- Histoire de la Conquête de la Floride**, par Richelieu, in 12.
- L'Imitation de Jesus-Christ**, traduite en Vers, par P. Corneille, in 12.
- Traduction nouvelle des Satyres de Perse en Vers**, françois, avec des Remarques, & le latin à côté, par le President de Silvecane, in 12.
- Le Parfumeur Royal, ou l'Art de parfumer avec les fleurs**, & composer toutes sortes de Parfums, tant pour l'odeur que pour le goût, par le sieur Barbe, parfumeur in 12.
- Dissertations sur l'Arche de Noé**, par le sieur Pelletier, in 12, avec figures,
- Voyages de M. Dellon avec sa Relation, de l'Inquisition de Goa**, augmentée de diverses pièces curieuses, & l'Histoire des Dieux qu'adorent les Gentils des Indes, in 12, 3 vol. enrichis de Figures, Hollande.
- La pratique du Theatre**, par l'Abbé d'Aubignac, in 12, 2 vol. Hollande.
- Les Lettres de Guy Patin**, in 12, 3 vol. Hollande.
- La Rhetorique d'Aristote**, traduction nouvelle, par Cassandre, in 12, Hollande.
- L'Histoire des douze Césars Romains**, avec leurs Portraits, écrite en Latin, par Suetone, in 12.
- Idem en Latin & en François**, enrichie des Notes latines sur les Endroits les plus difficiles, tirées des *Variorum*, in 12, 2 vol. avec figures.
- Les Idilles de Bion & de Moschus**, Traduites de Grec en Vers François, avec des Remarques, par M. de Longe-Pierre, in 12.
- Memoires de Marguerite de Valois Reine de France & de Navarre**, auxquels on a ajouté son Eloge, celui de M. de Bussy & la Fortune de la Cour, in 8, Hollande.

xvj      C A T A L O G U E.

- L'Ambassadeur & ses Fonctions, par M. de Vuide-  
quefort, derniere Edition, Hollande, in 4, 2  
vol.
- Le Bon Pasteur, ou l'Idée, le Devoir, l'Esprit &  
la Conduite des Pasteurs, traduit par M. Her-  
mant, in 12, 2 vol.
- Les Lutins du Château de Kernosy, nouvelle His-  
torique, par Madame la Comtesse de M\*\*\*,  
in 12.
- Cabassutii praxis Juris Canonici*, in 4.
- Calepinus octo ling. Passeratii cum novis addit.* in  
fol. 2 vol.
- Dictionnaire Royal du P. Pomey François Latin  
in-4.
- *Idem* du P. Joubert, in-quarto, François La-  
tin.
- Titi-Livii opera*, in-12, 3 vol.
- L'art de convertir le Fer forgé en Acier, par M.  
de Reaumur, in 4.
- Histoire Generale d'Espagne, depuis le commen-  
cement de la Monarchie, jusqu'à present, en-  
richie d'un grand nombre de Figures en taille  
douce, in 12. 9 vol.
- Les Oeuvres de François de Malherbe, avec les  
observations de M. Ménage, in-12 3 vol.
- Histoire critique de l'établissement des Bretons  
dans les Gaules, par M. l'Abbé de Vertot, in-  
12. 2 vol.
- La Vie de Don Pedro-Giron, Duc d'Ossone, par  
Leti, in 12, 3 vol.
- Les Eloges des Hommes sçavans, tirez de l'Histoire  
de M. de Thou, in 12, 4 vol.
- De la maniere de negocier avec les Souverains,  
par M. de Callieres, in 12.
- Hommes illustres, avec tous leurs Portraits par  
M. Perault de l'Academie Française in-folio,  
2 vol.

## CATALOGUE. xvij

- Les Oeuvres de le Noble, in 12. 19 vol.  
Oeuvres de Boileau, in-quarto, 2 vol.  
Histoire de Gilblas de Santilane, in 12. 2 vol. enrichi de Figures.  
Les Comedies de Terence, Traduites par M. Dacier, in-12 3 vol. Hollande.  
Anecdotes du Ministère du Cardinal de Richelieu, in 12. 2 vol.  
**NOUVEAU COUTUMIER GENERAL, ou Corps des Coutumes generales & particulieres de France & des Provinces, connues sous le nom des Gaules; avec des notes de MM. TOUSSAINT CHAUVELIN, JULIEN BRODEAU & JEAN-MARIE RICARD, Avocats au Parlement; jointes aux Annotations de MM. CHARLES DU MOLIN, FRANÇOIS RAGUTAU & GABRIEL-MICHEL DE LA ROCHEMAILLET. Mis en ordre & accompagné de Sommaires en marge des Articles, d'Interpretation des Dictions obscures employées dans les textes. De Listes alphabetiques des Lieux regis par chaque Coutume, & enrichi de Nouvelles Notes tirées des principales Observations des Commentateurs, & des Jugemens qui ont éclairci, interpreté, ou corrigé quelques Points & Articles des Coûtumes Par M. CHARLES-ANT. BOURDOT DE RICHEBOURG, Avocat au Parlement. L'Ouvrage est suivi de Tables fort amples: la premiere des Matieres, ce qui pourra servir de conference des Coûtumes, en ce qu'elles ont entr'elles de conformité ou de difference. La seconde en forme de Glossaire, où l'on trouvera l'explication des Termes obscurs. Et de deux autres Tables, l'une Chronologique, & l'autre Alphabetique, qui indiquent le temps & la date de la Rédaction & Réformation de chaque Coûtume. 4. vol. in-fol.**

F I N.

1000

1000

1000

1000

1000

1000

1000

1000

1000

1000

1000

1000

1000

1000

7

F

PIECES  
DIVERSES.



350  
350 911

77780671







